

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes du**

Robert Escarpit

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROBERT ESCARPIT

CONTES ET LÉGENDES DU MEXIQUE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DU MEXIQUE

Par
Robert Escarpit

Illustrations : René Péron

Éditeur : Nathan

Année de parution : 1963

AVANT-PROPOS

*À mes enfants et fidèles collaborateurs :
Françoise, dite Paquita.
Michèle, dite « la mujer que yo más quiero ».
Jean-Pierre, dit Paricutin.
je dédie ces souvenirs de leur seconde patrie.*

Mes chers amis.

Bien que vous soyez certainement tous très forts en géographie, peut-être ne sera-t-il pas inutile que je vous rappelle deux ou trois petits faits.

Le Mexique n'est pas en Amérique du Sud, mais en Amérique du Nord, juste « au-dessous » des États-Unis. Les cow-boys, c'est aux États-Unis. Quant aux gauchos et à la pampa, c'est en Argentine. 8 000 kilomètres plus au sud.

Les Mexicains, qui sont 28 millions au moment où j'écris, et dont le nombre augmente de 1 million tous les ans, sont en grande majorité des Indiens – ce que vous appelez des Peaux-Rouges – et ils parlent l'espagnol. Leur capitale. Mexico, se trouve à 2 300 mètres d'altitude. C'est une des villes les plus modernes du monde, presque aussi peuplée que Paris.

Trois fois et demi plus grand que la France, le Mexique est d'une merveilleuse variété. Il a d'immenses plaines, faites pour les troupeaux innombrables, des montagnes neigeuses et d'étouffantes forêts vierges, lourdes du parfum de toutes les fleurs tropicales.

C'est un beau pays, un pays que l'on aime, auquel on s'attache. L'avantage d'aimer le Mexique, c'est qu'il le rend bien. Le monde où voudrait vous faire pénétrer ce petit livre vous est mal connu. Sans doute un léger effort d'adaptation vous sera-t-il nécessaire. Faites-le. Cela en vaut la peine.

Parmi les histoires que je vous raconte, il y en a que j'ai recueillies personnellement. Je les ai même parfois vécues. Vous ne les trouverez donc nulle part ailleurs. D'autres au contraire sont traditionnelles et ont été

souvent contées avant moi par des écrivains mexicains que je ne puis tous nommer, car ils sont trop nombreux. Les Mexicains aiment bien les légendes de leur pays et chacun a sa façon personnelle de les présenter. Moi aussi, je vous les présente à ma façon, pour qu'elles vous plaisent encore davantage. C'est en cela d'ailleurs que les légendes sont supérieures à l'histoire : on peut toujours en modifier les détails à sa guise pourvu que l'ensemble reste vrai.

Et puis il y a mille façons de comprendre l'histoire. On peut toujours étiqueter, numéroter les événements et les coller dans les pages d'un gros livre. Pour ma part, je préfère le visage qu'ils ont dans la bouche d'un vieux conteur de village ou dans celle d'un chanteur de complainte qui gratte sa guitare. Sait-on jamais comment les choses se sont vraiment passées ? Mieux vaut laisser l'imagination jouer avec elles et les embellir.

Mais il ne faut pas avoir peur des livres sérieux. Si la vie et la mort de Cuauhtemoc vous intéressent, deux grands historiens mexicains. Salvador Toscano et Hector Perez Martinez, ont écrit sur lui deux beaux livres dont je me suis inspiré. Vous pourrez lire au moins le second, qui a été traduit en français par M. Jean Camp.

Enfin, si plus tard vous voulez mieux connaître l'âme et le passé du Mexique, vous pourrez étudier l'ethnologie au Musée de l'Homme et peut-être un jour écrire vous-mêmes de savants ouvrages comme ceux de M. le Professeur Rivet ou de M. Jacques Soustelle (dont je me suis servi pour le premier de mes écrits).

Vous voyez que ces contes et légendes peuvent vous mener loin. Et c'est très bien ainsi. On a fait aux Français une ridicule réputation de gens casaniers. Vous la ferez mentir. Un jour, vous irez respirer l'air léger des terres froides hérissées de cactus ou vous dorerez au soleil des terres chaudes sur quelque plage d'or ourlée de cocotiers. En attendant, je vous convie à faire avec moi le voyage de l'imagination.

R. E.

L'assemblée des dieux



U commencement, il y avait un dieu, Tonacatecutli, le Père Nourricier, et une déesse, Tonacacihuatl, la Mère Nourricière. De leur union naquit un couteau de silex. Le couteau tomba sur la terre et donna naissance aux mille six cents dieux qui peuplent l'Univers.

Parmi ces dieux, les plus puissants étaient Huitzilopochtli, Tezcalipoca, Tlaloc et Quetzalcoatl. Dieu du feu, de la chaleur et du sang, Huitzilopochtli régnait sur le midi. Le nord appartenait à Tezcalipoca, dieu du froid, de la nuit, de la mort et de la guerre. De l'est au contraire venait l'influence bienfaisante de Tlaloc, dieu de l'eau, de la fertilité, de la jeunesse. À l'ouest enfin se trouvait Quetzalcoatl (c'est-à-dire le Serpent à Plumes), le plus sage et le plus grand de tous, dieu de l'air, de la lumière et de la vie, dont la couleur était le blanc.

Afin d'avoir des serviteurs, les dieux créèrent les hommes en versant un peu de leur sang sur de vieux ossements dérobés à Tezcalipoca.

Entre tous ces dieux naquirent vite les rivalités et les haines. Durant des millénaires, ce fut une suite de guerres sans fin. Tantôt l'un, tantôt l'autre réussissait à s'emparer du pouvoir suprême. Et chaque fois l'ère de puissance du nouveau tyran s'achevait par un cataclysme universel.

Quatre fois le monde fut détruit. La première fois, le soleil s'éteignit et un froid mortel s'abattit sur la terre. Seul un couple humain put échapper et perpétuer l'espèce. La deuxième fois, un vent magique souffla de l'ouest et tous les hommes, sauf deux encore, furent transformés en singes. La troisième fois, ce fut le feu qui accomplit

l'œuvre de destruction. Les rayons d'un soleil gigantesque firent flamber la planète tandis que les coups de foudre répondaient aux rugissements des volcans déchaînés. Il y eut deux rescapés, et l'homme ne mourut pas. Enfin vint le quatrième cataclysme, celui de l'eau. Le ciel tomba sur la terre et ce fut le déluge. Tout disparut sous les flots, étoiles, soleils et planètes. L'obscurité s'étendit sur l'abîme. Mais l'homme survivait toujours.

L'ère où nous vivons maintenant s'achèvera, elle aussi, dans un cataclysme, pensaient les anciens Mexicains. Ce sera la terre cette fois qui tremblera sur ses bases et engloutira tout ce qui existe dans ses entrailles.

Au début des temps actuels, les dieux s'assemblèrent dans l'ombre au milieu d'une plaine qui se trouve maintenant non loin de Mexico et porte encore le nom de Teotihuacan, l'Assemblée des Dieux.

Quetzalcoatl présidait.

— Mes frères, dit-il, nos querelles doivent cesser. Pour la quatrième fois, le monde est mort par notre faute. C'est à nous de le faire renaître. Et tout d'abord, il faut retrouver le secret de la lumière. Ce n'est pas par la force, mais par le sacrifice que nous le retrouverons. L'un d'entre nous doit accepter de mourir. Le souffle de vie qu'il donnera embrasera dans le ciel le grand luminaire et nous aurons de nouveau un soleil. Frères, qui veut mourir pour les autres ? Qui veut devenir le soleil ?

Il y eut un long silence, puis on vit s'avancer Tecciztecatl, l'un des plus riches et des plus puissants parmi les dieux.

— C'est à moi, dit-il, que doit revenir cet honneur. Ne suis-je pas celui qui préside aux naissances ? Ne suis-je pas le dieu du printemps et du renouveau ? Ne suis-je pas le plus beau des dieux ?

Arrogant et fier, il se dressait devant ses frères, plein de vigueur et de jeunesse. Sa coiffure était faite de coquillages précieux. Sa robe était tissée de lianes vertes où s'entrelaçaient des orchidées chatoyantes. Certainement il n'y avait pas de dieu plus beau que lui.

— Es-tu prêt à mourir ? demanda Quetzalcoatl.

— Tout de suite s'il le faut, répondit Tecciztecatl. Et, ajouta-t-il d'un ton railleur en regardant ses frères, il semble bien que je sois le seul.

— Si tu permets, ô mon puissant frère, je voudrais mourir aussi.

Tout le monde se retourna. Celui qui avait parlé était un dieu du dernier rang, un dieu pauvre, perclus, lépreux, un tout petit dieu sans le moindre pouvoir. Il s'appelait Nanahuatzin.

— Si tu permets, continuait la malingre créature, puisque l'un de nous doit mourir, il vaut mieux que ce soit moi, qui n'ai rien à espérer de la vie. Laisse-moi donc m'acquérir un peu de mérite en donnant mon souffle, la seule chose que je possède.

— Ha ! ha ! s'esclaffa Tecciztecatl, le souffle de Nanahuatzin ! Il n'en

aurait même pas assez pour faire rougeoyer un quinquet, et il veut allumer le soleil ! C'est trop drôle !

— Tais-toi, Tecciztecatl, dit sévèrement Quetzalcoatl. Il est écrit que ceux du dernier rang passeront un jour au premier et que les plus faibles seront les plus forts. Le sacrifice de Nanahuatzin a autant de prix que le tien, et peut-être davantage. Je suis donc d'avis que nous les acceptions tous les deux. Nous aurons deux soleils au lieu d'un. Ainsi la lumière ne cessera de régner sur le monde...

— La nuit n'aura donc plus sa part ? grommela Tezcalipoca.

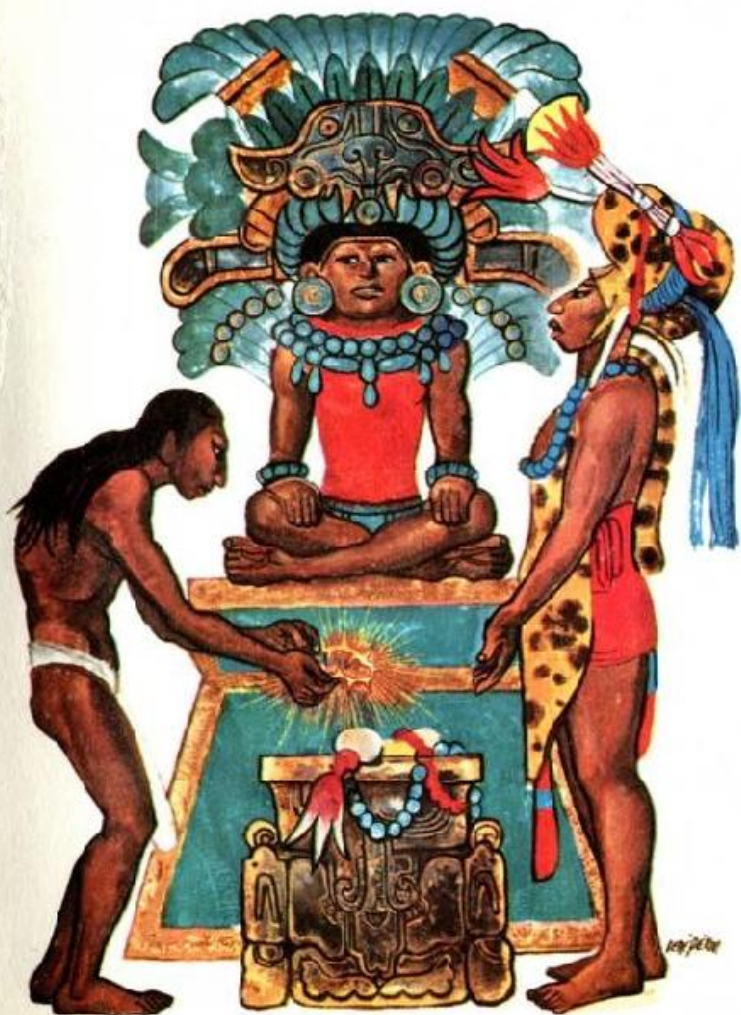
— Hélas si, mon frère, car, si puissants qu'ils soient, les dieux ne peuvent rien contre elle. Ô mes frères, acceptez-vous le sacrifice de Tecciztecatl et de Nanahuatzin ?

— Oui, oui, répondirent les dieux, mais qu'ils se dépêchent ! Nous avons froid.

— Tecciztecatl et Nanahuatzin, reprit Quetzalcoatl, déposez vos offrandes sur l'autel avant de faire pénitence.

Le premier, Tecciztecatl s'approcha de la pierre sacrée. Il y déposa des plumes multicolores, des rameaux de corail rose, des perles fines, des bijoux d'or et, par poignées, diamants, pierres de jade et obsidiennes. Ce merveilleux trésor étincelait dans les ténèbres.

Alors Nanahuatzin s'approcha. Ses mains étaient vides. Il s'inclina humblement et posa sur l'autel la couronne d'épines qu'il portait autour de la tête. Elle était teintée de son sang. Et voici que de ce sang monta une lueur mystérieuse pareille à une aube lointaine. Les dieux sentirent leur cœur battre plus vite tandis que se ternissaient les pierreries de Tecciztecatl.



Nanahuatzin posá sur l'autel sa couronne d'épines.

Ensuite les deux volontaires construisirent chacun une pyramide. Celle de Nanahuatzin fut la plus haute, car son existence misérable lui avait donné l'habitude des travaux manuels. On peut voir encore ces pyramides à Teotihuacan.

Puis Tecciztecatl et Nanahuatzin se retirèrent chacun au sommet de sa pyramide pour y faire retraite et se préparer à la mort. Le matin du quatrième jour, Quetzalcoatl alluma un immense brasier dans la plaine et les appela à haute voix.

De part et d'autre, les dieux faisaient la haie. Côte à côte, les deux victimes s'avancèrent, parées pour la cérémonie. Tecciztecatl portait un chatoyant diadème de plumes de quetzal. Quelques bandes de papier pendaient sur la poitrine creuse de Nanahuatzin.

— Chacun à son tour sautera dans le brasier, dit Quetzalcoatl. Lequel de vous deux sera le premier ?

— Moi ! s'écria Tecciztecatl.

Et il se précipita vers les flammes. Mais au moment de s'y plonger, il s'arrêta, tout tremblant, et recula de quelques pas. Faisant un effort sur lui-même, il reprit son élan. Mais derechef il dut rebrousser chemin. Les dieux commençaient à murmurer. À la troisième tentative manquée, des cris jaillirent de leurs rangs. Tecciztecatl était livide. Il repartit à l'assaut. Cette fois, il parvint tout au bord de la fournaise. Une énorme langue de feu monta vers lui en rugissant. Il fit un bond en arrière et tomba aux pieds de Quetzalcoatl.

— Voyons, dit ce dernier, si Nanahuatzin sera moins lâche que toi.

Traînant la jambe, le pelé, le galeux marcha vers le bûcher d'un pas tranquille. En un instant, il disparut aux yeux de ses frères. Fouetté par la honte, Tecciztecatl se dressa et, d'un bond, le rejoignit dans les flammes.

Peu à peu, le bûcher se consuma. Les dernières braises s'éteignirent et les dieux restèrent dans l'ombre, attendant que le miracle se produisît. Ils attendirent longtemps, ne sachant pas quand la lumière viendrait, ni d'où elle viendrait.

Enfin, à l'est, apparut une lueur toute pareille à celle qui émanait du sang de Nanahuatzin. Elle envahit rapidement tout le ciel, et bientôt on vit monter au-dessus de l'horizon un puissant globe de feu. Le souffle de Nanahuatzin avait rallumé le soleil.

Mais voici que derrière ce soleil, un autre apparaissait, lancé à sa poursuite. Tecciztecatl n'avait pas renoncé à être le premier.

— Frères ! s'écria Quetzalcoatl, laisserons-nous ce lâche prendre toute la gloire pour lui ?

Ce disant, il saisit par les oreilles un lapin qui trottait dans la plaine et le jeta au visage de Tecciztecatl comme symbole de lâcheté. La face du deuxième soleil aussitôt se craquela, se ternit et ne jeta plus qu'un faible éclat. C'est pour cela qu'aujourd'hui encore on peut, avec de

bons yeux, voir la silhouette du lapin sur le disque de la pleine lune.

Suspendus dans le ciel, les deux astres dardaient leurs rayons vers la terre. La chaleur devint étouffante. Les eaux elles-mêmes commençaient à s'embraser.

— Cela ne peut durer, dit Tezcalipoca. La nuit aussi doit avoir sa part. Pourquoi les astres restent-ils immobiles et ne reprennent-ils pas leur course ?

Longuement, Quetzalcoatl médita. Quand il leva les yeux, il était grave et pâle.

— Frères, dit-il, le soleil et la lune sont immobiles parce qu'ils sont morts. Les souffles de Nanahuatzin et de Tecciztecatl ont suffi à les rallumer, mais non à leur donner la vie. Cette vie, c'est nous qui devons la leur donner. Pour que le temps reprenne sa marche et que les nuits succèdent aux jours, il faut que nous mourions tous !

Alors, prenant son arc et ses flèches, Quetzalcoatl se mit à tuer ses mille six cents frères.

Un seul eut peur de mourir. C'était Xolotl, le messager des dieux. Agile, il réussit à esquiver les flèches et se changea en épi de maïs. Quetzalcoatl prit une serpe et se mit à couper le maïs. Alors Xolotl se changea en agave. Quetzalcoatl prit un *machete* et se mit à trancher les feuilles de l'agave. Finalement Xolotl se transforma en une salamandre d'eau et se cacha au fond d'une mare. Quetzalcoatl, qui était le frère jumeau de Xolotl, prit la forme d'une salamandre toute pareille et engagea le combat avec lui.

Les eaux de la mare se teintèrent de leur sang, mais Xolotl eut le dessous. Soudain, au moment où il allait mourir, il subit une merveilleuse métamorphose. Son corps flasque et livide éclata comme l'écorce d'un fruit mûr. Et l'on vit jaillir à l'air libre une superbe créature tigrée d'or, agile et mince comme une lanière de fouet. C'est depuis ce temps que la salamandre mexicaine, qui porte en souvenir du dieu le nom *d'axolotl*, débute ainsi dans l'existence.

— Ô mon frère, dit Xolotl, je vois qu'il est temps d'accepter le sacrifice. Puisque je meurs l'avant-dernier, je serai dans le ciel l'astre du regret et du souvenir. À toi je laisse le soin d'apporter l'espérance.

Ce disant, il s'évanouit dans un éclair aveuglant, et aussitôt s'alluma sur l'horizon de l'Ouest l'étoile du soir.

Le tour de Quetzalcoatl était venu. Il se mit en marche vers la mer de l'Est et, arrivé sur sa rive, construisit un bûcher. Puis il leva la face vers le ciel et lança cette prophétie :

— Voici venu le cinquième et dernier âge du monde. Il peut être le plus heureux si les hommes le veulent, car cette fois les dieux sont morts pour lui. Mais les dieux ne meurent que pour renaître. Il ne tiendra qu'aux hommes d'avoir des dieux vivants et non des dieux morts. Il leur suffira de savoir imiter notre sacrifice. Moi-même, je

reviendrai quand il sera temps et j'enseignerai aux hommes ce qu'ils doivent savoir. Malheur à eux, alors, s'ils ne m'écoutent pas, car ils auront perdu l'espérance.

La flamme du bûcher monta toute droite devant la mer immense. Et aussitôt s'alluma sur l'horizon de l'Est l'étoile du matin.

À peine eut-elle paru que les cieux se mirent en mouvement. Le soleil précipita sa course d'un horizon à l'autre. La nuit bienfaisante succéda au jour nourricier. Alors paraissait la lune, avec le lapin de Tecciztecatl sur sa face. Et l'ombre avait sa part, comme l'avait voulu Tezcalipoca, puisqu'il lui était donné, à intervalles réguliers, de manger le visage de l'astre nocturne. Chaque soir Xolotl emportait l'adieu du monde à la lumière. Chaque matin Quetzalcoatl lui promettait son retour.

Ainsi commencèrent les temps.



Le retour de Quetzalcoatl



ENDANT des millénaires après la création du monde actuel, les hommes errèrent dans les sombres steppes du Nord. Sauvages et vêtus de peaux de bêtes, ils ne connaissaient ni l'art de l'écriture, ni le secret du feu. Leur existence n'avait d'autre horizon que l'empire de Tezcalipoca et ses ténébreuses frontières.

Pourtant une petite flamme brûlait en eux : celle que jadis y avait allumée le sang divin versé sur leurs os. Très loin vers le Sud une voix semblait les appeler. Et lentement, siècle après siècle, les tribus se mirent en route.

Les Mayas à peau blanche furent les premiers à partir au temps où l'homme attaquait encore le bison avec la hache de silex. Sur un immense territoire, tout un peuple s'ébranla. Lente fut la marche.

Çà et là, au gré des pâturages et des terrains de chasse, les tribus s'égaillaient. Quand le lieu semblait propice, on y fondait une ville et l'on y restait deux ou trois générations. Puis, de nouveau, l'appel se faisait entendre. Un beau matin, la ville se vidait comme par enchantement et sur la plaine les colonnes en marche serpentaient jusqu'à l'infini.

En quelques siècles, les Mayas franchirent les hautes terres de l'Anahuac qui sont le cœur du Mexique, s'enfoncèrent dans l'épaisse forêt tropicale et occupèrent tout au sud du pays la terre mystérieuse et profonde du Yucatan.

Derrière eux suivaient d'autres vagues, inépuisablement.

À peu près au temps où, de l'autre côté de l'Océan Atlantique, Rémus et Romulus fondaient Rome, vint le tour des Toltèques.

C'étaient des hommes de haute taille au nez en bec d'aigle et au regard perçant. Marcheurs inlassables, ils n'avaient pas leurs pareils pour traquer le gibier dans la steppe.

Franchissant les frontières de la nuit, ils arrivèrent dans un pays de terres rouges et y fondèrent la puissante cité de Huehuetlapallan. Durs et belliqueux, ils étendirent rapidement leur empire. Leur dieu principal était le cruel Tezcalipoca, et ils lui offraient souvent en sacrifice des victimes humaines.

Mille ans s'écoulèrent. Un jour, le vieux Hueman, grand-prêtre de Tezcalipoca, réunit le peuple et lui dit :

— Voici longtemps, ô Toltèques, voici trop longtemps que nous avons interrompu notre quête. Les dieux m'ont instruit de leurs desseins. Ils veulent que nous repartions vers le lointain pays d'Anahuac où se trouve le centre du monde et où le vent divin souffle sur les hautes cimes neigeuses. Les peuples qui l'habitent sont faibles et mal aguerris ; nous les vaincrons facilement et nous offrirons leurs cœurs encore chauds sur l'autel de Tezcalipoca. Que demain à l'aube les tribus s'assemblent sous les murailles au son des tambours de guerre et nous partirons pour notre nouveau destin.

— Hueman ! s'écrièrent de nombreux chefs. Nous sommes heureux ici. Nous y connaissons la prospérité, l'abondance et le confort. Pourquoi repartirions-nous comme les nomades nos ancêtres, exposés à toutes les misères des errants, quand nous pouvons cultiver tranquillement nos terres et jouir des arts pacifiques appris au cours de trente générations ?

— Langage sacrilège ! répondit Hueman. Le monde ne fut pas créé pour le plaisir des hommes, mais les hommes pour servir les dieux. Tezcalipoca commande. Lesquels parmi vous auront le courage de lui obéir ?

— Moi ! s'écria le jeune et ardent Chalcatzin.

— Moi ! s'écria le puissant et rusé Tlacamichtzin.

Chacun savait pourquoi les deux chefs s'offraient à suivre Hueman. Ambitieux tous deux, ils avaient tenté plusieurs fois, mais en vain, de conquérir le pouvoir suprême à Huehuetlapallan. Ils espéraient sans doute se tailler un empire dans les terres nouvelles où Hueman les mènerait.

Les deux tribus dissidentes se mirent en route. Au dernier moment plusieurs autres se joignirent à elles. Au nombre de 40 000, les Toltèques déferlèrent vers le Sud. Pendant un siècle, Hueman les conduisit de conquête en conquête.

Le roi Dagobert régnait en France quand ils atteignirent le pays des Otomies, à l'endroit où les eaux de la montagne mexicaine commencent à se déverser vers l'Océan Atlantique. Quelques années plus tard, ils attaquèrent la ville otomie de Mamenhi. Tous les

habitants furent massacrés, la ville détruite et, sur ses ruines, les Toltèques construisirent la cité de Tollan.

Elle se dressait, altière et blanche, au cœur de la montagne, non loin des sources du fleuve Panuco. C'est en descendant ce fleuve qu'un jour deux guerriers de Tollan firent une étrange rencontre.

Ils étaient parvenus jusqu'à l'embouchure du fleuve et, dans les marigots qui s'étendent en bordure de la mer, ils avaient capturé un caïman. Ils étaient en train de le dépecer quand soudain un chant merveilleux frappa leurs oreilles, suave et puissant comme la voix lointaine des vagues déferlant sur la plage d'or.

Remontant les eaux tranquilles du fleuve, un fantastique radeau fait de serpents entrelacés avançait lentement vers eux. À l'avant de l'embarcation, quatre hommes chantaient, levant bien haut vers le ciel une bannière blanche. Blanches étaient leurs robes. Derrière eux, sous une sorte de dais fait de plumes multicolores, trônait un immense vieillard. Son visage avait la pâleur de l'aurore et sur sa longue barbe cendrée couraient comme des reflets du soleil levant. Juste au-dessus de sa tête brillait l'étoile du matin.

À ce signe, ils reconnurent Quetzalcoatl.



Ils reconnurent Quetzalcoatl.

Sans heurt, le radeau toucha terre et le dieu descendit. Il se dirigea vers les deux hommes qui se prosternèrent devant lui.

— Les temps sont venus, ô mes fils, dit-il. Je vous apprendrai ce que vous devez savoir. Conduisez-moi vers la noble cité de Tollan, car je l'ai choisie pour être ma capitale sur la terre.

À Tollan, tout le peuple, assemblé le long de la route, accueillit Quetzalcoatl et ses compagnons le front dans la poussière. Auguste et calme, le dieu jetait sur ses adorateurs un regard empreint de tendresse. À travers les rues il chemina jusqu'à la grande pyramide où Hueman l'attendait.

Le vieux prêtre se prosterna devant le dieu. Mais l'œil de Quetzalcoatl restait fixé sur l'autel, rouge du sang des victimes.

— Qu'est ceci ? demanda-t-il en fronçant le sourcil.

— Ô Maître, c'est le sang des prisonniers que nous avons sacrifiés en l'honneur de ta venue.

— Crois-tu, vieillard, que le sang des hommes soit agréable à celui qui a donné le sien pour les faire vivre ? J'interdis désormais les sacrifices humains.

— Maître, ta parole est notre loi. Désormais nous n'offrirons plus de victimes qu'au dieu de la mort, le puissant Tezcalipoca, ton frère.

— Ni à Tezcalipoca ni aux autres, vieillard ! Écoutez, vous tous !...

Il se tourna vers le peuple.

— Je suis venu pour vous enseigner l'amour, non la haine et la cruauté. Ma loi est celle du bonheur. Voici le signe par lequel vous la connaîtrez.

D'un geste rapide, il brisa son bâton et mit les deux morceaux en croix. Il éleva cette croix au-dessus de sa tête.

— Les bouts de ces bâtons représentent les quatre mondes qui ont précédé le vôtre, celui de l'est, celui de l'ouest, celui du nord, celui du sud. Votre monde à vous est au centre, au cœur de la croix. C'est la dernière chance des hommes. L'ère qui a commencé par le sacrifice des dieux peut être un âge d'or si vous savez le mériter par votre vertu.

La foule s'inclina en silence. Seul Hueman, l'air sombre, resta debout, puis disparut dans le temple de Tezcalipoca.

Dès lors Quetzalcoatl fut le maître de Tollan. Partout s'élevèrent de magnifiques palais couverts d'émeraudes. Leurs murs étaient d'argent massif et leurs toits d'une nacre chatoyante qui resplendissait sous les rayons du soleil.

La vie des Toltèques se transforma. Ces rudes chasseurs ne s'étaient adonnés à l'agriculture que par nécessité. Leurs cultures étaient rudimentaires et leurs récoltes précaires. Quetzalcoatl leur enseigna l'usage de la charrue et l'art de l'irrigation. Et surtout il leur fit le plus royal, le plus divin des cadeaux : il leur donna le maïs, la plante-reine

aux épis dorés.

Il leur montra comment on travaille le métal, comment on file le coton et le chanvre. Des épées flamboyantes remplacèrent les vieux couteaux de silex et les peaux de bêtes cédèrent la place aux beaux vêtements brodés. Les hommes se mirent à porter le kimono blanc aux larges manches et les femmes le *huipil* multicolore. En ces temps heureux, il n'était même pas besoin de teindre les étoffes, car dans les champs le coton poussait à volonté rouge, vert ou bleu.

Avant Quetzalcoatl, les Toltèques ne savaient ni compter les jours, ni reconnaître les saisons. Il leur donna le calendrier. Et ce calendrier, avec ses dix-huit mois, était si ingénieux et si complet que tous les peuples de l'Amérique l'employèrent jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Mais surtout Quetzalcoatl enseignait l'horreur du péché, l'amour du prochain, la pénitence, l'humilité. Jamais les mœurs n'avaient été plus douces, jamais le bonheur des hommes n'avait été si grand.

Malheureusement, dans l'ombre, Hueman veillait. Il ne pardonnait pas au dieu l'affront du premier jour et nourrissait contre lui dans son cœur une haine profonde. Chaque soir il se rendait dans le temple de Tezcalipoca. Là, seul, à la lueur d'une torche rougeoyante, il consultait le Teomoxltli, le Grand Livre des Toltèques où étaient écrites toutes les choses passées, présentes et à venir. Il prononçait tout bas les terribles invocations du dieu de la mort.

Un soir, enfin, il eut sa récompense. Au fond des ténèbres un éclair jaillit, puis une voix caverneuse se fit entendre.

— Me voici, Hueman, fidèle serviteur. Je viens à toi par-delà les frontières de la nuit, moi Tezcalipoca, ton maître.

Hueman se prosterna.

— J'écoute, Seigneur redouté, Maître tout-puissant.

— Mon frère Quetzalcoatl a mis la main sur ce peuple qui m'appartient depuis qu'il errait jadis dans la nuit des steppes. Il lui a pris son cœur. Toi, mon serviteur, tu es humilié, oublié par ceux que tu as conduits pendant tant d'années.

— J'ai fait ce que j'ai pu, Seigneur mon maître, pour amener à tes autels les victimes dont le sang te fait vivre. Voici bien des années que je n'en ai pu trouver une seule. Quetzalcoatl a donné tant de bonheur aux hommes qu'ils ne veulent plus mourir.

— La mort, comme la nuit, aura elle aussi sa part, Hueman. C'est à toi maintenant qu'il appartient de chasser Quetzalcoatl.

— Comment en serais-je capable, Seigneur mon maître ? Quetzalcoatl est un dieu et je ne suis qu'un homme.

— Rassure-toi. Voici des feuilles coupées au cactus merveilleux qui pousse au-delà de la Grande Plaine Blanche. Fais-les infuser pendant quatre fois quarante jours dans l'eau noire d'un lac de montagne. Puis donne cette potion à boire à Quetzalcoatl et à ses compagnons. Elle a

des vertus magiques. Quiconque, mortel ou dieu, en absorbe ne fût-ce qu'une goutte est condamné à errer jusqu'à la fin des temps d'un horizon à l'autre. Il ne peut s'arrêter nulle part. Fais boire Quetzalcoatl, et il faudra bien qu'il s'en aille !

Un nouvel éclair jaillit dans l'ombre du temple, et Hueman prosterné entendit un sac de feuilles sèches tomber à côté de lui.

Quelque temps plus tard, Quetzalcoatl offrait un banquet aux notables de la ville. Hueman était assis à côté de lui. Quand le repas fut terminé, le prêtre de Tezcalipoca se tourna vers son ennemi et lui dit :

— Seigneur, voici trop d'années que règne entre nous la mésentente. Je veux que cela cesse. Renonçant à Tezcalipoca, je te considère désormais comme mon seul maître et je me range sous ta loi. En gage de soumission et d'amour, daigne accepter, Seigneur puissant, que je partage avec toi et tes compagnons cette eau de miel que j'ai préparée de mes propres mains.

Ce disant, il tendait au dieu une coupe d'or. Quetzalcoatl le regarda tristement.

— Ce qui doit arriver arrive, dit-il après un long silence. Je boirai le contenu de cette coupe, Hueman. Mais pourquoi m'as-tu trahi ?

Dès le lendemain, parmi les lamentations du peuple, Quetzalcoatl et ses compagnons se mirent en marche. Leur chant mystérieux et grave faisait peser sur les cœurs une angoisse inexplicable. À leur tête flottait la bannière blanche, marquée d'une croix d'or. Ils se dirigèrent vers la haute montagne et bientôt disparurent derrière une arête de rochers.

Hueman resta maître de Tollan. Mais son triomphe fut de courte durée. Comme par enchantement, les merveilleux palais de Quetzalcoatl s'évanouirent. Au règne du bon roi Tecpancaltzin succéda le règne du roi fou Topiltzin. Les guerres civiles ravagèrent la cité. Une épidémie tua la moitié de la population : la mort avait sa part, comme l'avait prédit Tezcalipoca. Finalement, un tremblement de terre détruisit la ville au point que les savants de nos jours n'arrivent pas à se mettre d'accord sur son emplacement.

Conduit par Hueman, ce qui restait du peuple des Toltèques reprit ses pérégrinations.

Entre temps, Quetzalcoatl et ses compagnons étaient parvenus sur les plus hautes terres de l'Anahuac. Devant eux, dans le ciel bleu, se dressaient deux montagnes couvertes de neige. L'une ressemblait à une femme endormie, l'autre à un guerrier accroupi, veillant sur elle. Un panache de fumée dessinait au-dessus de son front comme une aigrette géante. Quetzalcoatl leur donna les noms d'Ixtacihuatl, la Femme Endormie, et de Popocatepetl, la Montagne qui Fume. Ce sont les noms qu'elles portent encore.

— C'est ici, dit-il à ses compagnons, le centre du monde, le point où se rencontrent les deux branches de la croix. Je vous révélerai un jour ce que représentent ces deux montagnes, car en elles est inscrit tout le destin de l'humanité.

Dans une plaine au pied de l'Ixtacihuatl et du Popocatepetl, se dressait la ville de Cholula. Quetzalcoatl y élit domicile. Son premier soin fut d'y construire une pyramide magique qui, pour l'instant du moins, le protégerait des sortilèges d'Hueman.

Après Tollan, Cholula connut une prospérité inouïe. Les vertus de ses habitants y attirèrent de toutes parts des milliers de pèlerins qui venaient visiter ses temples innombrables. Maintenant encore, Cholula, qui n'est plus qu'une petite ville en marge de la route Mexico-Puebla, compte, dit-on, trois cent soixante-cinq églises !

Le règne de Quetzalcoatl à Cholula dura vingt années. Les Toltèques s'installèrent dans la vallée voisine, sur l'autre pente des montagnes sacrées. Les sortilèges d'Hueman reprirent leur effet et Quetzalcoatl dut repartir.

Cette fois, il se rendit dans le Yucatan où les Mayas l'adorèrent sous le nom de Kukulcan, ce qui, comme Quetzalcoatl, veut dire « le Serpent à Plumes ». C'est depuis ce temps que les Mayas excellent dans tous les arts. Mais le séjour de Quetzalcoatl au Yucatan fut de courte durée. La malédiction de Tezcalipoca le poursuivait, et Hueman ne lâchait pas sa proie. Dispersés et vaincus dans des guerres sanglantes, les Toltèques n'étaient plus que quelques groupes isolés, mais Hueman continuait à les tirer toujours plus au sud, toujours plus loin. Quand ils atteignirent le Yucatan, Quetzalcoatl repartit le long de la côte.

D'étape en étape, il arriva enfin dans la petite ville de Coatzalcoalcos, qui s'appelle maintenant Puerto Mexico et se trouve non loin du lieu où, un demi-millénaire plus tard, débarquèrent les Espagnols.

— C'est ici, dit-il à ses compagnons, que finit notre voyage chez les hommes. Je leur ai donné leur dernière chance et, par la faute de mon frère Tezcalipoca, ils l'ont rejetée. Je m'en vais donc et malheur aux hommes quand je reviendrai pour la troisième fois !

Quetzalcoatl passa la nuit en méditation sur la grève. Comme le jour allait poindre, on vit s'avancer sur les eaux soudain calmées le radeau de serpents entrelacés qui avait jadis amené le dieu jusqu'aux berges du Panuco. Quetzalcoatl y prit place avec ses compagnons. Puis, levant les bras au ciel, il fit cette prophétie :

— Un jour, sur cette mer arriveront de l'est des hommes pâles et barbus comme moi. Je marcherai à leur tête. Et alors les peuples de l'Anahuac connaîtront la servitude et la tristesse. Leurs temples seront renversés et leurs rois emprisonnés. Le signe de ma croix régnera en

maître sur cette terre qui me renie. C'est dans la peine et la douleur que les hommes apprendront ma loi d'amour.

— N'y aura-t-il pas d'espoir pour eux ? demanda un des compagnons.

— Si, et je vous révélerai le sens caché des deux montagnes que vous avez vues au centre du monde. La Femme Endormie est l'âme des peuples de cette terre. Quand elle s'éveillera, on la verra se dresser toute blanche dans le ciel de l'Anahuac. Alors le guerrier se lèvera, lui aussi, et reconquerra la terre perdue.

Ayant dit ces mots, Quetzalcoatl montra du doigt l'étoile du matin qui venait de s'allumer. L'embarcation se mit à glisser vers elle, légère et rapide, frôlant à peine les vagues. Bientôt elle disparut dans le flamboiement des premiers rayons du soleil. Mais longtemps encore on entendit sur la mer immense le chant mystérieux et doux des compagnons de Quetzalcoatl.



L'aigle et le serpent



ARMI les tribus restées en arrière lors de la grande migration des Tolteques, il y en avait sept qui avaient toujours vécu à l'écart des autres. C'étaient les sept tribus aztèques. Renonçant à poursuivre leur marche vers le sud, elles avaient élu domicile d'abord au lointain Pays des Sept Cavernes, puis avaient fondé la ville d'Aztlan quelque part dans les plaines du Nord.

Les Aztèques étaient un peuple brave et courageux, mais encore barbare. Le message de Quetzalcoatl ne l'avait pas touché. Son dieu principal était Huitzilopochtli, le seigneur du sang et du feu, aimant comme son frère Tezcalipoca les victimes humaines.

En l'année 1160 selon le calendrier européen régnait sur la ville d'Aztlan le puissant roi Tecpatzin et le grand prêtre de Huitzilopochtli était le sage Huitzitzon. Or, un jour que Tecpatzin et Huitzitzon se promenaient ensemble dans la plaine, ils virent une chose qu'ils n'avaient jamais vue jusque-là. Cette chose était un arbre.

En effet, s'il y a des cactus et des agaves dans les plaines du Nord, le sol est trop pauvre pour que les arbres puissent y pousser. Tecpatzin et Huitzitzon admiraient donc les branches puissantes, le tronc noueux, les feuilles d'un vert tendre quand soudain, une autre chose qu'ils n'avaient jamais vue apparut et se posa sur l'arbre. Cette chose était un oiseau.

Ayant lissé son plumage, battu des ailes et fait trois petits sauts, l'oiseau se mit à chanter : « Tihui ! tihui ! tihui ! »

Or *tihui*, dans la langue des Aztèques, signifiait « allons-nous-en ». Tecpatzin et Huitzitzon restèrent songeurs. Quand ils furent rentrés

dans la ville, le roi interrogea le prêtre :

— Que voulait dire cette étrange créature, à ton avis, Huitzitzon ?

— Ma foi, monseigneur, je crois qu'elle nous conseillait de partir.

— Je le crois aussi.

— D'ailleurs, monseigneur, voici plusieurs nuits que notre dieu Huitzilopochtli m'apparaît en songe et me montre la direction du Sud.

— Voilà qui est étrange. Je voulais justement te parler de certains rêves que j'ai eus et où je me voyais conduisant mon peuple vers le soleil de midi.

Le lendemain, les deux hommes retournèrent auprès de l'arbre. L'oiseau était toujours là. Du plus loin qu'il les vit, il s'envola à leur rencontre et se mit à tourner autour de leurs têtes en criant d'une voix perçante : « Tihui ! tihui ! tihui ! » Puis, à tire-d'aile, il disparut vers le Sud.

Quelques jours plus tard, les Aztèques se mirent en marche. Au moment où les sept tribus allaient s'ébranler, leur dieu Huitzilopochtli apparut :

— Voici, leur dit-il, je remets à Huitzitzon, mon prêtre, ces trois objets : une aigrette de plumes, un arc et des flèches et un filet de pêcheurs. L'aigrette de plumes, signe de bravoure, vous rappellera que vous êtes un peuple guerrier. L'arc vous rendra invincibles. Le filet est le gage de la promesse que je vous fais : c'est sur l'eau que vous devrez conquérir votre empire, comme le pêcheur prend le poisson.

Ayant ainsi parlé, le dieu s'évanouit et l'on vit paraître à sa place une merveilleuse idole toute ornée de pierres précieuses. Les Aztèques la placèrent sur un brancard de joncs tressés et quatre hommes la portèrent en tête de la colonne.

Un jour – il y avait neuf ans qu'ils marchaient – deux chefs de guerre qui étaient allés à la chasse virent un aigle immense se poser sur un figuier de Barbarie, un de ces cactus à raquettes qu'on nomme *nopals* au Mexique. L'un des guerriers banda son arc et tira. Mais au moment où la flèche perçait le cœur de l'aigle, ce dernier se transforma en une grande et belle femme qui leur dit :

— Je suis la déesse Quilaztli, et c'est Huitzilopochtli qui m'envoie pour vous guider. Souvenez-vous de cet aigle et de ce nopal, car c'est par eux que vous reconnaîtrez la terre qui vous est destinée.

Et, se transformant de nouveau en aigle, elle fondit sur un serpent dont elle brisa les reins et qu'elle emporta dans les airs.

Six ans s'écoulèrent encore. Précédant les tribus dans le désert, des éclaireurs trouvèrent deux sacs sur la piste. L'un contenait deux morceaux de bois, l'autre une pierre précieuse. Intrigués par leurs trouvailles, ils les rapportèrent à Huitzitzon. Ce dernier rassembla les tribus et leur dit :

— Ceci est une épreuve que nous envoie Huitzilopochtli. Vous allez

choisir entre la pierre précieuse et le morceau de bois. Je vous dirai ensuite votre destin.

Bien entendu, la plus grande partie des tribus choisirent la pierre précieuse.

— Vous avez fait le plus mauvais choix, leur dit alors Huitzitzon. Vous n'êtes donc pas dignes que je vous mène vers la terre promise. Poursuivez seuls votre chemin. Je garderai avec moi ceux qui ont su choisir le bien le plus précieux.

Et, frottant les deux morceaux de bois l'un contre l'autre, Huitzitzon en fit jaillir la flamme.

Poursuivant leur route, les quelques fidèles demeurés avec Huitzitzon atteignirent les ruines de Tollan, l'ancienne capitale des Toltèques. Ils y restèrent neuf ans. Puis ils s'engagèrent sur les sentiers qui mènent à l'Anahuac.

Dans une vallée déserte et aride, Huitzilopochtli leur apparut.

— Je vais vous montrer, dit-il, l'image de ce qui sera un jour votre patrie.

Sous les yeux des Aztèques, un lac naquit soudain au fond de la vallée. En son milieu s'élevait une petite île qui se couvrit en un instant de joncs et de bosquets odorants. Au sommet de l'île fleurissait un magnifique nopal. Des chevreuils bondissaient sur les pentes. On voyait entre deux eaux nager des bancs épais de poissons. Une multitude d'oiseaux chamarrés emplissaient l'air de leur ramage.

— Jouissez vite de tout ceci, dit le dieu, car demain à l'aube, il vous faut repartir sur votre dur chemin, et ce que vous voyez là n'est pas pour vous, mais pour les petits-enfants de vos petits-enfants. Telle est ma volonté.

Mais un grand guerrier farouche qui regardait d'un œil brillant le jeu des chevreuils dans les fourrés, jeta sa lance sur le sol avec colère.

— Non, dit-il, ce lieu me plaît. Que mes petits-enfants fassent ce qu'ils voudront. Pour moi, je reste ici.

— Moi aussi, moi aussi ! crièrent des dizaines de voix.

— Vous le regretterez, dit Huitzilopochtli en disparaissant.

Au lever du soleil, tout s'était évanoui. Les rebelles étaient étendus morts autour de leur feu éteint, la poitrine ouverte et le cœur arraché.

Huitzitzon prit la tête des derniers survivants. Ils n'étaient plus que quelques centaines, mais c'étaient les plus durs, les plus belliqueux, les plus impitoyables. De vallée en vallée, ils laissèrent à travers l'Anahuac un sillage de sang et de feu.

Finalement, au pied de l'Ixtacihuatl et du Popocatepetl, ils atteignirent la vallée heureuse qui est le centre du monde. Ils reconnurent l'image que leur avait naguère montrée Huitzilopochtli. Un lac tranquille s'étendait devant eux, avec en son centre une petite île verdoyante.

Hélas, ils arrivaient les derniers. Vagues après vagues, des peuples puissants avaient déferlé sur la vallée et fondé sur les rives du lac des cités riches et florissantes : Azcapotzalco, Texcoco, Tlatelolco. C'est dans cette dernière ville que s'étaient fixés ceux des Aztèques qui jadis avaient, sur le chemin, choisi la pierre précieuse.

Les nouveaux venus étaient peu nombreux et ils ne connaissaient aucun des arts dans lesquels les autres peuples excellaient. Redoutés pour leur barbarie et leur cruauté, ils étaient pourchassés et repoussés de toutes parts.

Un jour, le roi des Culhuas voulut les prendre comme alliés dans une guerre contre la ville de Xochimilco. Mais, se méfiant de leur vaillance, il leur imposa de n'être armés que de bâtons. Après le combat, comme les Aztèques revenaient sans un seul prisonnier, le roi des Culhuas se mit à se moquer d'eux.

— Regarde tes prisonniers, roi, lui répondit le chef des Aztèques. Tu verras qu'il manque à chacun une oreille. Voici les oreilles que nous avons coupées.

Et il jeta devant le souverain dix gros sacs pleins d'oreilles sanglantes. Épouvanté, le roi des Culhuas ordonna immédiatement à ses dangereux alliés de quitter son territoire. Il leur assigna pour résidence un coin de désert aride, plein de serpents venimeux et d'énormes araignées. Sans protester, les Aztèques prirent possession de ce domaine.

À quelque temps de là, le roi des Culhuas envoya un messenger pour voir ce que devenaient ses voisins. Le messenger revint en disant que les Aztèques avaient, par leur travail acharné, réussi à détruire toutes les bêtes nuisibles, à rendre fertile cette terre rébarbative et à y faire pousser de magnifiques récoltes dont ils envoyaient les prémices à leur souverain. De plus, en gage d'amitié, ils lui demandaient de leur donner sa fille pour en faire une déesse et l'épouse de Huitzilopochtli.

Impressionné par l'extraordinaire vitalité de ce peuple, le roi des Culhuas accepta et envoya sa fille, belle enfant d'une quinzaine d'années. Un jour fut fixé pour les noces avec le dieu. Le roi s'y rendit en grande pompe, accompagné de toute sa cour. Partout montait l'odeur de l'encens et les étranges tambours de bois des Aztèques résonnaient sourdement. Sur l'autel de Huitzilopochtli, il n'y avait, pour toute offrande, qu'un couteau d'obsidienne et un bouquet d'herbes odorantes. La jeune épousée était parée de guirlandes de fleurs et de bijoux d'argent. Accompagnée par son père et par le grand prêtre des Aztèques, elle gravit lentement les degrés jusqu'à l'autel tandis que les Culhuas poussaient des cris joyeux. Quand elle fut arrivée devant l'autel, le grand-prêtre, d'un geste rapide, saisit le couteau d'obsidienne et le lui plongea dans le cœur. Muet d'horreur, le roi des Culhuas laissa tomber l'encensoir qu'il portait encore à la

main. Mais déjà ses compagnons s'étaient ressaisis et la bataille faisait rage autour du temple. D'un revers de sa masse d'armes, le roi fracassa la tête du grand prêtre puis courut se joindre à la mêlée. La bataille fut longue et dure. Finalement, les Aztèques réussirent à échapper au massacre, mais il leur fallut quitter les lieux.

De nouveau, ils errèrent dans la vallée, vivant tantôt sur les bords du lac, au milieu de marécages impénétrables, tantôt sur les pentes abruptes et nues des montagnes inhospitalières. Mais ils savaient que c'était ici leur terre promise, et ils ne s'en allaient pas.

Les années succédèrent aux années, les générations aux générations. Tecpatzin et Huitzitzon étaient morts depuis longtemps. Un peu avant que n'éclate en Europe la guerre de Cent Ans, le grand prêtre des Aztèques était le vénérable Tenoch et leur chef le plus redouté était le héros Mextli.

Un jour Mextli et Tenoch, comme jadis Tecpatzin et Huitzitzon, se promenaient ensemble à l'aube non loin du misérable campement des Aztèques.

— Prenons un canot, dit Mextli, et allons voir ce qu'il y a sur la petite île au milieu du lac.

— Elle appartient au roi d'Azcapotzalco, mais je ne crois pas qu'il en fasse grand cas, répondit Tenoch. De toute façon, nous n'y ferons aucun mal.

À travers les brumes du matin, la fragile embarcation d'écorce glissa sur les eaux du lac. La première chose que les deux hommes virent en débarquant fut le grand nopal qui poussait sur un roc en plein milieu de l'îlot. Le soleil le caressait de ses premiers rayons quand soudain un aigle gigantesque apparut. Frôlant les Aztèques de son aile, il fondit sur un serpent qui se cachait dans les broussailles et le tua net, puis, sa proie au bec, il se percha sur le nopal, ses ailes immenses déployées devant le soleil levant.

— Le Signe ! murmura Mextli en se prosternant.

— Oui, répondit Tenoch. C'est ici la fin de notre quête. Ici naîtra notre empire, et je comprends pourquoi Huitzilipochtli nous a dit qu'il nous faudrait le conquérir sur l'eau comme un pêcheur prend le poisson.

Dès le lendemain, une ambassade aztèque se rendit auprès du roi d'Azcapotzalco pour lui demander la jouissance de l'île. Ils n'eurent aucune difficulté pour obtenir cette satisfaction. Les peuples de la vallée étaient trop heureux de savoir les redoutables nomades enfermés sur ce ridicule bout de terre où ils seraient inmanquablement réduits à mourir de faim.

Le premier soin des Aztèques fut de construire un temple à Huitzilipochtli et de l'inaugurer par le sacrifice d'un prisonnier culhua capturé au cours d'une expédition sur la rive. Et puis ils s'enfermèrent

dans le silence et la solitude.

Quelque temps plus tard, des pêcheurs de Tex-coco racontèrent que l'île avait grandi. D'abord on se moqua d'eux, mais il fallut se rendre vite à l'évidence. La minuscule motte de terre au milieu du lac avait fait place à une grosse tache verte qui allait s'étendant chaque jour.

Les villes de la rive envoyèrent des expéditions de reconnaissance. Elles revinrent avec une étonnante nouvelle. Les habitants de l'île avaient lancé sur l'eau du lac des nattes de jonc couvertes de terre et sur ces nattes ils avaient planté des jardins.

Comme une araignée au centre de sa toile, la ville nouvelle grossissait lentement. Elle portait les deux noms de Tenochtitlan et de Mexico en souvenir de ses fondateurs. Ses habitants industriels, riches et prospères, continuaient à cultiver opiniâtement leur domaine toujours agrandi. Leurs marchands allaient au loin vendre leurs produits, rapportant des denrées de première nécessité... et d'utiles renseignements militaires ou politiques sur leurs voisins. Mais surtout ils s'entraînaient à l'art de la guerre. Saine et dure, leur jeunesse formait le noyau d'une armée qui n'eut bientôt plus sa pareille dans tout l'Anahuac.

Les princes des villes voisines tentèrent de réagir, mais trop tard. En vain Tezozomoc, roi d'Azcapozalco, exigea-t-il des tributs toujours plus lourds, toujours plus déraisonnables, la ville s'étendait inexorablement. Elle s'accrocha aux rives par des chaussées de pierre et, une à une, les villes avoisinantes tombèrent sous son influence. La puissante Texcoco elle-même dut contracter alliance.

Moins d'un siècle après sa fondation, Tenochtitlan était la capitale de l'Anahuac, et les Aztèques, les derniers venus, les retardataires, les barbares, les nomades méprisés et haïs de tous, étaient devenus les maîtres d'un des plus grands empires du monde.

Quant à l'aigle et au serpent, ils sont devenus les symboles de la patrie mexicaine et figurent encore sur l'écu national, au centre du drapeau vert-blanc-rouge.



Cuauhtemoc, l'aigle-qui-descend



Il y a quatre ans que Christophe Colomb a pris pied aux Antilles, mais l'horizon lointain garde encore le secret de la terre ferme dont il rêve. À huit cents lieues de là, dans l'air ténu des hautes terres, Tenochtitlan, la blanche capitale des Aztèques, est posée comme une fleur sur son lac. Elle ne soupçonne pas l'approche de son destin.

Par ce matin ensoleillé de 1496, le roi Ahuizotl, Chef des Hommes et puissant seigneur de l'empire d'Anahuac, est seul sur une terrasse de son palais. Pensif, il regarde les toits de sa ville que domine la masse multicolore de la Grande Pyramide, avec en son sommet le temple de Huitzilopochtli, le cruel dieu de la guerre, étincelant de pourpre et d'or.

Soudain un cri monte des profondeurs de la demeure, repris de sentinelle en sentinelle. Ahuizotl a tressailli. Une vieille esclave vêtue de jaune traverse en courant l'esplanade intérieure et escalade quatre à quatre les marches de l'escalier monumental. À la dernière marche, elle trébuche, hors d'haleine, et s'écroule aux pieds du roi :

— Seigneur, mon Seigneur, grand Seigneur ! Ton épouse Tlilalcapatl t'a donné un fils !

Alors commencent les cérémonies. Sur la Pyramide s'élève l'épaisse fumée des sacrifices. La voix profonde des tambours de bois et les beuglements des conques marines annoncent la nouvelle au peuple.

De tous les points du vaste empire les ambassadeurs des peuples vassaux se mettent en route vers Tenochtitlan. Ils portent présents royaux et paroles de bon augure. Silencieux et distant, comme il

convient à une divinité, Ahuizotl reçoit leur hommage. Un Ancien répond pour lui à leurs vœux. À ses côtés, Tlilalcapatl sourit à l'enfant qu'elle porte dans ses bras.

Puis vient le jour de consulter les astres. Avec ses mages, le Grand Prêtre a longuement étudié les pierres où sont gravés les signes astrologiques. Il s'incline devant Ahuizotl.

— Seigneur, ton fils sera vaillant et belliqueux. Il tuera et vaincra, car il est né sous le signe de la guerre.

— C'est le signe qui convient à un fils de roi. Quel nom portera-t-il ?

— Il sera Cuauhtemoc, l'Aigle-qui-descend.



Les Aztèques étaient un peuple dur. L'enfance des nobles mexicains ressemblait beaucoup à celle des jeunes Spartiates. Dès que Cuauhtemoc eut atteint sa cinquième année, son père le consacra au Calmécac, sorte de collège militaire où les futurs guerriers menaient jusqu'à vingt ans une vie rude et austère qui les préparait au métier des armes.

L'année suivante, Ahuizotl mourut, laissant la mémoire d'un conquérant impitoyable. Son cousin Moctezuma fut élu pour lui succéder. Selon la coutume, son premier soin fut d'entrer en guerre d'abord contre le misérable peuple des Otomies, puis contre ses redoutables voisins, les Tlaxcaltèques. La grandeur d'un roi se mesurait au nombre des prisonniers de guerre qui étaient sacrifiés lors de son couronnement. Moctezuma, sur ce point, éclipsa ses prédécesseurs.

Au cours de ses campagnes, Cuauhtemoc fit ses premières armes. Il apprit à manier la grande épée de bois, sertie de pierres tranchantes d'obsidienne, l'arc et la javeline. Sa vaillance lui valut bientôt de recevoir le manteau rouge et le double panache de plumes qui désignait les braves.

C'était un adolescent mince et pâle, au regard grave. Parmi ses camarades du Calmécac, il avait la réputation d'aimer la solitude et la méditation. Jamais on ne l'avait vu boire en cachette le jus fermenté de l'agave. Toujours sérieux, courtois, modeste, il semblait n'avoir rien en lui de cette cruauté orgueilleuse qui enlaidit la mémoire des derniers rois aztèques.

Il avait vingt-trois ans lorsque, par un matin de printemps lourd de chaleur et de poussière, un messager recru de fatigue se présenta aux portes du palais de Moctezuma.

— Seigneur, mon Seigneur, grand Seigneur, s'écria-t-il dès qu'il fut en présence du Chef des Hommes, j'arrive de la mer d'orient où je monte la garde ! Sur la mer, j'ai vu voguer trois tours de bois, grandes comme trois montagnes. Et des dieux marchaient sur ces tours...

— Des dieux ?

— Oui, Seigneur. Ils étaient vêtus de fer, coiffés de fer, armés de fer. Leurs visages étaient pâles comme la mort et ils avaient d'épaisses barbes couleur de cendres.

Une longue rumeur traversa la salle du trône.

— Quetzalcoatl... Quetzalcoatl..., murmuraient les assistants.

— Les prophéties n'ont pas menti, dit lentement Moctezuma. Quetzalcoatl est revenu.

Il savait que le retour du grand dieu blanc et barbu, autrefois banni par les peuples d'Anahuac, signifiait la fin de son empire. Dès lors il se résigna.



Après une matinée brumeuse, le soleil déjà haut fait étinceler les neiges du Popocatepetl. La belle saison commence dans les hautes vallées. Aujourd'hui, 21 novembre 1519, Fernand Cortés, conquérant de la Nouvelle-Espagne, va faire son entrée dans Tenochtitlan.

Patiemment, depuis trois mois, il monte des moiteurs tropicales de la côte vers l'Eldorado des terres froides. Massacrant ici sans pitié, faisant alliance là, réveillant les vieilles rivalités, mettant à profit les haines accumulées contre l'opresseur aztèque, il a posé sa poigne de fer sur l'empire de Moctezuma.

Maintenant la cité fabuleuse est devant lui avec tout l'or qu'y entasse depuis des générations le tribut des peuples vassaux.

Monté sur sa jument alezane, dont l'aspect frappe de terreur les Indiens qui n'ont jamais vu de cheval, Fernand Cortés chevauche en tête du cortège qui s'engage sur la chaussée blanche tendue comme un fil entre la ville et le rivage. Derrière lui, marchant en rangs serrés autour de la bannière de Castille, viennent les fantassins bardés de fer, puis les cavaliers, les arquebusiers et enfin la foule hurlante des alliés recueillis au cours de la longue marche. Triomphants à l'idée de la revanche promise, les guerriers tlaxcaltèques dansent et hâlent frénétiquement les lourdes bombardes espagnoles dont les roues font crisser les pierres de la chaussée.

À mi-chemin de la ville, le cortège fait halte. Un autre cortège vient à sa rencontre, comme un tourbillon de couleurs éclatantes. En tête

des chefs de guerre, coiffés de plumes ondoyantes, une litière d'or s'avance. Elle s'arrête à quelques pas de Cortés qui met pied à terre et, soutenu par ses deux cousins Cuitlahuac et Cacama, le roi Moctezuma en descend.

Un long moment, les deux hommes-dieux se regardent en silence, puis, par la voix de Doña Marina, la captive indienne qui sert d'interprète à Cortés, ils échangent des paroles de bienvenue. Cortés jette au cou de Moctezuma un collier de verroterie. Moctezuma passe au cou de Cortés un collier d'or. Un à un, les princes et les caciques viennent rendre hommage au dieu blanc. Ils prononcent rapidement les phrases rituelles et baisent la terre, glacés jusqu'au fond du cœur par ces yeux gris aux reflets métalliques qui les transpercent impitoyablement. Un seul, le plus jeune, ose soutenir le terrible regard. Il redresse fièrement la tête et mesure sans peur l'homme qui est en face de lui. Ce jeune audacieux est Cuauhtemoc.



Sept mois se sont écoulés et les choses ont bien changé. Très vite, la griffe de l'Espagnol s'est appesantie sur la capitale. Moins d'une semaine après son arrivée. Cortés a profané le temple de Huitzilopochtli, tout en haut de la Grande Pyramide. L'idole ancestrale est renversée et, sur l'autel, naguère encore rouge du sang des victimes humaines agréables aux dieux, se dresse la Croix, symbole de Quetzalcoatl.

La soif de l'or ne connaît pas de limite. Cortés a été plus loin encore dans la profanation. L'épée au poing, ses soldats ont envahi le palais du Chef des Hommes. Moctezuma est prisonnier des Espagnols. Un à un, les princes de la lignée royale sont capturés, et le bouillant Cacama, et l'indomptable Cuitlahuac.

Seul, Cuauhtemoc est encore libre, sans doute parce qu'on l'a jugé trop jeune. Il s'est retiré dans sa demeure de Tlatelolco où déjà se tissent les premiers fils de la résistance. Un jour, Cortés étant absent, son lieutenant, le brutal Pedro de Alvarado, dans un mouvement de peur et de cupidité, fait massacrer l'élite des guerriers nobles au cours d'une danse rituelle. Aussitôt l'insurrection flambe dans la ville. Mais Moctezuma, tiré de sa prison par Alvarado, harangue la foule. Sa parole est celle d'un dieu. À contrecœur les insurgés se dispersent. Dans l'ombre, Cuauhtemoc désespère.

Quelques jours plus tard, Cortés rentre avec des renforts. Il trouve la ville en état de siège : terrés dans leurs quartiers, les Espagnols n'osent

plus sortir. Sa colère est grande. Vertement, il réprimande Alvarado pour son inutile cruauté. Comment les Espagnols et leurs alliés pourraient-ils subsister dans une ville dressée contre eux ? Il faut rétablir le contact avec la population, négocier. Cortés n'ose libérer Moctezuma. Finalement il décide d'envoyer Cuitlahuac, le plus noble d'entre les princes prisonniers. Libéré de ses fers, Cuitlahuac accepte d'aller auprès des chefs de guerre porter des offres de paix.

Réuni dans un temple, le Conseil des Anciens reçoit l'envoyé de Cortés.

— Noble prince, dit le Grand Prêtre, nous apportes-tu la parole de notre Seigneur Moctezuma ?

— Moctezuma est une femme, répond Cuitlahuac sèchement. Il est le jouet des Espagnols. Je ne suis pas venu pour vous apporter un message, mais pour vous dire que le moment est venu de nous battre.

Les assistants ont un mouvement de recul. Ils savent bien, au fond de leur cœur, que Cuitlahuac a raison, mais tout en leurs habitudes, en leurs croyances leur interdit d'entendre un langage aussi sacrilège. Rouge de colère, le Grand Prêtre lève déjà la main pour lancer l'anathème. Mais soudain, du fond de la salle, une voix calme, incisive et froide l'interrompt :

— Cuitlahuac a raison. Si les rois sont des dieux, Moctezuma n'est plus roi, car il n'a même pas su se conduire en homme.

C'est Cuauhtemoc qui a parlé. Tous les yeux se tournent vers lui.

— Nous n'avons plus de roi, reprend-il avec une force accrue. Mais nous avons encore des dieux, et ils réclament des victimes. Il faut que demain les cœurs des Espagnols soient déposés palpitants sur l'autel de Huitzilopochtli.

— Le moment est favorable, dit Cuitlahuac. Les Espagnols ont peur. Si nous les attaquons maintenant, nous pouvons les vaincre.

— Qui nous mènera au combat, si nous n'avons plus de roi ? demande un guerrier.

— Cuitlahuac est le plus digne, répond Cuauhtemoc. Combattons d'abord et ensuite nous aurons tout le temps de désigner un nouveau roi !

Le Grand Prêtre a compris. Dans le silence, il donne l'investiture du pouvoir suprême à Cuitlahuac.

Et aussitôt le grand tambour se met à battre dans le temple de Huitzilopochtli. La grande ville s'emplit de rumeurs tandis que les guerriers prennent les armes et accourent aux points de rassemblement. Bientôt la garnison espagnole est investie. Au premier rang, Cuauhtemoc mène l'assaut.

Encore une fois on tire Moctezuma de sa prison. Du haut d'une terrasse, il essaie de haranguer la foule. Mais cette fois la voix de Cuauhtemoc s'élève, méprisante :

— Que nous dit cette femme de Moctezuma ? Nous ne lui obéirons pas, car il n'est plus notre roi !

Et, bandant son arc, il décoche la première flèche dans la direction du monarque déchu.

Alors commence une guerre de rues longue et sanglante. Les Espagnols assiégés résistent avec vaillance. Ils contre-attaquent même. Un matin, trois machines de guerre vomissant balles et carreaux par leurs meurtrières sortent du camp retranché et sèment partout la mort et l'incendie. Les temples brûlent, les palais s'écroulent et par centaines tombent les valeureux guerriers de Tenochtitlan, et ceux qui sont revêtus d'une peau de tigre, et ceux dont l'armure ressemble au plumage d'un aigle. Mais Cuauhtemoc rallie ses troupes. Pas à pas, les Espagnols et leurs alliés tlaxcaltèques refluent vers leur garnison, laissant de nombreux morts sur le terrain.

Un jour, on apprend que le misérable Moctezuma, renié par les siens, abandonné par ses geôliers auxquels il est devenu inutile, est mort mystérieusement dans sa prison. Quelque temps les combats s'interrompent tandis que le Conseil des Anciens procède à l'intronisation de Cuitlahuac comme Chef des Hommes. Cuauhtemoc devient général en chef de l'armée.

De nouveau l'empire aztèque possède un gouvernement libre. Ceux qui naguère ont fait alliance avec l'Espagnol cherchent à faire oublier leur trahison. Isolé avec une poignée d'hommes à cent lieues de tout secours possible, Cortés sent qu'il est perdu s'il ne brise l'étreinte où Cuauhtemoc l'enserme. La saison des pluies est venue et les nuits sont noires. Les Espagnols contrôlent encore une des chaussées, celle qui relie la ville à la rive est du lac. Il faut en profiter.

Dans la nuit du 30 juin 1520, sous une pluie fine, l'armée espagnole commence l'évacuation. En tête viennent les Tlaxcaltèques portant un pont de bois destiné à franchir les coupures de la chaussée. Derrière eux, les soldats espagnols ploient sous le faix de l'or pillé pendant sept mois d'occupation.

Mais dans l'ombre une femme les entend. Elle pousse le cri d'alarme et aussitôt le tambour de guerre se met à battre en haut de la Grande Pyramide. De toutes parts les hommes de Cuauhtemoc fondent sur les fugitifs. Jetant leurs trésors inutiles dans l'eau fangeuse des canaux et des lagunes, les Espagnols répondent à l'aveuglette aux coups mortels que leur porte un ennemi invisible.

À l'aube, au pied d'un arbre sur la rive du lac, Cortés pleure sa défaite. Il a sauvé le gros de son armée au prix d'immenses sacrifices, mais il a perdu les meilleurs de ses compagnons, le butin de ses conquêtes et surtout le fruit le plus précieux de ses efforts, la haute et fière cité de Tenochtitlan.

Dans la ville, au même instant, Cuauhtemoc, tout en haut de la

Grande Pyramide, regarde se lever sur le Popocatepetl le soleil neuf de la liberté reconquise tandis que, sur l'escalier géant, montent les premières files de prisonniers vers l'autel des sacrifices.



Mais les troupes de Cuauhtemoc étaient composées de soldats trop jeunes : tant de braves étaient morts dans les combats de l'année précédente ! Elles n'avaient ni l'expérience, ni l'endurance nécessaire pour achever la victoire. Cortés se déroba. En quelques semaines, il parvint à renouer ses alliances, à rétablir ses communications avec la côte. À peine la saison des pluies était-elle terminée qu'il arrivait de nouveau sur les bords du lac. À la fin de 1520, Mexico était investie. Son agonie commençait.

Les Espagnols avaient laissé dans la ville une arme autrement redoutable que les bombardes et les arquebuses. De quoi sert la vaillance contre les maladies inconnues ? Favorisée par la famine et l'épuisement, une épidémie de variole éclata soudain parmi les assiégés. Cuitlahuac fut parmi les premières victimes.

Ce soir-là, tandis que Cuauhtemoc travaillait avec ses lieutenants dans sa résidence de Tlatelolco, une délégation du Conseil des Anciens se présenta devant lui. Elle était conduite par son vieux camarade Tetlepanquetzin.

— Seigneur, dit ce dernier, tu es le dernier survivant de notre lignée royale. Nous avons décidé que tu devais succéder à Cuitlahuac comme Chef des Hommes.

— Suis-je le plus digne ? murmura Cuauhtemoc.

— Tu es le seul. Le peuple entier connaît et révère ta bravoure, ton austérité, ta sagesse. Nos ennemis tremblent quand ils voient paraître la double aigrette de plumes que te légua ton père Ahuizotl.

— Suis-je le plus capable de vous mener à la victoire ?

Un vieux prêtre, tout cassé par l'âge, s'avança.

— Cuauhtemoc, dit-il, c'est moi qui jadis te donnai ton nom, l'Aigle-qui-descend. Je vois maintenant pourquoi les dieux m'inspirèrent ainsi. Tu seras peut-être le dernier de nos rois et pour cela il faut que tu sois le plus grand de nos rois. C'est un devoir cruel et difficile que nous t'assignons, mais seul tu es capable de l'accomplir car, à ta naissance, les dieux te désignèrent pour lui.

Cuauhtemoc médita un moment.

— C'est bien, dit-il, j'accepte. Qu'on fasse battre le tambour pour assembler le peuple.

Tous les assistants se prosternèrent et baisèrent le sol devant le nouveau souverain.

Quelques instants plus tard Cuauhtemoc prenait la parole sur la terrasse du palais impérial.

— Guerriers, dit-il, et femmes de guerriers, ce n'est pas en dieu, mais en homme que je vous parle. Des hommes j'ai toutes les faiblesses, comme chacun de vous, et ces faiblesses sont nos véritables ennemies. C'est notre orgueil, notre cruauté, notre aveuglement qui nous ont menés où nous sommes. Je ne sais si les dieux nous jugeront dignes de la victoire. Mais il y a une victoire plus importante que la nôtre, et c'est celle de la patrie. Les peuples d'Anahuac ont trop longtemps lutté entre eux. Dès demain des ambassadeurs partiront chez nos anciens vassaux pour leur dire que nous les délivrons du tribut et qu'ils seront nos frères s'ils veulent renouer leur alliance et s'unir à nous pour lutter contre l'ennemi commun. En attendant, que chacun rejoigne son poste et se comporte selon l'honneur et la vertu. S'il y en a parmi vous qui craignent la mort, qu'ils s'en aillent cultiver la terre pour l'Espagnol. Si je faiblis moi-même, tuez-moi. Huitzilopochtli ne donne la vie et le pouvoir qu'aux vaillants. Il n'y a pas d'autre noblesse, ni d'autre divinité.

Mais il était déjà bien tard. Les ambassadeurs de Cuauhtemoc furent capturés avant d'avoir franchi les défenses espagnoles ou tués par ceux auprès desquels ils étaient envoyés. Méthodiquement, Cortés coupa les lignes de ravitaillement de la ville. Deux canonnières croisaient en permanence sur les eaux du lac. Les combats continuaient, toujours plus sanglants. Les guerriers de Tenochtitlan avaient maintenant appris à faire la guerre à la manière des Espagnols. Mais que pouvaient leur courage et la science de Cuauhtemoc contre les bombardes ? Cortés prit pied sur l'île, captura le palais impérial et l'incendia, puis il poussa sur Tlatelolco et détruisit la demeure de Cuauhtemoc. Entre chaque assaut, il faisait des offres de paix. Mais toujours l'indomptable lui envoyait, avec des présents royaux, le même message : « La guerre continue. »

Ce qui restait de la ville était dévasté par les épidémies. Les enfants et les femmes qui tentaient de fuir cet enfer étaient brutalement repoussés par les assiégeants. Bientôt Cuauhtemoc et ses derniers fidèles n'eurent plus qu'un arpent de terre à défendre. Ce qui survivait encore de la population de Mexico y agonisait lentement. Et Cuauhtemoc se battait toujours.

Enfin un soir – c'était le 31 août – comme le soleil dardait ses derniers rayons après un violent orage, les hommes d'une des canonnières virent sortir des roseaux une grande barque dorée. Quand elle fut à portée de voix, ils virent se dresser d'entre les rameurs un jeune guerrier portant un cimier aux plumes éclatantes.

— Je suis Cuauhtemoc, dit-il, seigneur de Tenochtitlan et de son empire. Amenez-moi devant votre chef.

Lorsqu'il fut en présence de Cortés, Cuauhtemoc impassible le regarda dans les yeux, comme jadis sur la chaussée d'Ixtapalapa.

— Seigneur, dit-il, j'ai fait tout mon devoir. Épargne seulement ce qui reste des miens.

D'un geste rapide, il saisit un poignard que Cortés avait à la ceinture et le lui tendit :

— Tue-moi.

Avec un sourire las, Cortés remit le poignard à sa ceinture.

— Non, prince, dit-il, fais venir les tiens et je les traiterai avec honneur. Quant à toi, je te rendrai ton trône, car tu as montré que tu étais digne de le conserver.



« Tue-moi. »



Et voici maintenant que la scène change encore. Nous sommes dans une salle obscure, une sorte de cave où deux torches fichées au mur jettent une lueur fuligineuse et incertaine. Des hommes qui portent la fraise et le morion d'Espagne se penchent vers des tables grossières où sont liées trois formes demi-nues. Sur celle du centre est Cuauhtemoc, à sa gauche est Tentliti, son lieutenant, et à sa droite Tetlepanquetzin, son fidèle camarade.

Un des Espagnols approche sa bouche barbue du visage de Cuauhtemoc.

— Où est l'or de Moctezuma ?

Le prisonnier le regarde fixement et ne répond pas.

— Allumez les feux !

Les pieds des prisonniers pendent au-dessus de braseros grossiers placés devant chaque table. La flamme jaillit soudain et vient lécher les chairs nues.

— Où est l'or de Moctezuma ?

Le supplice commence.

Furieux d'avoir perdu leur butin lors de la fameuse Nuit Triste où Cortés pleura sa défaite, les Espagnols veulent retrouver le trésor que Moctezuma, pensent-ils, leur a caché. Peut-être ce trésor n'existe-t-il que dans leur imagination enfiévrée par la cupidité. Mais s'il existe, un seul homme en peut révéler la cachette, et cet homme est Cuauhtemoc. À grand-peine ils ont fini par arracher à Cortés la permission de « l'interroger ».

La cave s'emplit d'une affreuse odeur de chair brûlée. Un homme active le feu. Un autre verse de l'huile sur les plaies afin de faire durer le supplice plus longtemps.

— Où est l'or de Moctezuma ?

Le visage des suppliciés se couvre des sueurs de l'agonie, mais pas une plainte ne s'échappe de leurs lèvres serrées.

— Où est l'or de Moctezuma ?

Tentliti a gémi. Aussitôt le bourreau se penche vers lui.

— Où est l'or de Moctezuma ?

Tentliti halète. À grand-peine, il tourne la tête vers son maître.

— Seigneur, mon Seigneur, murmure-t-il, je n'en puis plus...

Cuauhtemoc le regarde de ses yeux tranquilles où brille une lueur surnaturelle.

— Et moi, dit-il, suis-je sur un lit de roses ?

— Où est l'or de Moctezuma ? répète le tortionnaire.

Mais Tentlil a serré les lèvres. Le regard tourné vers Cuauhtemoc, il meurt sans avoir parlé.

Le tour des autres approche. La flamme grésille, sinistre. Soudain, la porte s'est ouverte et la silhouette d'un capitaine se découpe dans l'encadrement.

— Arrêtez !

Il avance jusqu'au milieu de la pièce.

— Est-ce ainsi qu'on traite un roi ? Par ordre de Cortés, qu'on délie ces hommes, qu'on les porte dans leurs appartements et qu'on soigne leurs blessures !



Cuauhtemoc resta infirme. Cependant jamais un mot de reproche ne lui échappa. Cortés le traitait avec considération, avec respect même. Peu à peu, tandis que Mexico renaissait des ruines de Tenochtitlan, il lui rendit son autorité sur le peuple aztèque. Sans doute comptait-il utiliser le prestige intact du Chef des Hommes pour recoudre ensemble les morceaux de l'empire de Moctezuma.

Cuauhtemoc restait indifférent, enfermé dans son rêve intérieur. Parfois ses yeux s'allumaient d'une brève lueur lorsque, du haut d'une terrasse, il découvrait le vaste panorama du lac bordé de cités prospères, avec en son centre la perle de l'Anahuac. Mais bientôt il retombait dans sa mélancolie habituelle.

En silence, il écouta les prêtres qui vinrent lui enseigner la religion chrétienne, si semblable aux enseignements de Quetzalcoatl. En silence, il reçut le baptême. Pour la deuxième fois de sa vie, on lui donna un nom : ce fut celui de son vainqueur, Don Fernand.

Trois ans s'écoulèrent ainsi. Cortés tenait en son pouvoir tout le plateau central du Mexique. Mais les terres lointaines du Yucatan, protégées par les profondeurs impénétrables de la forêt vierge, lui échappaient encore. C'était le pays des Mayas où régnait Pax Bolon, ancien vassal de Moctezuma.

Vers la fin de 1524, Cortés se mit en route pour le Yucatan à la tête d'une expédition destinée à réprimer la mutinerie d'un de ses capitaines au Guatemala. Au passage, il entrerait en contact avec Pax Bolon. Dans sa suite il emmenait Cuauhtemoc et son escorte de nobles Aztèques, parmi lesquels Tetzlepanquetzin.

Cortés s'enfonça dans la forêt vierge. La marche fut rude et lente. Pax Bolon se dérobait, essayait d'éloigner les Espagnols par la ruse,

ainsi que l'avait jadis tenté Moctezuma. Mais la détermination de Cortés était implacable. Dans l'ombre étouffante de la forêt, il avançait toujours. À mesure que déclinaient les forces des Espagnols, il voyait l'assurance des Indiens croître chaque jour ; il sentait autour de lui d'innombrables intrigues se nouer, la trahison rôder dans les rangs des caciques. On eût dit que Cuauhtemoc, rétabli dans sa puissance, faisait la tournée de son empire retrouvé.

Cortés, en regardant son ancien adversaire, sentait remonter en lui la peur de la Nuit Triste, la hantise de l'encerclement. La perfidie de Pax Bolon et les conseils de ses familiers firent le reste. Il donna l'ordre d'arrêter Cuauhtemoc et Tettlepanquetzin, puis, sans même les écouter, de les mettre à mort pour haute trahison.



Et le rideau se lève sur la dernière scène. Sur la place du village de Tuxakha deux cordes pendent, accrochées aux branches d'un arbre gigantesque. C'est le matin du Mardi Gras.

Cortés est là, qui préside, Pax Bolon à ses côtés. Derrière les tambours espagnols qui roulent sourdement, se masse la foule des guerriers aztèques et mayas.

Traînant les chaînes qui blessent leurs pieds meurtris, Cuauhtemoc et Tettlepanquetzin marchent vers la potence, accompagnés d'un prêtre et de Doña Marina qui leur traduit la prière des morts.

Devant les cordes ils s'arrêtent. Comme naguère dans la cave aux tortures, Tettlepanquetzin garde les yeux fixés sur son seigneur. Alors Cuauhtemoc se tourne vers Cortés et d'une voix triste et douce lui dit :

— Pourquoi ne m'as-tu pas tué quand je me suis rendu ? Dieu t'en demandera compte.

L'instant d'après tout est consommé. Un gémissement sourd parcourt les rangs des guerriers, amis ou ennemis. Les Espagnols sont comme frappés par la foudre. Pax Bolon pleure et Cortés sent peser sur lui tout le poids de son crime. Vieilli soudain, il regarde cette foule écrasée de douleur et voit sa défaite dans l'avenir lointain.

Le martyre de Cuauhtemoc a donné une âme au peuple mexicain.



La légende du maguey



Le maguey, c'est la grande agave aux feuilles en lames de sabre qui pousse d'un bout à l'autre du Mexique. Terre froide ou terre chaude, plaine ou montagne, tout lui convient. De même que le maïs donne à l'Indien la nourriture de ses graines d'or, le maguey lui a donné au cours des siècles sa fibre pour s'habiller, ses dards pour se défendre et sa sève pour se désaltérer.

La sève du maguey se recueille à l'aube dans de grandes calebasses, et l'*aguamielero*, poussant son âne devant lui, va vendre cette « eau de miel » dans les villes et les villages. Avant le jour, son chant éveille les échos des petites rues endormies. Opaline et légère, l'eau de miel du premier jour est un breuvage exquis. Vers le soir, elle commence à pétiller. Le lendemain, chargée d'alcool, elle est devenue le *pulque*, sorte de cidre mousseux aux vertus reconstituantes. Le *pulque* du troisième jour, épais et glauque, a l'âcre saveur de la lie. Il procure de lourdes ivresses aux buveurs invétérés dans les tavernes de bas étage.

On dit que l'eau de miel fut inventée, voici bien longtemps, par une jeune fille du peuple toltèque. Cela se passait à Tollan, capitale des Toltèques, un peu après que le dieu Quetzalcoatl eut quitté la ville, chassé par le grand-prêtre Hueman.

Aux abords de Tollan, vivaient un fermier et sa femme. Leur fille, belle et sage, s'appelait Xochitl, c'est-à-dire Fleur. Elle venait d'avoir quinze ans.

Un matin, comme elle se promenait aux abords de la maison paternelle, Xochitl vit un papillon merveilleux qui butinait de fleur en fleur. Elle voulut l'attraper, mais le papillon s'échappa. Légère, elle le

poursuivit à travers champs. Le papillon semblait la narguer. Finalement il se posa tout au sommet d'une gigantesque fleur de maguey.

La fleur de maguey, qui met dix ou vingt ans à s'épanouir, est une tiare d'or pâle resplendissant au sommet d'une hampe droite et lisse, haute de plusieurs mètres. En vain Xochitl se haussa-t-elle sur la pointe des pieds et tendit-elle les bras vers le papillon : elle était encore bien trop courte.

Alors, hardiment, elle se mit à grimper. Posant ses pieds menus sur le plat des feuilles, elle se glissa entre les piquants dardés contre elle. Peu à peu son but se rapprocha. Le papillon était presque à portée de main. Sans bruit, Xochitl dénoua son fichu et en fabriqua une sorte de filet. À ce moment, le papillon s'envola. Cherchant à l'attraper au vol, Xochitl fit un faux mouvement. Son pied glissa et elle tomba sur le sol, brisant au passage une des plus grosses feuilles du maguey.

— Pourquoi m'as-tu blessée, Xochitl ? dit la fleur d'une voix gémissante.

En ce temps-là, il n'était pas rare d'entendre les bêtes ou les plantes parler. Aussi Xochitl, assise sur le sol et encore un peu étourdie, ne fut-elle pas trop surprise.

— Excuse-moi, beau maguey, dit-elle. Je ne l'ai pas fait exprès.

— Je le sais bien, sans quoi je t'aurais déjà percée de mes piquants !

— Peut-être puis-je panser ta blessure ?

— Non, Xochitl, ce qui est fait est fait. Mais je te remercie de cette offre et je veux te récompenser. Bois un peu du suc qui coule de ma feuille cassée.

Xochitl approcha ses lèvres de la cassure. La sève du maguey emplît sa bouche d'une vivifiante fraîcheur. Or, à peine eut-elle avalé la première gorgée que la fleur de maguey s'évanouit, laissant la place à une belle jeune femme dont le buste jaillissait du cœur de la plante.

— Ne crains rien, Xochitl, dit l'apparition, je suis Mayahuel, déesse du maguey. Vois cette petite coupure au pouce de ma main droite : c'est toi qui me l'as faite. Nous autres, magueys, sommes nés pour donner notre sang, aussi ne puis-je t'en vouloir. Mais puisque tu as découvert notre secret, il t'appartient maintenant de le révéler aux hommes. Veux-tu m'obéir ? Tu ne t'en repentiras pas.

— Je t'obéirai, ô Mayahuel.

— Ce soir, quand tes parents seront couchés, prends parmi les *machetes* de ton père celui dont la lame est la plus longue et la plus fine. Va dans le champ le plus proche de ta maison. Là, en ayant bien soin de choisir des plantes qui ne portent pas de fleurs, tranche à leur base les plus hautes feuilles d'une dizaine de magueys, de manière à laisser au cœur de la plante une sorte de cuvette. Ensuite va te coucher. Un peu avant l'aube, tu te lèveras de nouveau. Au moyen

d'un roseau creux, tu aspireras la sève qui, au cours de la nuit, se sera déposée dans chaque cuvette, puis tu la verseras dans une calebasse bien propre. Ce travail terminé, mets tes plus beaux vêtements et demande à ton père de te mener devant le roi. Quand tu seras en sa présence, offre-lui la calebasse et dis-lui que tu lui apportes l'eau de miel. Maintenant, adieu, Xochitl. Tu ne me reverras jamais, car j'ai accompli ma mission sur la terre, j'ai fait aux hommes le cadeau que je leur réservais. À eux maintenant d'en faire bon usage.

La vision s'évanouit. Xochitl n'avait plus devant elle que le grand maguey agitant sa tiare d'or tout là-haut dans la brise. Mais la saveur de la sève merveilleuse était encore sur ses lèvres. Toute songeuse, elle rentra chez elle et, le soir, suivit point par point les instructions de la déesse.

Le matin elle se présenta devant son père, vêtue de son *huipil* brodé d'or et couronnée de fleurs des champs.

— Père, conduis-moi auprès du roi.

— Auprès du roi, ma fille ? Mais tu es folle ! Qu'as-tu donc à dire au roi ?

— Je dois lui remettre cette calebasse pleine d'eau de miel.

— De l'eau de miel ? Te prendrais-tu pour une abeille ?

— S'il vous plaît, mon père, goûtez de cette liqueur, et vous comprendrez alors pourquoi je dois la porter au roi.

Non sans hésitations, car il avait peur de s'empoisonner, le père de Xochitl but une gorgée d'eau de miel, Aussitôt il s'écria :

— Certainement, ma fille, un tel breuvage ne vient pas de cette terre ! Où donc l'as-tu découvert ?

— Dans notre champ, mon père.

Et elle lui raconta toute l'histoire en détail. Quand il l'eut entendue, le père hocha la tête.

— Allons auprès du roi, dit-il simplement.

Le roi de Tollan était alors Tecpancaltzin, prince sage et débonnaire, qui recevait volontiers ses sujets, même les plus humbles. Il tenait audience dans la grande salle de son palais. Le vieux Hueman, conseiller attitré des rois toltèques depuis le départ de Quetzalcoalt, était à côté de lui.

— Que nous veut cette belle enfant ? demanda Tecpancaltzin.

— S'il vous plaît, Seigneur, je vous apporte une calebasse d'eau de miel que j'ai récoltée dans le champ de mon père.

— De l'eau de miel ? Ma foi, le nom est alléchant ! Eh bien, petite abeille butineuse, je ne demande qu'à goûter ton eau de miel.

— Gardez-vous-en, Seigneur, s'écria Hueman, car ce breuvage est peut-être un poison que vous envoient vos ennemis !

— Un poison ? Tu te fais vieux, Hueman, et tu ne vois pas clair. Comment un aussi joli minois pourrait-il être celui d'une

empoisonneuse ? Holà ! qu'on m'apporte une coupe !

À peine Tecpancaltzin eut-il vidé la coupe qu'il en demanda une autre, puis une autre encore. Quand la calebasse fut vide, il s'écria :

— Par les dieux ! Je ne veux pas me séparer d'une main qui sait préparer un tel régal ! L'ami, veux-tu me donner ta fille en mariage ? Je t'assure qu'elle est digne d'être l'épouse d'un roi !

— Seigneur, intervint Hueman, vous ne pouvez vous marier ainsi. Laissez-moi au moins consulter les astres et lire dans notre grand livre, le Teoamoxtli, ce qu'il adviendrait d'un pareil mariage.

— C'est cela, lis, consulte, regarde. Tu me communiqueras le résultat de tes recherches après les épousailles. Que tu le veuilles ou non, elles auront lieu aujourd'hui même !

C'est ainsi que Xochitl devint reine de Tollan.

Quelques jours plus tard, Hueman vint trouver le roi.

— Seigneur, lui dit-il, ce qui est fait est fait. Mais vous devez savoir que de ce mariage naîtra un garçon qui sera cause de la destruction de Tollan. Vous le reconnaîtrez à ce que ses cheveux pousseront en forme de tiare, comme une fleur de maguey.

L'année suivante, Xochitl eut un fils. Ses cheveux poussaient en forme de tiare et ressemblaient à une fleur de maguey. Mais il était si beau, si resplendissant que Tecpancaltzin ne tint aucun compte des prophéties de Hueman. Il appela l'enfant Meconetzin, ce qui veut dire « fils du maguey ».

Meconetzin grandit avec une rapidité surprenante. À deux ans, il arrivait à l'épaule de son père. À cinq ans, il maniait l'épée et bandait l'arc comme un guerrier adulte. À huit ans, c'était un homme fait.

Heureusement pour lui d'ailleurs, car les principaux chefs de Tollan, secrètement poussés par Hueman, n'avaient jamais admis le mariage du roi avec une simple paysanne. Ils traitaient Meconetzin en bâtard. Plusieurs fois, ils tentèrent de le tuer, mais la vaillance et l'habileté de l'enfant les firent reculer. Après deux ou trois tentatives qui leur coûtèrent cher, ils renoncèrent à se débarrasser de lui.

Au reste, Tecpancaltzin vieillissait, et lorsque le nouveau roi serait élu, il serait plus facile de faire disparaître Xochitl et son fils.

Le peuple, lui, aimait Meconetzin, tant à cause de ses vertus que par reconnaissance pour le don merveilleux de l'eau de miel, qui apportait fraîcheur et réconfort à son existence devenue misérable depuis le départ de Quetzalcoatl.

Vint le jour où, selon la coutume toltèque, Tecpancaltzin dut abandonner la dignité royale. Il désigna Meconetzin pour lui succéder. Mais les rois toltèques étaient choisis par élection et non par droit d'héritage. Trois autres princes de la ligne royale étaient sur les rangs. Ardemment soutenus par Hueman, ils rallièrent tous les mécontents, rappelant à qui voulait les entendre l'origine douteuse de Meconetzin.

Bientôt le peuple se divisa en deux partis rivaux et violemment hostiles.

Malgré tout Meconetzin monta sur le trône sous le nom de Topiltzin.

— Ce qui est fait est fait, déclara Hueman au peuple après l'élection. Il était écrit dans le Teoamoxtli que nous aurions ce roi. Acceptons-le donc et sachons supporter avec vaillance les épreuves qui nous attendent.

Mais les candidats évincés ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils ameutèrent leurs partisans et la guerre civile éclata.

Topiltzin alors se révéla tout différent de ce qu'avait été Meconetzin. Lui qui, malgré son adresse, son courage et sa force, n'avait jamais cherché querelle à personne et se montrait même plutôt timide, fut d'une inflexible rigueur avec les rebelles. Il mena la guerre rudement, sans souci pour les vies humaines qu'il sacrifiait. Les uns après les autres, les beaux édifices de Tollan brûlaient et s'écroulaient. Quand les combats se terminèrent par la victoire de Topiltzin, le nombre des morts accumulés dans les rues de la ville était tel qu'une effroyable épidémie de peste éclata. Elle tua la moitié de la population.

Ainsi commençait à se vérifier la prophétie de Hueman.

Dans les ruines de la ville, les survivants s'enivraient d'eau de miel fermentée, cherchant dans la lourde ivresse du *pulque* l'oubli de leurs souffrances.

Topiltzin s'était enfermé dans son palais avec son père Tecpancaltzin et sa mère Xochitl. Sa fureur guerrière semblait calmée, mais son goût du sang n'était pas assouvi. Sous le moindre prétexte, il faisait arrêter ceux dont il enviait la force ou le talent et le faisait mettre à mort dans les tortures.

Rongé par les passions et les vices, à trente ans il paraissait en avoir soixante. Nul ne parlait de lui qu'avec terreur. Il n'y avait pas une voix qui ne maudît son nom. Pourtant la mort semblait l'épargner. Son règne sanglant dura plus d'un demi-siècle. Sombre et terrible, Hueman regardait le destin s'accomplir.

Las de tourmenter les hommes, le tyran s'attaqua aux dieux. Il profana l'autel de Tezcalipoca et fit abattre sa grande pyramide. Puis il se proclama dieu lui-même, exigeant qu'on lui rendît un culte et qu'on lui sacrifiât des victimes humaines. C'en était trop. La foudre tomba sur le palais de Topiltzin et le réduisit en cendres. La terre trembla et les derniers édifices de Tollan s'écroulèrent. Les torrents de la montagne se gonflèrent et leurs eaux furieuses balayèrent tout sur leur passage. Puis des vents de tempête s'abattirent des montagnes, dispersant les débris de la ville jusqu'aux quatre horizons.

Tolpitzin et les siens parvinrent à échapper au cataclysme. Mais, voyant le tyran désarmé, les derniers survivants du peuple toltèque se soulevèrent contre lui. Topiltzin s'enfuit avec son père et sa mère.

Aussitôt une troupe de guerriers menée par Hueman s'élança à sa poursuite.

Talonnés par leurs ennemis, les trois fuyards arrivèrent au bord d'une large rivière. Un pêcheur réparait ses filets sur la rive auprès de sa pirogue. D'un coup de massue, Topiltzin tua le malheureux et s'empara de la pirogue. Au milieu de la rivière, la frêle embarcation commença à s'enfoncer sous le poids de ses trois occupants. Alors Topiltzin saisit son père et sa mère à bras le corps et les jeta dans les eaux bouillonnantes.

Ainsi moururent de la main de leur fils Tecpancaltzin, le bon roi, et Xochitl qui avait inventé l'eau de miel.

Quand il eut pris pied sur l'autre rive, Topiltzin gagna la montagne et se cacha au fond d'une grotte. Bientôt ses poursuivants atteignirent l'entrée de la grotte.

— Il faut l'enfumer, dit Hueman. S'il ne veut mourir étouffé au fond de sa cachette, il faudra bien qu'il en sorte.

Aussitôt dit, aussitôt fait. En quelques instants, la bouche de la caverne disparut derrière un amoncellement de bois mort et de feuilles sèches. Hueman lui-même y mit le feu.

Une épaisse fumée s'éleva. Elle tourbillonna un instant, puis parut se ramasser, prenant l'aspect d'une jeune femme. Les guerriers se prosternèrent, car ils avaient reconnu la déesse Mayahuel.

— Arrêtez ! dit-elle, malheureux survivants d'une grande race. En souvenir de l'enfant Meconetzin, je vous demande la grâce du vieillard Topiltzin. Laissez-le passer. Pendant mille ans, il errera par le monde, et malheur à ceux qu'il rencontrera ! Mais que son exemple enseigne aux hommes la nature et la vie de l'eau de miel : une brève enfance de fraîcheur et de beauté, une maturité rapide d'ardeur et de courage et une longue vieillesse de vice et de honte. Écartez-vous, braves Toltèques. Que Topiltzin porte seul et jusqu'au bout le poids de son destin.

La vision s'évanouit, la fumée tomba et les guerriers silencieux ouvrirent leurs rangs. Topiltzin parut à l'entrée de la grotte. Titubant, il fit quelques pas, et regarda ses anciens sujets de ses yeux injectés de sang. Puis, éclatant d'un rire fou, il se mit à descendre d'un pas mal assuré le long de la sente. Bientôt il eut disparu, mais l'écho renvoyait de rocher en rocher les éclats de son rire sinistre.



L'eau de Churubusco



L'EAU est le sang de la terre mexicaine. Si elle manque, le désert hérissé de cactus envahit plaines et plateaux, les villages disparaissent sous une couche de poussière jaune, bêtes et gens s'enfuient, chassés par la faim et la soif.

Les anciens Aztèques, qui avaient construit leur ville sur l'eau d'un lac, semblaient à l'abri d'une pareille calamité. Leurs jardins flottants, les *chinampas*, allaient puiser la nourriture au cœur même de la vase profonde. Mais les racines avides des plantes eurent tôt fait d'assécher le lac qui prit l'aspect d'un labyrinthe de canaux serpentant parmi des îles de verdure. En même temps Mexico grandissait, grandissait, comblant les derniers ruisseaux, envahissant les derniers marécages.

Un moment vint où Mexico eut soif. On creusa le sol pour en faire jaillir l'eau souterraine sur laquelle flottait la ville. Alors, à mesure que baissait le niveau du lac, Mexico se mit à s'enfoncer.

Mexico s'enfonce depuis des siècles et depuis des siècles sa soif ne cesse d'augmenter.

— S'il n'y avait pas cette question de l'eau, le métier d'homme politique serait encore vivable, me disait un jour mélancoliquement mon ami le député Don Manuel.

Nous étions allés assister à l'inauguration d'une nouvelle conduite forcée amenant jusqu'à la vallée de Mexico les eaux d'une source lointaine.

— Voici, Don Manuel, qui va résoudre le problème pour quelque temps.

— Bah ! répondit-il, c'est toujours à recommencer. Encore heureux

si cet aqueduc ne nous vaut pas une inondation. Dans ce pays, voyez-vous, il y a trop d'eau là où l'on n'en veut pas, mais il n'y en a jamais assez là où il en faudrait. Et ça ne date pas d'hier ! Vous connaissez l'histoire de l'eau de Churubusco, je suppose ?

Je ne connaissais pas l'histoire de l'eau de Churubusco, et la voici, telle que Don Manuel me l'a racontée.

C'est dans les derniers temps de l'empire aztèque, un peu avant l'arrivée des Espagnols, que la question de l'eau devint vraiment sérieuse. Le père de Cuauhtemoc, Ahuizotl, était alors empereur. Il s'était fait construire un palais magnifique où aucun confort ne manquait. La merveille des merveilles était une piscine souterraine dont Ahuizotl n'était pas peu fier. Le seul ennui était que, deux ans après sa construction, il n'avait pas encore pu s'y baigner. Il n'y avait simplement pas d'eau.

Des sécheresses prolongées avaient mis à sec les citernes de la ville. Ahuizotl avait bien essayé de faire porter l'eau à dos d'homme jusque dans sa piscine, mais les pierres desséchées la laissaient toute passer entre leurs joints. Même en condamnant ses sujets à mourir de soif pendant un mois, Ahuizotl ne pouvait espérer humecter les dalles de sa piscine si la pluie ne se mettait de la partie.

En vain Ahuizotl fit-il sacrifier quelques douzaines de captifs sur l'autel de Tlaloc, dieu de l'eau, puis couper la tête de son grand-prêtre. La sécheresse continuait et la situation commençait à devenir dramatique. Dans tout l'Anahuac, les récoltes étaient brûlées et les paysans mouraient de faim dans leurs champs transformés en déserts. Marchands, collecteurs d'impôts, convois de ravitaillement rentraient les mains vides. Le gibier s'était enfui vers les régions plus basses et plus humides. Quant aux poissons du lac, ils crevaient par milliers dans la boue tiède et emplissaient l'air d'une odeur pestilentielle.

Un jour qu'Ahuizotl était allé chasser avec quelques compagnons sur la rive sud du lac, il fut surpris d'entendre soudain le bruit d'une cascade. Guidé par la chanson de l'eau, il franchit une croupe rocheuse et se trouva au bord d'une incroyable oasis de fraîcheur et de verdure. Cascadant sur les arêtes de lave, un gros ruisseau descendait de la montagne puis serpentait paresseusement au fond d'une vallée parmi les champs de maïs et de haricots. Entre les branches des *ahuehuetes* on apercevait les murs jaunes d'un village.

Ahuizotl héla un paysan qui passait, une hotte de maïs sur le dos.

— Dis-moi, l'ami, quel est ce village ?

— C'est Churubusco, Seigneur.

— À qui appartient-il ?

— Au cacique de Coyoacan, Seigneur.

— Et comment se fait-il que vous ayez tant d'eau à Churubusco, alors que le monde entier meurt de soif ?

— Ce sont les dieux. Seigneur, qui nous ont fait découvrir il y a quelque temps une source dans la montagne. Elle se perdait jusqu'ici au fond d'un gouffre, mais, avec un peu de travail, nous avons pu la détourner vers notre village.

— Est-elle abondante ?

— Abondante, non, Seigneur, mais régulière, et elle suffit à nos besoins.

En rentrant à Mexico, Ahuizotl était songeur. Une source qui alimentait un village de cette taille serait certainement capable d'emplir sa fameuse piscine. Le soir même, il fit appeler le cacique de Coyoacan.

— Vassal, lui dit-il sévèrement, sais-tu bien que tout en ce monde, l'air, le feu, la terre et l'eau, appartient à l'empereur ?

— Seigneur, mon Seigneur, grand Seigneur, je le sais, murmura le cacique en se prosternant.

— Alors comment as-tu osé permettre aux misérables habitants de Churubusco de détourner une seule goutte des eaux qui m'appartiennent ?

— Seigneur, c'était un si petit ruisseau...

— Si petit ! s'écria amèrement Ahuizotl. Pour autant que je sache, c'est en ce moment le plus grand fleuve de tout mon empire ! Tu mérites la mort, cacique ! Mais pour une fois, je serai magnanime. Tu vas lever des équipes d'ouvriers parmi les habitants de Churubusco et faire construire à tes frais un aqueduc pour amener cette eau jusqu'aux citernes de la ville. Je veux qu'il soit terminé pour la prochaine lune.

— Seigneur, dit le cacique, j'obéirai. Mais considérez que vous allez ruiner ce village et que les habitants de Mexico n'en auront aucun profit. Un tel filet d'eau qui donne à boire à une parcelle de mon modeste territoire ne peut prétendre étancher la soif de votre puissante capitale.

— Il suffit, dit Ahuizotl qui songeait à sa piscine. Un mot de plus et je te fais écorcher vif sur l'autel de Tlaloc.

Le cacique se retira, la mort dans l'âme. Les travaux furent entrepris dès le lendemain. Ahuizotl, dont l'impatience croissait avec la chaleur du soleil, allait visiter le chantier chaque jour, distribuant à la ronde tortures et coups de fouet afin de stimuler l'ardeur des malheureux ouvriers de Churubusco.

La veille de la nouvelle lune, le cacique de Coyoacan vint à sa rencontre.

— Seigneur, mon Seigneur, grand Seigneur, s'écria-t-il en baisant la poussière, l'aqueduc est presque terminé. Les eaux pourront passer dès demain.

— Je l'espère pour toi, si tu tiens à ta peau, répondit aimablement

Ahuizotl.

— Permettez-moi pourtant. Seigneur, d'insister encore pour que vous renonciez à votre projet. J'y ai réfléchi et je crois que vous allez faire courir à votre ville un grave danger. Les eaux de la montagne sont traîtresses. Qui vous dit qu'à la saison des pluies ce simple ruisseau ne se transformera pas en un torrent impétueux et ne fera pas déborder les citernes ? Si l'aqueduc alors venait à se rompre, ce serait une catastrophe.

— Tu as raison, cacique. Aussi vais-je te charger de veiller personnellement sur ton œuvre, et pour être sûr que tu ne déserteras pas ton poste, je t'y donne un logement. Holà, gardes ! Qu'on me saisisse ce bavard et qu'on l'emmure tout vif à l'intérieur de ce pilier !

On entraîna le cacique, on l'enchaîna dans un creux du pilier et les pierres commencèrent à monter autour de lui. Bientôt seule la tête dépassa. Ahuizotl alors s'approcha du malheureux.

— Eh bien, au revoir, cacique de Coyoacan. Je te donne rendez-vous lors de la prochaine inondation !

Tout le monde se mit à rire. Mais le condamné fixa des yeux terribles sur l'empereur.

— Moi aussi, Ahuizotl, je te donne rendez-vous lors de la prochaine inondation. N'aie crainte, tu ne m'oublieras pas, et tes descendants non plus ne m'oublieront pas, car je jette sur eux et sur toi la malédiction de l'eau. Vous en aurez toujours trop ou pas assez, mais jamais à votre suffisance. Il vous faudra mener une vie précaire entre la mort par la soif et la mort par la noyade. Vous serez les esclaves de l'eau !

On plaça les dernières pierres en silence. La tête du cacique disparut.

Le lendemain, Ahuizotl descendit dans sa piscine pour y prendre son premier bain. Tandis que s'emplissaient les citernes de la ville, il humait par les conduits la bonne odeur de l'eau.

Or, à ce moment les nuages qui s'étaient assemblés pendant la nuit autour de la cime du Popocatepetl s'enflèrent soudain comme des outres gigantesques. Le soleil disparut et, du ciel zébré d'éclairs, une pluie diluvienne s'abattit sur la vallée.

Dans son souterrain, Ahuizotl ne se doutait de rien. Il avait interdit qu'on vînt le déranger pendant son bain. Quand on ouvrit les vannes, l'eau commença à sourdre. Elle humecta le sol, puis se mit à monter. Ahuizotl pataugeait avec délices. Il eut bientôt de l'eau jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux. Il s'assit par terre, se plongeant tout entier dans la fraîcheur du bain.

L'eau montait toujours. Il se releva. Il en avait maintenant jusqu'à la taille. Le clair ruisseau qui arrivait par la canalisation s'était transformé en un flot mugissant qui charriait de la boue et des débris.

L'eau montait de plus en plus vite.

— Assez ! cria Ahuizotl.

Le bruit de la cataracte couvrit sa voix. L'eau atteignait ses épaules. Il voulut gagner la porte, mais le courant violent qui jaillissait de la canalisation le repoussa. L'eau lui entra dans la bouche. D'un moment à l'autre, la porte elle-même allait être submergée.

Ahuizotl se sentit perdu. Un éclat de rire sinistre retentit sous la voûte et Ahuizotl reconnut la voix du cacique emmuré. D'un effort surhumain, il réussit à s'accrocher au bord de la porte. Il se glissa dans l'étroit passage qui restait. Mais un remous soudain le poussa en avant, sa tête heurta la voûte avec violence et il s'évanouit.

Quand l'orage se calma, quelques heures plus tard, les gardes du palais vinrent à sa recherche. Ils le découvrirent étendu sur les marches, sans connaissance, mais vivant.

Ahuizotl ne se remit jamais de cet accident. Il mourut des suites de son choc contre la voûte trois ans plus tard.

— Et voilà, conclut Don Manuel, pourquoi l'eau est de nos jours encore le cauchemar des députés, des gouverneurs et des présidents de la république au Mexique, car ils sont les légitimes successeurs d'Ahuizotl, et le maudit cacique de Coyoacan n'a jamais révoqué sa malédiction. Certains prétendent même que le diable d'homme s'est caché dans la vase au fond du lac, et que c'est lui qui tire la ville vers le bas.

— C'est une explication. Vous y croyez, vous, Don Manuel ?

— Euh, non, bien sûr... Mais tout de même, quand je sors de ma salle de bain, je fais toujours bien attention de ne pas me heurter au montant de la porte.



L'oiseau Kou



ÉCIDEZ-VOUS, ne faites pas comme l'oiseau Kou, me dit mon ami Vicente, voyant que je n'arrivais pas à choisir entre les mille poteries merveilleuses qui encombrement son atelier.

— L'oiseau Kou, Vicente ? Que lui arriva-t-il donc ?

— Il était comme vous, compère, il n'arrivait pas à se décider.

— Autrefois, quand j'étais à l'école en France, on m'a parlé d'un oiseau du même genre. C'était un héron.

— L'oiseau Kou n'était pas un héron, compère. Son histoire commence le cinquième jour de la Création, quand le Seigneur Dieu fit les poissons et les oiseaux. Voyez-vous, avant de créer chaque animal, il lui demandait quelle forme il voulait avoir.

Quand vint le tour de notre oiseau, il lui posa la même question qu'aux autres :

— Et toi, l'ami, à quoi veux-tu ressembler ?

— Euh, Seigneur, c'est tout un problème... je n'ai pas encore réfléchi...

— À celui-là ?

Il lui montrait un aigle royal.

— Euh, c'est-à-dire... il est un peu gros, Seigneur...

— Alors voici un oiseau-mouche. Ça te va ?

— Avec votre permission, Seigneur, il est un peu trop petit...

— Bon, je te ferai de taille moyenne, entre pigeon et perdrix.

Le Tout-Puissant fit un geste et l'oiseau apparut dans le creux de sa main, frissonnant et minable, car il n'avait pas encore de plumage.

— Il faut te vêtir maintenant. Tu as le choix. Vois le zopilote...

— Brrr, il est trop noir !
— Alors la *paloma blanca*...
— Le blanc est salissant.
— Et le perroquet ?
— Trop voyant !
— Tu me parais difficile à contenter, l'ami. Bien, réfléchis. Nous verrons cela tout à l'heure. Passons à la voix.

Mais ce fut la même chose. L'indécis trouva le chant du hibou trop lugubre, celui du rossignol trop compliqué, celui du canard trop vulgaire. Finalement le Seigneur Dieu lui dit encore de réfléchir et passa au chapitre du nom. Hélas, ce fut bien pis ! Un nom ne s'imité pas. Il fallait en trouver un nouveau. Le Seigneur Dieu en proposa des centaines, des milliers en chacune des quatre-vingt-douze langues parlées dans l'Anahuac. Et l'oiseau ne se décidait toujours pas.

— Écoute, l'ami, finit par dire le Tout-Puissant, ma patience est infinie, mais je suis à court d'imagination pour le moment. J'ai encore du travail devant moi. Tu as tout le reste de la journée pour réfléchir. Reviens me voir ce soir, quand j'en aurai fini avec les autres.

Et l'oiseau s'en fut parmi les rangs de ses congénères qui lissaient fièrement leurs plumages tout neufs ou essayaient leurs voix, tantôt harmonieuses, tantôt discordantes. Il en vit tant et tant qu'il finit par avoir le vertige. Mais il ne se décidait toujours pas.

Au bout de plusieurs heures, les yeux éblouis de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, la tête brisée de jacassements, il s'écroula au pied d'une roche et, terrassé par la fatigue, s'endormit aussitôt.

Quand il s'éveilla, c'était l'aube du sixième jour et le Seigneur Dieu était parti ailleurs créer les animaux de la terre. Dans le vent du matin, il grelottait de froid et de terreur. La moindre petite plume blanche, verte ou noire eût bien fait son affaire à ce moment-là. Poussé par la faim, il voulut sortir de son abri. Une belle figue rouge brillait sur un nopal aux raquettes grasses. Du bec, il essaya de l'attraper. Mais les épines du nopal entrèrent dans sa peau nue comme mille aiguilles de feu. Il essaya de crier, mais rien ne sortit de sa gorge qu'un ridicule et misérable petit gargouillement : « Kou... Kou... »

En pleurant, il revint à l'abri de sa roche, et comme il avait toujours froid, il se mit à danser.

Il dansait depuis des heures quand un éclat de rire cristallin lui fit lever les yeux. Tout en haut de la roche, un petit oiseau à l'œil vif le regardait malicieusement.

— Bonjour, dit le nouveau venu. Je suis le zenzontle et j'habite dans la forêt verte.

— Kou..., répondit l'oiseau sans nom.

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Kou...

— Kou ? Tu t'appelles Kou ?

— Kou ! Kou !... L'oiseau sans nom essayait vainement de protester. Mais le zenzontle ne l'écoutait pas.

— Ma foi, c'est un nom comme un autre. Eh bien, ami Kou, me diras-tu ce que tu faisais à danser ainsi sous cette roche ? Moi, je chante. Écoute...

Et il lança un trille qui ressemblait au tintement d'une cascade lorsqu'elle saute de rocher en rocher.

— Kou-ou-ou... fit l'oiseau sans nom admirativement.

— Tu sais chanter, toi ?

— Kou... ou-ou... ou-ou, sanglota l'oiseau sans nom.

— Tu pleures ? Allons, allons, ami Kou, dis-moi un peu ce qui ne va pas.

Et il descendit en vol plané jusque devant son nouvel ami.

— Mais, ma parole, tu es tout nu, Kou ! Il ne faut pas rester comme ça ! N'as-tu pas de plumage ?

Les sanglots de celui qui était maintenant l'oiseau Kou redoublèrent.

— Écoute, Kou, tu vas venir avec moi dans la forêt verte. Nous sommes là des milliers d'oiseaux avec des plumes plus qu'il ne nous en faut. Entre nous tous, nous arriverons bien à te faire un plumage !

Dès qu'ils furent parmi les arbres, le zenzontle se mit à chanter. Et aussitôt tous les oiseaux arrivèrent à tire-d'aile, car lorsque le zenzontle chante c'est un plaisir de l'écouter, mais surtout il y a toujours quelque nouvelle à entendre. Il y avait là le cuitlacoche et le cuicacoche, le hibou philosophe et le zopilote charognard, le colibri et le dindon et même le mystérieux quetzal, cet oiseau de rêve dont la plume chatoyante est la parure des rois.

— Nous sommes ici, petit zenzontle, dirent-ils tous ensemble, et leurs voix réunies ressemblaient au souffle de l'ouragan.

— Frères oiseaux, cria le zenzontle, j'ai ici mon ami Kou qui n'a pas de plumage. Il me semble que si chacun d'entre nous lui donnait une plume, il en aurait suffisamment pour se faire un habit.

— Mais toutes ces couleurs vont affreusement jurer ensemble ! objecta le quetzal. Pouah ! qu'il sera laid !

— J'y ai songé, répondit le zenzontle. Il suffira de ne prendre que des plumes grises. Nous en avons tous au moins quelques-unes sur le ventre ou sous les ailes !

— Je n'ai que du blanc, murmura la *paloma blanca*.

— Ce sera pour le plastron.

— Je n'ai que du noir, grogna le zopilote.

— Ce sera pour la ceinture. Allons, les amis, au travail ! Que chacun donne sa plume !

Aussitôt les plumes se mirent à tomber comme une neige grise aux pieds de l'oiseau Kou. Il y en avait de toutes les nuances : gris-souris,

gris-perle, gris-cendre, gris vert, gris bleu, gris blanc, gris noir et même gris gris.

— C'est plus beau que l'arc-en-ciel et ça fait plus sérieux, dit le hibou philosophe.

Quelques instants plus tard, l'oiseau Kou admirait son nouvel habit dans une flaque. Une chaleur bienfaisante se répandait dans ses membres. Il voulut remercier ses bienfaiteurs. Il ouvrit un large bec, et mettant dans sa voix toute la reconnaissance dont son cœur débordait, il s'écria :

— Kououououou !

Ce fut un rugissement si épouvantable, si affreux, si discordant qu'en un clin d'œil tous les oiseaux eurent disparu sauf le zenzontle qui hochait la tête avec compassion. L'oiseau Kou fondit en larmes.

— Ne pleure pas, dit le zenzontle, tu vas t'enrouer encore davantage. Rien n'est perdu. Il faut seulement que tu apprennes à chanter. Je vais te donner une première leçon. Hum ! L'articulation d'abord. Le k doit s'attaquer du palais et non de la gorge, ainsi : k... k... k... Répète.

— K... k... k..., fit l'oiseau Kou.

Huit jours plus tard, son attaque était correcte, sa voix était placée et son *kou* !, sans être très musical, avait acquis une légèreté mélancolique qui le rendait fort agréable à entendre, surtout de loin.

— Bien, dit le zenzontle, maintenant, ami Kou, je vais à mes affaires que j'ai trop négligées ces derniers temps. Quant à toi, tu n'as plus besoin de personne. Tu peux voler et chanter où tu voudras, quand tu voudras. Oiseau des cimes ou oiseau des plaines, oiseau des bois ou oiseau des grands espaces libres, oiseau de jour ou oiseau de nuit, tu as maintenant tout ce qu'il faut pour réussir dans l'existence.

Et le zenzontle s'en fut à tire-d'aile. Tout fier et content, l'oiseau Kou prit son élan pour s'envoler vers son destin.

Hélas ! Au moment de prendre son essor, il s'aperçut qu'il était incapable, absolument incapable de choisir entre le jour et la nuit, entre la montagne et la plaine, entre la forêt et les grands espaces libres.

Aussi, depuis ce temps, il erre au crépuscule à mi-flanc de la montagne et en lisière de la forêt. Écoutez-le, compère.

Vicente ouvrit toute grande sa fenêtre, et très loin dans le *monte* broussailleux où s'accrochaient déjà les premières brumes de la nuit, j'entendis chanter le coucou.



La Noël du maïs



'ÉTAIT la nuit de Noël sur les rives du Papaloapam. J'étais l'hôte du vieux Modesto et nous cherchions un peu de fraîcheur devant la porte de sa maisonnette.

Au-dessus de nous, un grand cocotier balançait mollement sa touffe de palmes dans le ciel laiteux où ruisselaient les étoiles. De l'embouchure du fleuve, une brise tiède, chargée de sel, nous apportait la chanson des vagues. À quelque distance en amont scintillaient les lumières d'Alvarado.

Nous venions de terminer les *posadas* de Noël. Bras dessus, bras dessous, tous les membres de la famille, portant des cierges, avaient défilé à travers la maison en psalmodiant les litanies au son du vieux crin-crin de Modesto. Puis une partie du cortège, escortant le brancard où reposaient les santons de terre représentant la Sainte Famille, était allée se placer devant la porte pour chanter les strophes traditionnelles :

*Au nom du ciel je t'en supplie.
Donne-moi l'hospitalité.
Car mon épouse aimée. Marie,
N'a plus la force de marcher !*

Et, de l'intérieur, les autres répondaient :

*Ma maison n'est pas un asile.
Poursuivez donc votre chemin !*

*N'insistez pas, c'est inutile.
Je n'accueille pas les vauriens !*

Enfin, après une longue discussion, la porte s'était ouverte devant les saints voyageurs au milieu des rires et des cris. Les yeux bandés, les enfants avaient cassé à coups de bâtons une *piñata*, une grosse cruche de terre toute couverte de papiers de couleurs, et s'étaient disputé âprement le trésor de cacahuètes, de bonbons et de fruits confits qui ruisselaient des flancs rompus de la cruche.

Maintenant ils étaient partis dans les rues d'Alvarado pour quêter de maison en maison, brandissant un rameau de pin orné d'une lanterne.

Nous autres, les grandes personnes, profitons de ce bref répit. Les hommes, sur le pas de la porte, fumaient de ces petits cigares de San Andrés Tuxtla qui fleurent la vanille, et les femmes, à l'intérieur, achevaient les derniers préparatifs du réveillon.

Soudain, la ruelle s'emplit de hurlements sauvages. Les enfants revenaient. Ils étaient rouges, échevelés et à moitié aphones à force de s'égosiller. La lanterne, dont la bougie était presque consumée, brinquebalait follement au sommet de la *rama*. Modesto disparut sous un enchevêtrement de petits bras et de petites jambes.

— Grand-père ! grand-père ! vois tout ce que nous avons récolté !

— Panchito nous a donné des œufs !

— Elvia une poignée de crevettes ! Justo une patate douce grillée au four !

— Et la vieille Mercedes une douzaine de *tortillas* !

— Et toi, grand-père, qu'est-ce que tu nous donnes ?

Là-dessus, les petits diables se mirent à danser une ronde effrénée autour de Modesto en chantant, comme il se doit, les vers qui demandent l'*aguinaldo* (la « guillaunée » ou l'« aguignette », disait-on jadis dans les provinces françaises), c'est-à-dire les étrennes :

Citrons, citronnelles.

De toutes couleurs.

La Vierge est plus belle Que toutes les fleurs !

Le porteur de *rama* vint se placer en face du grand-père.

C'est dans une étable

De pierre et mortier.

Par la nuit aimable.

Que Jésus est né !

Modesto joignit sa grosse voix fêlée à celle des enfants :

Les trois grands Rois

*Mages Lui ont apporté
Pour les enfants sages
Un verre de lait !*

— Holà, s'écria-t-il, vous en oubliez un, petits ! Ce n'est pas trois, mais quatre Rois Mages qu'il y avait !

— Non, non, grand-père ! s'écrièrent-ils en riant. Trois ! trois ! Ils étaient trois ! Gaspard, Melchior et Balthazar !...

— Et Ichilok, petits ! Vous oubliez Ichilok. N'auriez-vous jamais entendu parler de lui ?

— Non, jamais, grand-père !

— Alors asseyez-vous en rond devant moi et je vais vous raconter son histoire. Ce sera mon *aguinaldo*. Voyez-vous, lorsque Jésus naquit à Bethléem et que l'Étoile s'alluma dans le ciel, les trois Rois Mages du Vieux Monde virent le Signe et se mirent en route. Ils se retrouvèrent en Arabie et arrivèrent une dizaine de jours après la naissance de Jésus, le 6 janvier, pour être exact. Il faut dire qu'ils n'avaient pas tellement de chemin à parcourir. Gaspard, qui était blanc, venait de l'Europe, Melchior qui était jaune, venait d'Asie et Balthazar, qui était noir, venait d'Afrique. Si vous écoutez quelquefois ce que vous dit le maître d'école, vous devez savoir que Bethléem ne se trouve très loin ni de l'Europe, ni de l'Asie, ni de l'Afrique.

Or, il y avait en Amérique un quatrième Roi Mage. Il s'appelait Ichilok et avait la peau rouge. C'était un Indien Chamula et il vivait dans le Chiapas tout au fond de la forêt verte. Il vit l'Étoile, lui aussi, et sut qu'il était temps de se mettre en route. Seulement l'Amérique, ça n'est pas tout près de Bethléem. D'autre part, on ne l'avait pas encore découverte. C'est-à-dire qu'Ichilok ne soupçonnait absolument pas l'existence du Vieux Monde – qui d'ailleurs était pour lui le Nouveau.

Néanmoins, comme l'Étoile était là pour lui indiquer la route, il se prépara bravement au départ. Dans ses bagages, il entassa tout ce qu'il put trouver de plus précieux pour l'apporter en offrande à l'Enfant-Dieu. Il ne prit ni or ni argent, car les Chamulas, à cette époque, ne connaissaient pas encore l'usage du métal. Des plumes de quetzal aux reflets d'arc-en-ciel, d'étincelants cristaux verts arrachés au flanc de la montagne, des pointes de flèches taillées dans l'ivoire, voilà ce qui constituait son trésor, avec tous les fruits de la terre chaude, ananas, *zapote*, *aguacate*, *papaya*, *sandia*, *chirimoya*, et bien d'autres encore que je passe. Au dernier moment, il ajouta, parce qu'elle lui parut belle, une branche de pin, pareille à celle que vous portez de maison en maison pour demander l'*aguinaldo*. Mais au lieu de lanterne il n'y avait qu'une pomme de pin, la plus élégante et la plus régulière qu'on eût jamais vue.

Ichilok partit vers l'Est, à la poursuite de l'Étoile. Mais il ne pouvait pas toujours la distinguer entre les branches des arbres, et les sentiers de la forêt sont pleins de trahison. Après avoir marché ainsi pendant plusieurs lunes, il dut bien reconnaître qu'il n'avait pratiquement pas fait de chemin.

Désespéré, il s'assit dans une clairière et se mit à pleurer. Vint à passer Akakakia, le grand ara au bec jaune. En ce temps-là, les aras avaient le plumage gris vert comme les perroquets ordinaires, comme ceux, par exemple, que les navigateurs vendent sur les quais de Veracruz et qui viennent d'Afrique.

— Bonjour, Ichilok, dit Akakakia, pourquoi pleures-tu ?

— Je dois aller à Bethléem adorer l'Enfant-Dieu, mais je ne puis trouver ma route.

— Bethléem ? Je ne connais pas ça.

— Oh, c'est facile : toujours vers l'Est. Il n'y a qu'à suivre cette grosse étoile que tu vois briller là-bas.

— En ce cas, monte sur mon dos, je t'y porterai. Pour le prix de ton voyage, tu me donneras seulement ces plumes de quetzal que je vois dans ta hotte.

Ichilok hésita un peu à payer le prix. Mais de quoi lui serviraient les plumes s'il n'arrivait jamais à Bethléem ? Le marché fut conclu. Akakakia se revêtit des plumes de quetzal. C'est depuis ce temps que les aras ont une si belle robe, mais il faut avouer qu'ils ne savent pas la porter avec goût.

Ichilok en croupe, Akakakia prit son vol vers l'est. Mais vous savez ce que sont les perroquets. À peine fut-il en l'air qu'il oublia complètement et l'Étoile, et Bethléem, et son passager. Malgré les cris de ce dernier, il tira franchement vers l'ouest en direction de Tehuantepec. Au moment où il passait au-dessus de l'isthme, une belle figue de nopal attira son attention. Il fit un virage sur l'aile et le malheureux Ichilok fut proprement culbuté dans les airs.

Il atterrit sans trop de mal au fond d'un ravin. Courageusement, il frotta ses côtes endolories, et se remit en route. Mais cette fois il était bel et bien perdu. Les montagnes lui cachaient l'Étoile. À travers maquis et garrigues, il chemina longtemps, longtemps. Au bout de dix lunes, il avait perdu tout espoir.

C'est alors qu'au détour d'une piste, il rencontra Rhouk, le puma, qui venait de dévorer un cerf et se léchait les babines avec satisfaction.

— Salut, Ichilok, dit Rhouk. On se promène ?

Ichilok raconta sa lamentable histoire.

— Enfantin, mon cher, s'écria le puma. Ton étoile, je l'ai déjà remarquée. Elle brille si fort qu'elle effraie le gibier la nuit ! Monte sur mon dos et nous serons là-bas en un rien de temps. Mais comme toute

peine mérite salaire, tu me donneras ces cristaux de pierre verte. Je les mettrai à la place de mes yeux. Ils me permettront d'y voir dans le noir, ce dont j'ai toujours rêvé. D'accord ?

— D'accord, puisqu'il le faut, soupira Ichilok.

— Alors tope ! Tiens-toi bien.

De son trottement feutré, Rhouk fit route toute la nuit. Avec ses nouveaux yeux de cristal vert, il n'avait aucune peine à se diriger. Obliquant vers le nord-est, les deux voyageurs dépassèrent Nochixtlan, dépassèrent Huajuapán et atteignirent à l'aube le point où la montagne se met à plonger vers la mer. Rhouk commençait à avoir faim. Une biche dévala soudain une ravine. Sans plus songer à Ichilok, le puma fit un bond gigantesque et s'élança sur la trace du gibier.

Ichilok se retrouva sur le sol. Philosophiquement, car il avait maintenant l'habitude, il compta ses membres, rassembla son bagage et reprit son chemin. Il avait une vague idée de l'endroit où il se trouvait et l'Étoile était de nouveau visible.

Au bout de quelques jours, il parvint sur la rive d'un fleuve. Comme il ne savait pas nager, cela posait un problème. Il s'assit sur un tronc d'arbre et se mit à réfléchir.

— J'aime mieux te dire, déclara le tronc d'arbre, que je ne suis pas une souche.

— Qui es-tu donc ? demanda Ichilok en se levant d'un bond.

— Je suis Hâk, le caïman. Et toi ?

Pour la troisième fois, Ichilok raconta son histoire.

— Bah, dit Hâk avec un bâillement, le premier imbécile venu sait qu'à l'est commence la mer. Si tu veux une monture, prends-en une qui sache nager, comme moi, par exemple.

— Accepterais-tu de me porter ?

— Hum, c'est à voir. Tu as là de bien jolies pointes de flèches. Donne-les-moi pour me faire des dents et j'ai l'impression que tu ne t'en repentiras pas.

Ichilok donna les pointes de flèche, Hâk les mit en place, fit claquer sa mâchoire deux ou trois fois avec satisfaction et se déclara prêt à partir.

Pendant huit jours et huit nuits, ils descendirent le fleuve qui n'était autre que le Papaloapam. Aux abords de l'embouchure, Hâk se mit à tousser.

— Pouah, dit-il, cette eau saumâtre ne me plaît guère. J'ai bien envie de faire demi-tour.

— Ah non, protesta Ichilok que l'expérience rendait méfiant. Je t'ai payé le prix du passage, tu dois m'amener jusqu'au bout.

— Je n'ai pas dit jusqu'au bout de quoi, répondit Hâk.

Et d'un violent coup de queue, il envoya Ichilok faire un tour dans les airs. Son idée était de le saisir au vol quand il retomberait et

d'essayer sur lui sa nouvelle denture. Mais il n'avait pas encore l'habitude, et il manqua son coup. Pataugeant et gargouillant, Ichilok réussit à gagner la rive.

Il toucha terre à côté d'une petite cabane devant laquelle un pêcheur réparait son filet.

Or ce pêcheur, mes enfants, c'était mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père. Il s'appelait Modesto comme moi. Lorsqu'il vit sortir de l'eau cet homme hagard et demi-nu, il se leva poliment et l'invita à entrer dans sa cabane pour s'y sécher et y prendre un peu de repos.

Quand Ichilok eut raconté pour la quatrième fois son histoire, augmentée du dernier épisode, Modesto se frotta le menton.

— Ouais, dit-il, si l'on met le cap à l'est pendant une quinzaine de jours, j'ai entendu dire qu'on trouve des îles. Mais je ne crois pas que ton Bethléem soit là. J'ai l'impression que c'est beaucoup plus loin.

— Moi aussi, hélas !

— Ce qu'il te faudrait, c'est une embarcation et un bon navigateur. Ouais... Écoute, j'ai toujours eu envie d'aller voir ce qu'il y a de l'autre côté de l'horizon. Ma barque est un peu vieille, mais nous n'en avons pas d'autre sous la main. Si tu veux, je tente l'aventure avec toi.

— C'est que je n'ai plus rien à t'offrir en paiement. De tout mon trésor, il ne me reste plus que ces quelques fruits et cette branche de pin avec sa pomme.

— Garde-les, encore heureux si tu les as en arrivant là-bas. Je ne te demande rien.

Et les deux hommes s'embarquèrent. Dieu sait où le vent les mena ! La pagaie de Modesto s'emberlificota dans les lianes de la Mer des Sargasses, heurta les glaces flottantes du pôle et souleva sur les mers tropicales des vaguelettes phosphorescentes. Ils franchirent les ouragans, vainquirent les typhons et triomphèrent des cyclones. Ils connurent des calmes plats qui durèrent des semaines. Des troupeaux de baleines brassèrent la mer autour d'eux et firent danser le canot comme un bouchon en détresse. Un espadon fit un trou dans la coque et jusqu'à la fin du voyage, Ichilok dut éponger l'eau avec son mouchoir qu'il tordait ensuite par-dessus bord sur le dos des requins maraudeurs.

Mais toujours ils suivaient l'Étoile. Un soir enfin, ils aperçurent un haut rocher posé sur l'horizon. Le lendemain ils embouquaient sans encombre le Détroit de Gibraltar. Deux mois plus tard, ils touchaient terre en Palestine.

En débarquant, Ichilok fit un rapide calcul et découvrit qu'il était parti depuis trente ans ! À ce compte l'Enfant-Dieu devait être un homme fait – s'il vivait encore. Les fruits étaient mangés depuis longtemps, mais Ichilok avait conservé sa branche et la pomme de pin,

luisante et claire, avait l'air aussi fraîche que le jour où il l'avait cueillie.

L'Étoile brillait toujours. Les deux hommes se dirigèrent vers Bethléem. Ils trouvèrent aisément l'auberge, mais l'étable était vide. Quand ils demandèrent où était l'Enfant-Dieu, les gens les regardèrent de travers. Un vieillard pourtant s'approcha d'eux et leur dit à voix basse d'aller voir du côté de Nazareth.

Jésus n'y était plus. Ils le suivirent à la trace d'un bout à l'autre de la Galilée, de Cana à Béthulie, de Béthulie à Capharnaüm. Ils arrivèrent dans cette dernière ville le soir du 24 décembre. Comme ils cherchaient un logis, un aubergiste leur offrit de coucher à l'étable.

— Mais, leur dit-il, vous y trouverez déjà du monde. Il y a là une sorte de jongleur avec sa troupe.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'étable, Ichilok et Modesto virent un homme mince et pâle, vêtu de blanc, étendu sur la paille entre un âne et un bœuf. Autour de lui, des gens agenouillés semblaient absorbés dans leurs méditations.

L'homme se souleva sur sa couche.

— Entre, Ichilok, dit-il. Je suis Celui que tu cherches.

— Seigneur, balbutia Ichilok en tombant à genoux, je suis bien en retard. Les autres Rois Mages sont-ils arrivés ?

— Arrivés et repartis, Ichilok.

— C'est que Vous savez, Seigneur, je viens d'Amérique...

— Chut ! N'en parle à personne. Ils en ont encore pour quinze cents ans avant de la découvrir, ton Amérique. Vous êtes bien tranquilles, toi et les tiens. Profitez-en.

Ichilok tendit sa branche de pin.

— Seigneur, c'est tout ce qui me reste des trésors que je Vous apportais.

— Mais elle est très belle, ta branche, Ichilok, et je veux que dans les siècles des siècles elle serve à marquer le jour de ma naissance. Il n'y aura plus de Noël sans une branche de pin. Et que vois-je ici ?

Cette pomme de pin est admirable. Ichilok, c'est le plus beau des cadeaux que j'aie jamais reçus.

— Et quel message dois-je rapporter à mon peuple, Seigneur ?

— Dis-leur que je suis avec eux comme avec tous les autres hommes. Dis-leur que je pense à eux... Mais je ne puis te laisser partir les mains vides. Que te donner en retour ? Tiens !

Jésus détacha la pomme de pin et posa légèrement ses doigts sur elle. Aussitôt, miracle ! voici qu'elle prit une couleur dorée, claire et chaude comme si elle se fût illuminée par l'intérieur. Jésus tendit le fruit d'or à Ichilok.

— Prends, dit-il. C'est le cadeau que je fais à ton peuple. Ceci n'est plus une pomme de pin, mais un épi de maïs. Quand tu seras rentré

chez toi, détaches-en les grains et sème-les autour de ta maison. Quand les nouveaux épis seront mûrs, sème-les à leur tour et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il y ait assez de maïs pour nourrir tous mes peuples d'Amérique. Et maintenant, va, Ichilok, et toi aussi, Modesto, je veillerai sur votre retour. Soyez bénis. Et surtout ne dites à personne ici d'où vous venez.

La traversée fut sans histoire. Un bon vent arrière ne cessa de souffler, poussant la barque vers l'Amérique. Le printemps commençait à peine quand Ichilok et Modesto se retrouvèrent dans l'embouchure du Papaloapam.

Ichilok suivit le conseil de Jésus. Il sema les grains autour de sa maison, et Modesto, qui en avait gardé quelques-uns, en fit autant. Quelques années plus tard, les épis d'or s'étaient répandus d'un bout à l'autre de l'Amérique. On en mangeait dans les steppes du Nord, dans les cordillères, dans les forêts, dans les plaines, sur les côtes et au fond des vallées. Désormais, et même en temps de disette, l'Indien ne connut jamais vraiment la famine. C'est pour cela que le maïs est un don de Dieu et qu'il faut le respecter lorsqu'on s'amuse dans les champs.

C'est pour cela aussi qu'il n'y a pas de Noël sans une branche de pin, et que les petits enfants, comme Ichilok jadis, en ont une à la main quand ils vont de porte en porte quémander l'*aguinaldo*. Mais aucun ne recevra jamais d'aussi belles étrennes que le quatrième Roi Mage, celui de notre terre.

Et là-dessus, mes petits, j'entends les femmes qui nous appellent pour le réveillon. L'histoire est terminée, mais tout à l'heure, quand vous planterez vos dents dans un bel épi de maïs rôti sous la cendre, songez un peu à Ichilok, et au fond de votre cœur, dites-lui un grand merci.



La mulâtresse de Cordoba



L y a quelque deux cents ans vivait dans la cité de Cordoba une mulâtresse qui avait la réputation d'être une sorcière. C'était une femme d'une très grande beauté, aussi les soupirants ne lui manquaient-ils pas. Mais comment aller faire la cour à une belle qu'on dit capable de ressusciter un mort, de changer un alguazil en vautour et de se dédoubler à volonté ? Prudents, les amoureux se tenaient à distance respectueuse. Aucun ne lui avait jamais adressé la parole. Ils se contentaient de venir, le soir, chanter au son des guitares sous ses fenêtres. Au bout d'un moment, la mulâtresse apparaissait au balcon, écoutait le concert en silence, puis disparaissait au dernier accord après avoir jeté à ses galants une fleur de gardénia qu'ils se disputaient dans l'ombre. Cette fleur dormait toute la nuit des rêves merveilleux à son possesseur, puis se fanait au matin.

Soledad était le nom de la belle, et il lui convenait bien, car elle vivait seule dans une grande maison de pierre sur la route de Veracruz. Jamais aucun domestique ne sortait de la maison pour faire des emplettes. Jamais on n'avait vu de soubrette étendre de linge dans l'arrière-cour. Soledad n'avait ni équipage, ni monture, et pourtant, quand on avait besoin d'elle pour soigner un malade ou secourir une âme en détresse, elle arrivait toujours à point nommé sans qu'on sût comment elle était venue.

Les passants regardaient avec curiosité la maison silencieuse aux volets mi-clos et, surtout la nuit, passaient au large. Ceux qui avaient eu la hardiesse de s'approcher disaient avoir entendu des voix confuses derrière la porte et vu des silhouettes étranges passer derrière

les rideaux.

Un soupirant plus audacieux que les autres voulut en avoir le cœur net. Il s'appelait Anselmo et venait d'Orizaba. Beau garçon, hâbleur mais courageux, il avait commencé des études de droit, puis les avait interrompues pour prendre la succession de son père à la tête de l'hacienda familiale. Il disait que pour un homme comme lui, habitué à manier les taureaux du *monte*, ce n'était pas une bien grande affaire de prendre le diable par les cornes. Un soir qu'il avait bu plus que de coutume avec ses camarades, il fit le pari d'aller rejoindre Soledad sur son balcon et de lui ravir un baiser. L'heure de la sérénade approchant, il s'en fut quérir une échelle.

Quand il revint, pliant sous le faix, les guitares commençaient leur ritournelle. Soledad apparut au balcon, sa fleur de gardénia au corsage. Sans plus attendre, Anselmo appliqua l'échelle contre le mur et se mit à monter. Soledad ne parut même pas s'apercevoir de sa présence. Quand il fut parvenu à hauteur du balcon, il se pencha vers la belle pour lui prendre le baiser annoncé. Mais comme il se penchait, son regard plongea par l'entrebâillement de la fenêtre. Il poussa un cri épouvantable et tomba à la renverse.

Il resta longtemps insensible. Quand il revint à lui, il se leva sans mot dire, jeta un regard d'effroi vers le balcon où Soledad souriait toujours, et disparut. Le lendemain, il quitta la ville, et l'on sut beaucoup plus tard qu'il avait pris la robe à Mexico chez les Pères Dominicains.

Après cet événement, les soupirants se firent plus rares sous les fenêtres de Soledad. Pourtant elle n'avait pas changé. Toujours aussi bonne et charitable, elle continuait à secourir les déshérités, les malheureux, les malades. Elle avait des baumes qui rendaient la souplesse aux membres raidis par l'âge. Elle avait des potions qui rendaient la paix aux âmes écrasées par le chagrin. Chacune de ses paroles était un mot d'espoir ou de pitié.

On la voyait plus souvent dans les cabanes des Indiens que dans les palais des riches Espagnols. Quand elle passait dans la rue les pauvresses s'agenouillaient pour baiser le bord de sa robe.

Un puissant seigneur, haut dignitaire à la cour du Vice-Roi, dont elle avait sauvé la nièce adorée, s'enhardit un jour, dans sa reconnaissance, jusqu'à lui demander sa main. La mulâtresse leva vers lui ses grands yeux noirs, profonds comme l'ombre de la forêt :

— Non, Monseigneur, répondit-elle, je ne puis épouser un mortel, car je causerais ainsi la mort de ceux que j'aime.

Et, sans autre explication, elle s'en fut.

Hélas, que peuvent la beauté et la bonté contre la malveillance ? Depuis le départ d'Anselmo, beaucoup de gens murmuraient dans la ville contre la sorcière. De bouche à oreille, on colportait le récit de

ses interventions miraculeuses, de ses guérisons extraordinaires. Certains (c'étaient souvent ceux qui lui devaient le plus) allaient même jusqu'à y voir la main du démon.

Un des ennemis les plus acharnés de la mulâtresse était un vieux fermier grippe-sous qui possédait une grande hacienda dans les environs de la ville. Chaque fois qu'il rencontrait la jeune femme dans la rue, il ne manquait jamais de se signer ostensiblement, puis de cracher sur ses pas pour écarter le mauvais sort. Il ne lui pardonnait pas sa sollicitude envers les Indiens.

Or, un matin, on le trouva mort dans son lit. Les médecins consultés déclarèrent que cette mort n'était pas naturelle, attendu que le défunt était leur client et qu'ils n'avaient jusque-là décelé chez lui nul signe de maladie. Le prêtre qui les écoutait hocha gravement la tête et marmona quelques mots confus sur les maléfices du démon.

Il n'en fallut pas davantage pour que la nouvelle se répandît dans la ville : le vieux fermier était mort victime des sortilèges de la mulâtresse. Aussitôt la foule s'amassa devant la grande maison silencieuse aux volets mi-clos. En tête venaient les anciens prétendants de Soledad, et ils furent les premiers à jeter des pierres vers le balcon devant lequel ils avaient si souvent chanté.

— À mort la sorcière ! criait la foule. Qu'on la brûle ! Qu'on la pende !

Mais nul ne répondait, et la maison gardait son mystère. Finalement on amena une grosse poutre. Six hommes solides la lancèrent comme un bélier contre la porte de chêne. La porte céda au premier coup et s'écroula dans un nuage de poussière.

Devant l'entrée béante, la foule hésita un instant, puis elle se rua dans la maison comme un flot mugissant. Les salles du bas étaient vides et délabrées, comme si nul n'y avait habité depuis longtemps. Des bouts de tentures moisis, lourdes de poussière, pendaient aux boiseries vermoulues. Une chauve-souris traversa la pénombre de son vol mystérieux. Silencieuse maintenant, la foule sentait peser sur elle une angoisse inexplicable.

Un escalier branlant conduisait au premier étage. Enhardis par le silence, quelques hommes s'y engagèrent. Arrivés en haut, ils s'arrêtèrent devant la porte de la chambre où jadis Anselmo avait glissé un regard imprudent. Enfin l'un d'eux haussa les épaules, se signa et ouvrit.

La chambre où ils se trouvaient était déserte, mais propre. Sur le mur du fond, blanchi à la chaux, resplendissait un merveilleux dessin. Il représentait une grève ourlée de cocotiers. Le soleil se mirait sur la mer immense et, dans le lointain, on apercevait une voile voguer vers l'horizon.

Mais de Soledad il n'y avait pas trace. La maison fut fouillée dans

ses moindres recoins. Il fallut se rendre à l'évidence : la mulâtresse avait disparu.

Le même jour, au crépuscule, les hôtes d'une auberge de Santa Maria la Redonda, à Mexico, virent arriver une jeune femme d'une grande beauté. Elle n'avait aucun bagage avec elle, mais sa mine était si fière qu'on lui donna aussitôt la plus belle chambre.

Rapidement, la réputation de la mulâtresse se répandit dans la capitale. Chaque jour, seigneurs et gueux se pressaient par dizaines dans la cour de l'auberge pour lui demander, celui-ci un philtre, celui-là un conseil. Elle les recevait tous et donnait à chacun ce qu'il demandait, selon ses besoins. La nuit, elle visitait les quartiers pauvres de la ville. Il suffisait de souhaiter son secours pour qu'elle apparût. On disait qu'elle allait de maison en maison en flottant au-dessus des toits comme un blanc nuage sous la lune.

Un soir, comme le dernier visiteur venait de la quitter, un moine, capuchon baissé sur le visage, se présenta devant elle.

— Soledad de Cordoba, dit-il d'une voix caverneuse, j'ai un message pour toi.

— Anselmo, répondit tranquillement la jeune femme, pourquoi me caches-tu ton visage ?

Il tira violemment son capuchon en arrière, découvrant son front pâle et ses joues creuses. Ses yeux luisaient comme des charbons ardents.

— Ainsi tu m'as reconnu, sorcière ? Oui, je suis Anselmo, le Père Anselmo, et je t'apporte l'ordre-de la Sainte Inquisition d'avoir à paraître devant son tribunal comme hérétique et sacrilège.

— Je te suivrai, Anselmo. Mais, dis-moi, pourquoi me hais-tu ?

— Je ne te hais pas. Je hais le démon que tu sers.

Quant à toi, Soledad, il n'y a pas de nuit, durant toutes ces années, où je n'aie prié pour le salut de ton âme. Maintenant suis-moi. Le tribunal attend.

Par un dédale de rues obscures, Anselmo conduisit sa prisonnière jusqu'au Palais de l'inquisition. À cette époque, ceux qui tombaient entre les mains du redoutable tribunal n'avaient guère de chances de jamais retrouver leur liberté, du moins en ce bas monde. S'ils confessaient leurs crimes contre la religion et exprimaient leur repentir, on leur accordait de faire pénitence leur vie durant au fond d'un cachot. S'ils s'endurcissaient et, conseillés par le démon, persistaient dans leurs erreurs, alors on les livrait à la justice des hommes. Revêtus de la casaque jaune des condamnés, ils étaient brûlés vifs au cours d'une grande cérémonie. Les flammes purificatrices les libéraient de ce corps qui enchaînait leur âme et la menait à sa perdition.

Devant ses juges, Soledad fut, comme toujours, douce et courtoise.

— Dis-nous le nom de ton père, lui ordonna le Grand Inquisiteur.
— Je ne puis, monseigneur, car il mourrait si je prononçais son nom.

— Il vit donc ?

— Oui, monseigneur.

— Où est-il maintenant ?

— Dans la lointaine terre d'Afrique, d'où vinrent mes ancêtres. Mais il est également à mes côtés, avec moi, invisible.

— Tu reconnais donc être la fille d'un esprit démoniaque ! Abjure ta parenté avec le diable, et puisse le Seigneur avoir pitié de ton âme !

— Je ne puis renier mon père, monseigneur.

En vain Anselmo s'agenouilla-t-il devant elle et, tout sanglotant, la supplia-t-il de ne pas s'endurcir, de songer à son salut éternel : Soledad sourit tristement et se tut.

Elle fut condamnée à la mort la plus infamante, celle qui était réservée aux criminels impénitents. Jusqu'au jour de son exécution, elle serait enfermée dans un cachot obscur où elle mangerait le pain de l'angoisse et boirait l'eau de la contrition.

Anselmo ne désespérait pas de sauver cette âme. Chaque jour, il passait de longues heures dans la prison de Soledad, l'exhortant au repentir. Mais elle répondait toujours :

— Je ne puis renier mon père, ni trahir son secret.

Un soir, quand le Dominicain entra dans le cachot, il était plus sombre que de coutume.

— Soledad, dit-il, voici venue ta dernière chance de te réconcilier avec Dieu. On dresse, en ce moment, les bûchers sur la Grand-Place et, demain matin, tu comparâtras devant ton juge. Il est encore temps de te repentir. Écoute-moi donc, pour la dernière fois !

— Je t'écouterai, Anselmo, mais auparavant, puis-je te demander une ultime faveur ?

— Parle.

— Voici longtemps que je n'ai vu ni le soleil, ni le ciel bleu, ni les arbres, ni cette mer au bord de laquelle je suis née. Permets que je leur donne un dernier regard. J'ai appris jadis l'art du dessin. Qu'on me donne un morceau de charbon, et je tracerai sur ce mur l'image des choses que j'ai vues en des jours plus heureux.

— Soit, mais fais vite, car ces choses que tu regrettes ne sont rien au regard de l'éternité.

Sur l'ordre d'Anselmo, le geôlier apporta un morceau de charbon. À la lueur dansante de la torche, Soledad se mit à dessiner, tandis que le moine, le visage enfoui dans ses mains, pria dans un coin du cachot.

— Que penses-tu de mon œuvre ? demanda enfin Soledad.

Le moine leva la tête et resta bouche bée devant le merveilleux tableau qui s'offrait à ses yeux. Sur un rivage baigné de soleil se

dressaient de grands palétuviers gris. La mer venait lécher doucement leurs racines hautes comme des voûtes de cathédrales. Une fine embarcation reposait sur les eaux d'une crique.

— On croirait entendre le bruit de la mer, murmura-t-il ébloui.

— Alors écoute-le !

Soledad fit un geste et les vagues se mirent en mouvement avec un doux murmure. La lumière du soleil inonda le cachot. Une brise légère fit frémir les feuilles vertes des palétuviers.

— Sortilège ! s'écria Anselmo en tombant à genoux.

Avec un geste d'adieu, la mulâtresse sauta dans l'embarcation. Aussitôt un grand vent s'éleva, qui gonfla les voiles et poussa la nef vers la haute mer.



« Sortilège ! » s'écria Anselme.

Quand le geôlier pénétra dans le cachot quelques instants plus tard, il ne remarqua même pas le dessin sur le mur. Le Père Anselmo était mort, gisant sur les dalles. Quant à la prisonnière, elle avait disparu, emportant son secret. Jamais plus on ne la revit.



Miguel le sot



Il y a bien longtemps, vivaient dans un petit village du Guerrero deux frères qui n'avaient pas grand-chose en commun. L'un s'appelait Juan et il avait pris toute l'intelligence, toute la force, toute la beauté de la famille. Cela ne faisait guère, mais suffisamment tout de même pour qu'il ne restât à peu près rien à l'autre qui s'appelait Miguel, surnommé *El Tonto*, c'est-à-dire le Sot.

Orphelins dès leur enfance, le beau Juan et Miguel le Sot avaient grandi sous la garde d'un vieux et d'une vieille dont l'humeur était particulièrement acariâtre. Moins pupilles qu'esclaves, ils n'étaient pas mieux logés que la misérable vache de la maison et certainement beaucoup plus mal nourris qu'elle.

En grandissant, Juan avait fini par se regimber.

Il travaillait aux champs chaque jour et, ma foi, n'en faisait qu'à sa tête. Au lieu de protéger son frère, moins hardi et moins capable de se défendre, il ajoutait ses tracasseries à celles du vieux et de la vieille. Toute la journée, ce n'était que :

- Miguel, va fendre du bois, fainéant !
- La vache, Miguel ! Va traire la vache, bon à rien !
- Les *tortillas* sont brûlées, Miguel ! Viens un peu ici que je t'étrille, gâte-sauces du diable !
- Miguel, raccommode mes espadrilles !
- Miguel, va chercher de l'eau !

Et les coups de pleuvoir sur la maigre échine, et les taloches de claquer sur la joue creuse. Miguel versait quelques larmes pour la forme, puis riait bêtement, les paupières mi-closes sur ses yeux bigles.

Un jour, le vieux et la vieille tombèrent malades. Le vieux resta couché dans sa soupente, mais la vieille ne résista pas au plaisir de se lever pour mieux tourmenter Miguel. Dès l'aube, elle lui fit tuer une poule et l'envoya chercher du *chayote* pour préparer un bouillon de malade.

Lorsque Juan partit pour le travail, il dit à son frère :

— Tâche au moins de te rendre utile, sac à viande, mal venu. N'oublie pas de servir leur bouillon à nos charognes de malades, sans quoi ils casseront les quelques dents qui restent dans ta mauvaise caboche. Et veille à le leur servir bien chaud, si tu ne veux pas que je te caresse les côtes à mon retour ! Bien chaud, tu entends ?

— Bien chaud, mon frère, aussi chaud que je pourrai.

Vers l'heure de midi, la vieille s'assit à la table et appela Miguel à grands cris :

— Miguel ! Miguel ! espèce de paresseux ! mon bouillon ! m'apporteras-tu mon bouillon ?

— J'arrive, maîtresse, j'arrive !

— Tenez, buvez, maîtresse !

— Pouah ! s'écria-t-elle en crachant la première gorgée, mais c'est brûlant ! Veux-tu t'en aller, vilaine bête !

— Il ne faut pas cracher, maîtresse. Juan m'a dit de vous faire boire le bouillon bien chaud, et pour ce qui est d'être chaud, je suis bien tranquille. Allez, buvez, maîtresse. C'est pour votre santé !

— Aïe ! Aïe ! mais tu me brûles ! Au secours ! À l'assassin !

— Il ne faut pas crier, maîtresse, vous allez vous engouer.

Elle s'engoua tant et si bien qu'elle en mourut sur le coup. Tranquillement, Miguel versa le reste du bouillon dans sa bouche grande ouverte, la redressa sur sa chaise et s'en fut traire sa vache.

Un peu plus tard, à l'heure de la sieste, Juan rentra des champs.

— Comment vont les malades ? demanda-t-il.

— Le vieux, je ne sais pas, répondit Miguel, mais la vieille va bien. Au début, elle recrachait son bouillon, mais ensuite, elle l'a gardé bien sagement. Regarde comme elle est tranquille.

— Mais, ma parole, elle est morte ! Imbécile, abominable crétin ! Tu ne vois donc pas que tu l'as tuée ?

— Je t'assure pourtant que le bouillon était bien chaud.

— Suffit. Nous voilà dans de beaux draps. Si l'alcalde a vent de l'affaire, nous sommes bons pour la potence. Et puis après tout, c'est toi qui as fait le coup. Débrouille-toi pour te débarrasser de la vieille. Je ne veux pas la retrouver ici ce soir. Ou alors c'est toi qu'il faudra enterrer.

Quand son frère fut parti, Miguel s'en alla trouver le voisin.

— Bonjour, voisin ! Pourriez-vous nous prêter votre âne cet après-midi ? Notre maîtresse, qui n'est pas très bien, comme vous savez,

pense qu'une petite promenade la guérirait.

— Bien volontiers, Miguel. Mon âne a la patte sûre. Mais, entre nous, il vaudrait mieux pour toi qu'il trébuche et que la vieille se casse le cou.

— À Dieu ne plaise, voisin !

Miguel fixa la vieille de son mieux sur le dos de l'âne au moyen d'un bambou en croix qu'il passa sous son fichu. Elle avait l'air un peu raide, mais de loin nul n'y verrait rien d'extraordinaire.

Et trotte bourrique ! Miguel se dirigea vers la montagne, poussant l'âne devant lui sur le sentier. À quelque distance du village, ils longèrent un champ de maïs. Les épis mûrs, faisant éclater leur gangue de feuilles, luisaient comme des lingots d'or sous le soleil. Humant leur parfum, l'âne se mit à braire misérablement.

— Ali, ah ! Ils te font envie, canaille ? s'écria Miguel. Eh bien, à ta guise ! Toute peine mérite salaire. Tiens, donne-t-en à cœur joie, remplis-toi la panse. Moi, je t'attends sous cet arbre.

Miguel s'étendit à l'ombre tandis que l'âne se mettait à ravager le champ. Il ne s'arrêtait de manger que pour pousser de petits braiments joyeux. Sur son dos, raide et droite, la vieille ne disait mot – et pour cause.

Au bout d'une heure, l'âne commençait à sentir la faim lui passer quand survint le maître du champ.

— Holà ! cria-t-il. Voulez-vous quitter mon champ !

Nul ne répondit.

— Quittez mon champ ! répéta-t-il, ou gare à vous !

Il approchait à grandes enjambées.

— Madame, pour la dernière fois, je vous demande de quitter mon champ !

Il était tout près. L'âne cueillit un petit épi bien tendre et, tout en le mâchonnant, trotta hors de portée. Le paysan avait reconnu la vieille.

— Ah ! c'est vous, carcasse ! Il ne vous suffit donc pas de faire du mal chez vous ? Allez, ouste ! déguerpissez ! Je compte jusqu'à trois. Une !

— Hi han ! dit l'âne.

— Deux !

— Hi han !

— Trois !

Il saisit une pierre sur le sol et la lança dans la direction de l'intruse. Son coup d'œil devait être particulièrement juste, pensa Miguel qui ne perdait pas un détail de la scène, car le projectile atteignit la vieille en plein sur son vilain nez crochu. Elle vacilla un instant, puis bascula en arrière et tomba lourdement sur le sol. L'âne, épouvanté, s'enfuit au galop.

Sans se presser, Miguel se leva et se dirigea vers le paysan qui était

penché sur le corps de sa victime.

— Elle a du mal ? demanda-t-il.

— Je... je crois qu'elle est morte, répondit l'autre.

— Pour ça, elle en a l'air.

— Comment... comment cela a-t-il pu lui arriver ?

— Hé, compère, c'est le caillou que vous lui avez lancé. J'ai tout vu. Vous avez un coup d'œil d'aigle, compère. Couic ! comme un lapin. Vous ne l'avez pas manquée.

— Veux-tu bien te taire, animal !

— Et pourquoi me tairais-je ? Quand j'irai raconter cette affaire à l'alcalde, il sera bien aise d'apprendre qu'il y a un si fameux tireur dans le village.

— À l'alcalde ? Tu veux donc me faire pendre ? Miguel, tu sais que j'ai toujours été bon pour toi...

— Et il n'y a pas de raison pour que vous ne continuiez pas, compère.

— Je t'offre cent pesos si tu veux bien tenir ta langue.

— Elle est trop lourde, compère.

— Deux cents pesos.

— Mettez-en cent de plus et je n'ai rien vu.

— Tope là.

— Tope, mais je veux mon argent tout de suite, et puis ensuite vous vous débrouillerez tout seul pour l'enterrer.

— Tu m'aideras bien.

— Alors ce sera cent pesos de plus.

La vieille fut enterrée au pied d'un vieil *ahuehuete* qui poussait en plein milieu du champ.

Le soir, Juan trouva son frère qui comptait joyeusement ses pesos d'argent sur la table.

— D'où vient cet argent, Miguel ?

— C'est la vieille qui me l'a donné.

— La vieille ? Tu te moques de moi, charogne ! Elle était morte.

— Bien sûr, mon frère, mais j'ai eu la bonne inspiration de l'enterrer au pied du grand *ahuehuete* dans le champ de maïs à la sortie du village. À peine avais-je lancé sur elle la dernière pelletée de terre qu'elle m'est apparue et m'a remercié de l'avoir enterrée à cet endroit qui est, paraît-il, la porte du paradis. Avant de disparaître, elle m'a remis ce sac de pesos pour ma peine.

— Dis-tu vrai, chien ?

— Aussi vrai que je suis simple d'esprit, mon frère.

— Alors ce doit être vrai. D'ailleurs, nous allons bien voir !

Sans plus attendre, Juan monta dans la soupente, étrangla le vieux, le chargea sur ses épaules et s'en fut l'enterrer dans le champ de maïs au pied de l'*ahuehuete*.

Quand il eut lancé la dernière pelletée de terre, il s'assit sous l'arbre et attendit que le vieux apparût avec le sac d'argent. La nuit tomba, mais rien ne vint.

Juan attendit jusqu'à l'aube, puis il rentra au village, harassé, furieux et les mains vides. Du plus loin qu'il vit son frère, il lui cria :

— Voleur, bandit, chenapan ! Donne-moi le magot ! Tu m'as trompé ! Cet argent est à moi !

Mais Miguel, qui s'était réfugié sur le toit de la maison, narguait son frère.

— Juan, je t'en prie, ne sois pas déraisonnable. Cette nuit en plein air t'a porté à la tête. Ne confonds pas les rôles : c'est moi le sot dans cette maison.

— Descends que je t'étripe, vaurien, pirate, misérable escroc !

L'alcalde qui passait par là entendit le bruit de cette querelle. Il s'approcha pour en découvrir la cause.

— Qu'y a-t-il, Juan ? Qui te met ainsi en colère ?

Hors de lui, Juan se mit à débiter l'histoire, mais il entremêla si bien le vieux, la vieille, le champ de maïs, les apparitions, le sac de pesos et l'*ahuehuete* que l'alcalde crut avoir affaire à un fou.

— Je vois, je vois, dit-il, justement parce qu'il n'y voyait rien.

Mais à tout hasard, quand il fut rentré chez lui, il envoya deux gendarmes creuser la terre au pied de l'*ahuehuete*. Au retour, ils cueillirent bien gentiment Juan qui écumait toujours contre son frère. Comme il se débattait, on lui mit un sac sur la tête et on l'enferma dans une cellule. Il y mourut de rage quelques jours plus tard.

Quand son frère fut parti, Miguel descendit de son perchoir. Comme il n'avait pas de rancune, il fit dire une messe à l'intention de chacun des trois disparus.

Après quoi, il nettoya la maison, releva l'étable, acheta des vaches et loua un valet.

— Écoute, dit-il à son valet le jour où il l'engagea, il n'y a pas de bonne maison sans un simple d'esprit. Mais j'en ai assez de jouer ce rôle. D'abord, je suis trop riche, et les riches sont intelligents. C'est donc toi qui t'en chargeras.

— Est-ce que je saurai ? demanda l'autre naïvement.

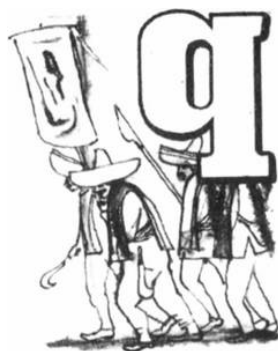
— C'est très simple. Voici ta première leçon.

Et d'un coup de pied formidable, il l'envoya rouler jusqu'au fond de la cour.

— Maintenant, je t'avertis, ajouta-t-il, pour ce qui est du bouillon, tu me le serviras tiède.



Le Pipila



U'A donc notre curé à sonner la grand-messe de si bon matin ?

— Je ne sais, Don Fermin. C'est à peine si le jour vient de poindre.

— Ce Don Miguel Hidalgo ne fait jamais rien comme les autres. Mais c'est un bon patriote, compère, et s'il nous tire du lit au chant du coq, c'est qu'il a ses raisons.

— On dit que l'administrateur Rincon a ordre de l'arrêter, mais qu'il n'ose.

— Ces maudits Espagnols sont capables de tout !

Ainsi devisaient sur le chemin de l'église deux bons bourgeois de la petite ville de Dolorés, dans la province de Guanajuato, par ce matin du 16 septembre 1810. Un cavalier qui passait au galop dans la rue leur cria :

— Hâtez-vous, compères ! Nous nous sommes emparés de la prison cette nuit et Don Miguel rassemble tous les hommes de bonne volonté devant l'église. Si Dieu le veut, nous attaquerons les Espagnols tout à l'heure !

Le soir de cette mémorable journée, le curé Hidalgo et ses partisans étaient maîtres de Dolorés. De la fenêtre de l'hôtel de ville, Don Miguel harangua la foule tandis que la cloche de l'église continuait son joyeux carillon :

— Vive le Mexique ! cria-t-il. Vive la liberté ! Vive l'indépendance mexicaine !

Cette cloche et ce cri venaient d'entrer dans l'histoire. Après trois siècles de colonisation espagnole, le Mexique se mettait en marche

vers la liberté.

Dès le lendemain, Don Miguel Hidalgo, devenu général en chef des forces insurgées, entra en campagne. Équipée à la diable, son armée de quelques centaines d'hommes n'avait pas fière allure. Mais elle s'enfla rapidement. Leur redoutable *machete* à la ceinture, les paysans en blouse blanche délaissèrent leurs champs pelés à flanc de montagne et vinrent se joindre au torrent. Les mines d'argent des hautes vallées déversèrent le flot de leurs travailleurs aux visages pâlis par le labeur souterrain. À leur tête ils avaient en guise d'enseigne une lance portant une image de la Vierge de la Guadeloupe, la petite patronne des Indiens.

Ils étaient cinquante mille lorsqu'ils arrivèrent devant Guanajuato, la capitale de la province. Cependant Hidalgo était soucieux. Passe encore de prendre d'assaut la prison de Dolorés, voire de bousculer ici ou là un poste de garde espagnol. Mais comment se comporteraient ses hommes, indisciplinés et mal aguerris, quand ils se heurteraient à une garnison puissante, solidement armée et décidée à se défendre ?

Guanajuato est une charmante vieille ville étroitement nichée au creux d'une vallée profonde. Ses rues tortueuses montent à l'assaut des pentes abruptes qui surplombent la coulée des maisons. Avec un canon ou deux, Hidalgo, maître des hauteurs, aurait tenu la ville en son pouvoir.

Mais il n'avait pas de canons. C'est tout juste s'il avait quelques fusils. Il fallait aborder la cité de front, et à l'entrée de la ville, imposante, massive, l'Alhondiga de Granaditas barrait le chemin.

L'intendant Riaño, gouverneur espagnol de Guanajuato, l'avait fait construire quelques années auparavant pour servir de halle aux grains. Mais sans doute avait-il prévu l'avenir, car avec ses murs épais de pierre verdâtre, ses colonnades puissantes et ses fenêtres mauresques, solidement grillagées, elle constituait une redoutable forteresse.

À l'approche des insurgés, Riaño s'était retranché là, avec les hommes de sa garnison. Disposant de vivres et de munitions, il espérait pouvoir soutenir le siège jusqu'à ce que des renforts arrivent de Mexico.

Lentement, Hidalgo et ses compagnons repoussèrent les Espagnols vers la halle. Mais à la portée de fusil ils durent faire halte, tandis que la lourde porte de chêne bardée de fer se refermait sur le dernier soldat. Postés aux embrasures et derrière les corniches du toit, les assiégés interdisaient les abords de l'édifice qu'ils balayaient d'un feu nourri et meurtrier.

Il ne pouvait être question de les prendre à revers, car, de tous côtés, l'Alhondiga opposait son impénétrable maçonnerie. La porte était la seule entrée et c'est par la porte qu'il fallait passer.

Sans canon, l'entreprise paraissait impossible. On essaya du bélier.

Portant un tronc gigantesque, une vingtaine d'hommes s'élancèrent. Ils furent tous fauchés par la mitraille avant d'avoir franchi la moitié du chemin.

— Nous n'y parviendrons jamais ainsi, dit Hidalgo. Il faut mettre le feu à cette porte.

Mais on ne fait pas brûler un vantail de chêne épais de trois pouces comme une mèche d'amadou. Au prix de lourdes pertes, les assiégeants se mirent à entasser devant la porte tout ce qu'ils purent trouver de combustible dans les rues avoisinantes : bottes de foin, débris de meubles, charrettes, poutres enlevées aux échafaudages. Bientôt un immense bûcher masqua la façade de l'Alhondiga.

Restait à y mettre le feu. Les plus braves reculaient devant cette tâche. Jusque-là il s'agissait de pousser les bottes de foin au moyen d'une longue perche ou encore de jeter en courant une charge de bois, puis de s'esquiver avant que les tireurs espagnols n'aient pu réagir. C'était affaire d'adresse, d'agilité. Maintenant il fallait s'exposer pour de bon. Il fallait franchir la zone battue par les balles une torche enflammée à la main, s'approcher suffisamment pour jeter la torche au cœur même du bûcher et demeurer assez longtemps sur place pour s'assurer que le feu avait pris.

Successivement, trois hommes essayèrent, s'abritant sous des boucliers de bois. Mais cette protection était insuffisante. Tour à tour ils tombèrent sans avoir pu accomplir leur mission.

À l'abri derrière une barricade, Hidalgo se mordait les poings. Il se retourna vers ses hommes.

— Y a-t-il encore un volontaire ?

Un long remous parcourut la foule des insurgés, mais nul ne répondit.

— Faudra-t-il que ces misérables planches nous arrêtent ? reprit Hidalgo. Cette porte est celle de la liberté ! Qui veut l'ouvrir ?

— Moi !

Un homme fendit les rangs.

— Le Pipila ! Le Pipila ! cria la foule.

Hidalgo considéra le volontaire qui se tenait devant lui. C'était un homme tout jeune encore, mais solidement bâti. Les muscles puissants de ses épaules et de ses bras faisaient éclater la blouse élimée de toile blanche.

— Comment t'appelles-tu ?

— On m'appelle le Pipila.

— Le Pipila, c'est-à-dire la Dinde ? Voilà un curieux nom, l'ami !

— Il en vaut bien un autre pour mourir.

— Il ne faut pas mourir avant d'avoir réussi, Pipila.

— Je réussirai, *señor* général.

— Comment comptes-tu te protéger ?

— Avec ceci.

Sans effort apparent, le Pipila empoigna une énorme pierre de taille et la posa sur ses épaules.

— Les balles espagnoles ne perceront pas cette cuirasse.

Péniblement, trois hommes soulevèrent le moellon et le fixèrent sur le dos de Pipila. Le courageux volontaire saisit alors la torche enflammée et se glissa en rampant hors de la barricade.

Aussitôt les Espagnols déclenchèrent sur lui un feu d'enfer. Mais, comme il l'avait prévu, les balles ricochaient sur son étrange carapace. Pied par pied, le Pipila gagna du terrain vers le bûcher. Il fallait une énergie surhumaine pour traîner ainsi sur le pavé rugueux l'écrasant fardeau de ce bloc de pierre.

Angoissés, les assiégeants suivaient la lente progression. Soudain ils retinrent leur souffle : une balle avait frappé la jambe qui dépassait de la cuirasse. Un instant, l'héroïque porteur de torche s'immobilisa. Puis il reprit son chemin, laissant derrière lui une traînée rouge.

Le Pipila parvenait au bout de son calvaire. Il n'avait plus qu'une ou deux toises à franchir. Mais ses forces s'épuisaient. On sentait que chaque mouvement lui demandait un prodigieux effort de volonté. Il était maintenant tout contre le bûcher. Deux fois, trois fois, la torche se leva, puis retomba. Elle était presque éteinte. Enfin, dans un ultime sursaut d'énergie, le Pipila brandit le tison et le jeta dans le bûcher.

Quelques secondes s'écoulèrent et brusquement on vit jaillir la flamme, claire et droite. Ayant accompli sa mission, le Pipila laissa retomber sur lui le poids mortel de son fardeau.

Quelques heures plus tard l'Alhondiga de Granaditas était prise et Guanajuato tombait aux mains des insurgés. C'était la première victoire de l'indépendance mexicaine. D'autres victoires et des revers, hélas, devaient encore venir, au gré de la fortune des armes. Mais par son glorieux sacrifice, le Pipila avait ouvert la porte de la liberté.

Sa statue, torche en main, domine maintenant la vallée de Guanajuato où, comme autrefois, l'Alhondiga de Granaditas dresse sa masse imposante. Et sur le socle on peut lire ces mots : « *Il reste encore dans le monde des Alhondigas à brûler.* »



Le trésor d'Orizaba



L y a toujours un *benjoul* dans les histoires veracruzanaïses. En l'occurrence, il y en avait cinq, un devant chacun de nous. Sur la table d'angle du café de l'*Arco Iris*, l'ambre du rhum et du moscatel luisait doucement entre les feuilles de menthe. Nous gardions un œil vigilant sur la rue ensoleillée au cas où passerait un marchand de ces écrevisses géantes dont l'arôme s'accorde si bien avec celui du *benjoul*. Don Panchito changea le pied que cirait vigoureusement un *muchacho* basané, prit une gorgée du breuvage – douceur de miel, fraîcheur de menthe et toutes les puissances réunies des alcools tropicaux – puis termina la légende de la *Llorona*.

Et c'est ainsi que cette femme qui, par désespoir d'amour, tua puis dévora son enfant nouveau-né, est condamnée à errer éternellement par les rues désertes de Veracruz quand souffle le *Norte*. Son cri d'épouvante, mêlé aux hurlements de la tempête et au déferlement des grandes lames sur le môle, va faire frémir d'horreur les bons bourgeois *jarochos* douillettement pelotonnés sous deux ou trois couvertures de laine...

Nous restâmes un moment silencieux, le temps de laisser le garçon remplacer les verres et emplir à nouveau l'assiette de fromage. Puis Don Federico, qui jusque-là avait gardé le silence, mordit énergiquement un énorme cigare et déclara :

— *Vaya hombre !* Tu nous en contes, tu nous en contes... À t'entendre, on croirait que c'est arrivé. On voit bien que tu es journaliste !

Don Federico, lui, n'est pas journaliste. C'est un solide commerçant

de Veracruz, aussi solide que les calicots et les cretonnes qu'il vend à l'angle de Mario-Molina et de Cinco-de-Febrero. Il a sa tête entre ses épaules, surmontée d'un bon crâne basaltique tout proche de ses cheveux drus et noirs.

— *Vaya !* Les histoires de fantômes, moi, je n'y crois pas... sauf celles que j'ai vues, naturellement. Parce que j'en connais une, moi, d'histoire, qui vaut bien la tienne, et celle-là, *chihuahua !* elle est vraie.

Déjà le cercle se formait. Il y avait là le vieux mendiant à tête de capitaine au long cours qui vend des vingtièmes de la Loterie Nationale, le capitaine au long cours hollandais à tête d'évêque qui commande un des bananiers du golfe, le gros garçon olivâtre qui met plus de moscatel que de rhum dans les *benjouis*, le président de la Chambre du Commerce en panama et complet de coutil blanc, le cireur de bottes et un ancien juge de paix qui, depuis vingt ans, soigne au rhum un rhumatisme tenace.

Sûr de son auditoire. Don Federico ne se pressait plus. Lentement, il chauffa le bout de son cigare avec une allumette puis, avec une autre, l'alluma à distance comme il se doit.

— C'était, dit-il enfin, du temps où j'étais jeune commis à la fabrique de Rio Blanco. Ça fait je ne sais pas combien d'années. J'avais un bon copain à cette époque. Il était comptable à la brasserie d'Orizaba. Orizaba, Rio Blanco, vous savez, ça ne fait pas très loin. À cheval, bien sûr, parce que nous n'avions pas la route en ce temps-là, j'allais souvent passer le dimanche avec lui. On en a fait des coups ensemble, *vaya !* Maintenant, il a mal tourné : il s'est fait députer. Mais ça ne fait rien, c'était un gentil garçon tout de même. Il s'appelait Luis... Luisito, nous disions. Je ne vous dirai pas son nom, parce que ça pourrait lui porter tort. Bref, nous avions l'habitude de nous retrouver le dimanche soir dans une taverne qui n'existe plus, sur la route de Fortin.

— Je l'ai connue, marmonna le juge de paix. On y buvait une *tequila* excellent, excellent...

— Si excellent que souvent, sur le coup de minuit, nous commencions à voir les chandelles brûler la tête en bas. Et c'était le moment où je repartais sur mon cheval avec une bonne provision de *tequila* dans ma gourde, parce que vous savez comme la brume est traîtresse quelquefois du côté de Rio Blanco. Mais j'étais jeune, je n'avais jamais froid...

Il y eut une courte pause au cours de laquelle chacun reprit une gorgée de *benjoul*. L'histoire entraînait dans une phase nouvelle.

— Or, un soir, c'était en janvier, toute la journée il avait soufflé un *Norte* du diable et nous avions bu plus de *tequila* que de coutume... Sur le coup de minuit, nous sortons pour trouver un ciel plein d'étoiles. L'ouragan était passé, et il soufflait maintenant une bonne

petite brise du sud, bien chaude, qui faisait fermenter les vapeurs d'alcool et nous donnait des idées bizarres. D'habitude, mon camarade m'accompagnait jusqu'à la sortie de la ville. Quand nous arrivons là, cette nuit, il me dit brusquement :

— Tu as entendu parler du trésor du comte Altamirano ?

» Pour sûr, j'en avais entendu parler. C'était une histoire dans le genre de ta *Llorona*. Panchito, une histoire à dormir debout. Voyez-vous, la maison des Comtes Altamirano était une vieille bicoque qui se dressait en bordure de la route à quelque trois kilomètres d'Orizaba. On l'a démolie maintenant pour y installer une fabrique de tonneaux. En ce temps-là, elle existait encore. Un véritable repaire à chauves-souris. De vieux murs croulants, une immense porte de chêne toujours fermée et qui, disait-on, ne s'était jamais ouverte depuis l'indépendance, quand le dernier des Altamiranos se fit tuer en défendant le *Baluarte* de Veracruz. Personne n'y était jamais entré depuis cette époque, sauf quelques rôdeurs peut-être. On disait que des fantômes hantaient la demeure. Le dernier comte Altamirano avait une réputation effroyable. Il prenait les filles de ses *peones* pour en faire ses maîtresses, l'animal ! Et toutes, les unes après les autres, elles disparaissaient mystérieusement. Il paraît qu'il les étranglait et les enterrait ensuite dans un coin sombre de la bicoque. Seulement il n'y avait pas que des jolies filles enterrées là-dedans. Avant de partir se battre contre les Mexicains, le comte avait mis en sûreté l'or de la famille, des milliers de duros, disait-on. Et pour être certain qu'on ne le volerait pas, il avait mis un sortilège dessus : nul ne pourrait voir cet or s'il ne le cherchait par une nuit sans lune entre minuit et deux heures du matin, et l'imprudent qui dépasserait l'heure fatidique serait immédiatement changé en vampire. Bref, personne n'avait jamais tenté d'aller voir.

» Je ne suis pas complètement idiot, et il ne me fallut pas longtemps pour comprendre où voulait en venir mon compère Luisito. J'avais de la *tequila* dans ma panse, *vaya !* plus que mon saoul. Et la *tequila* c'est du courage en bouteille.

» — On y va ? je lui dis.

» Sans répondre, il tire sur la bride de son cheval, et nous voilà sur le chemin creux qui mène à la maison. Je ne sais pas comment il s'est trouvé là à point nommé, parce que l'instant d'auparavant, j'aurais juré qu'il était encore à un bon kilomètre...

» C'était une nuit sans lune, notez bien, malgré toutes les étoiles. Il était tout juste minuit vingt quand nous sommes arrivés devant la porte de chêne.

» Nous mettons pied à terre et nous regardons. Le compère, il était plus blanc qu'un linge, *chihuahua !* Moi, si ce n'avait été de la *tequila*, j'aurais tremblé comme une feuille.

» – Écoute, me dit Luisito, j'ai caché quelques outils dans le buisson là-bas. Je vais les chercher. Nous démolirons la porte. On dit que l'endroit du trésor est au fond du grand salon...

» C'est qu'il avait calculé son coup, l'animal ! Il y avait longtemps qu'il y serait allé sans moi, au trésor, s'il n'avait pas eu si peur ! Remarquez que si je ne l'avais pas bien connu, ce Luisito, je l'aurais planté là, fantômes, trésor et tout. J'aurais eu trop peur d'aller tenir compagnie aux autres macchabées. Enfin là, je me dis : « Mon vieux Federico, qu'est-ce que tu risques ? Au pire, tu en seras quitte pour une nuit blanche, et peut-être récolteras-tu quelque piécette d'or. Le Luisito, il a bien trop la frousse pour te faire du mal, *vaya* ! »

» Le voilà qui revient avec deux pics et deux pelles. Aussitôt nous attaquons la porte. Au premier choc, elle tombe en poussière, *ouf* ! d'un seul coup. Moi, ça me donne plutôt confiance, parce que cette porte, elle avait vraiment mauvaise mine, avec ses figures grimacières sculptées dans le chêne et ses grosses ferrures qui ressemblaient à des barreaux de prison. Mais c'était tout miné, creusé, du vieux, quoi... Je mets mon pic sur l'épaule et j'entre le premier. On n'y voyait pas beaucoup, remarquez, mais suffisamment tout de même à cause des toits qui n'y étaient plus depuis longtemps et des étoiles qui brillaient comme si le diable avait souillé dessus.

» Le copain me suit avec une lanterne sourde. Il avait pensé à tout, *caray* ! Il regarde deux ou trois fois autour de lui, prend des mesures en comptant ses pas et finalement me montre un recoin sombre : « C'est là ! » Moi, je m'amène et j'examine la situation. Il y avait comme une espèce de fenêtre, et, par-devant, une drôle de banquette avec les restes pourris d'un revêtement en bois. Je tâte avec le bout de mon pic. Ça résiste un peu, mais enfin je me rends compte que je n'aurai pas beaucoup de mal à en venir à bout.

» Et nous voilà en train de soulever des nuages d'une poussière vieille de cent ans et plus. Je travaillais au pic pendant que Luisito, avec la pelle, rejetait la terre au milieu du salon. J'avais entièrement défait la banquette et je commençais à creuser en dessous du niveau du plancher. Toujours rien, *caray* ! Je me retourne vers le copain et je lui dis : « Tu ne crois pas que ça suffit ? Non ? »

» Il était tout pâle. Il me regarde avec des yeux de fou et me dit d'une voix étranglée : « Continue... L'or est là, je le sens... » Ça le tenait, le pauvre, au point qu'il ne pouvait plus penser à autre chose. Je hausse les épaules et je me remets à piquer, piquer. Brusquement, j'entends un ricanement derrière mon dos. Je veux me retourner, mais à ce moment mon pic rencontre quelque chose de dur. Je donne un grand coup et je tire. Il y avait un gros machin jaunâtre au bout de mon fer. Je l'approche de la lanterne... *Ay, ay, ay, chihuahua* ! C'était une tête de mort, une vraie tête de mort, toute pleine de terre. Le pic

était entré ici, dans la tempe, que ça me faisait mal de le regarder, et il sortait ici, entre les yeux, comme un grand bec de corbeau. Du coup, j'en lâche mon outil, pas rassuré du tout.

» Mais Luisito, c'était tout le contraire. Sa peur l'avait abandonné. Il attrape le crâne entre ses mains et se met à danser en le lançant en l'air : « Ça y est ! criait-il, nous y sommes ! Continue, Federico, l'or n'est pas loin ! »

» Et moi, bonne bête, je continue. Après le crâne, il a fallu retirer le reste, côte par côte, tibia par tibia. Je n'aurais jamais cru qu'il y avait tant d'os dans un corps humain. Et je recommence à piquer. De nouveau j'entends le ricanement. Cette fois, je me retourne et je demande à Luisito : « C'est toi qui as fait ça ? » – « Qui a fait quoi ? » Je hausse les épaules. Encore deux coups de pic, et toc, ça sonne dur encore. Un deuxième squelette.

» On déblaie et on recommence. Au bout de dix minutes, ricanement. Je donne deux coups de pic, et, pas d'erreur, je trouve le gros os d'une cuisse. Troisième squelette. Au quatrième, je m'arrête net :

» – Écoute, Luisito, je dis, le premier, j'ai eu peur. Le second, j'ai trouvé ça amusant. Le troisième, c'était curieux. Mais le quatrième est de trop. J'en ai assez de tes squelettes.

» Le voilà qui se met à genoux, qui me supplie de rester, me promettant les trois quarts du trésor. Bon. Je me laisse faire. Le travail reprend. On arrive au cinquième mort, au sixième, au septième, au huitième... Je suis à grosses gouttes et je travaillais comme un forcené, faisant voler les crânes et les fémurs dans toutes les directions.

» Il y avait presque une heure et demie que je travaillais et j'étais complètement dégoûté. Cette fois, je m'appuie solidement sur le manche de mon pic et je dis :

» – Écoute, Luisito. Je t'accorde encore un essai. Mais si nous trouvons encore un macchabée dans cette bicoque du diable, je te plante là et je m'en vais que tu ne me vois plus jamais !

» À peine j'avais dit ça, j'entends le ricanement. Je regarde Luisito. Il était tout blanc et tremblait doucement. Sans mot dire, je me remets au travail. Comme de juste, au bout de cinq minutes, je tombe sur quelque chose de dur. Mais cette fois, ce n'était pas un squelette.

» – *Amigo*, je dis, nous y sommes. C'est un coffre de bois. »

» Il pousse un cri, prend l'autre pic et se met à travailler comme un fou. En un clin d'œil, nous arrivons à dégager la moitié du coffre. Le couvercle affleurait la terre. Je lève mon pic pour le faire sauter. À ce moment, Luisito me prend le bras :

» – Écoute...

» Dans le lointain, j'entends le son d'une cloche, l'horloge d'Orizaba.

» – Deux heures, souffle Luisito, il est trop tard...

» De nouveau, le ricanement. Mon cœur battait à grands coups. Mais il ne serait pas dit que j'aurais fait le fossoyeur à l'envers tout ce temps-là pour m'en aller au dernier moment. Au diable les comtes Altamirano et leurs vampires ! Je hausse les épaules, je prends mon souffle, je lève mon pic et, d'un grand coup, je fais sauter le couvercle...

» Ay, ay, ay, mes amis ! C'était un autre squelette ! Mieux conservé, avec des lambeaux de vêtements qui pendaient encore autour des os. En voyant ça, la rage me prend et, à grands coups de pic, je le fais voler en morceaux, je le retourne, je le malaxe, je regarde dessous. Vaya ! pas la moindre trace de trésor.

» Soudain j'entends un choc, un grand cri, un coup de vent glacé me prend les épaules, la lanterne s'éteint.

» – Luisito ! » j'appelle.

» Le ricanement me répond, presque dans ma figure. Je jette mon pic et je me précipite vers la porte. Au moment où j'arrive à l'entrée, je sens comme un grand battement d'ailes qui m'effleure le visage. D'un bond, je fus sur mon cheval et, cinq minutes plus tard, je galopais sur la route de Rio Blanco... »

Don Federico se tut, tira un autre cigare de sa poche et le décapita d'un coup de dents. Nous étions tous silencieux. Enfin je me risquai à demander :

— Et Luisito ?

Don Federico cligna de l'œil et secoua la tête.

— Luisito ? Comme je le lui avais promis, je ne l'ai jamais revu.

— Mais il a découvert le trésor en fin de compte ?

— S'il l'a découvert, il ne me l'a jamais fait savoir. Tout ce que je puis vous dire, c'est que huit jours plus tard, il donnait sa démission de comptable et s'embarquait pour l'Europe. Il est resté plus de six mois en voyage. En rentrant, lui qui n'avait jamais eu un sou vaillant, s'est acheté une grande *hacienda* du côté de Fortin. Elle a été confisquée lors de la répartition des terres, mais, comme je vous l'ai dit, il est devenu député...

Don Federico alluma posément son cigare.

— Après tout, c'est peut-être ce que le comte Altamirano voulait dire quand il parlait de vampires.



L'arme secrète



LUS une seule dragée, Doña Jesusa ! Ils m'ont tout pris, les maudits.

— Ils vous ont payé, au moins ?

— Bien sûr, Doña Jesusa, en gros dollars d'argent. Il aurait fait beau voir qu'ils ne me paient pas !

— C'est que chez Maximinito, qui refusait de leur servir à boire, ils ont tout saccagé.

— Des sauvages, Doña Jesusa, des sauvages ! Comme s'il ne leur suffisait pas de massacrer les Indiens de leur pays sans venir ici nous faire des misères. Qu'avons-nous fait de mal, sinon déclarer notre indépendance comme ils l'ont fait eux-mêmes trente ans plus tôt avec leur George Washington ? Voici longtemps qu'ils veulent nous prendre le Texas. Et maintenant mes dragées ! les dragées de Don Felipe ! Ils ne respectent rien. Savez-vous combien ils en ont mangé, Doña Jesusa ?

— Non, Don Felipe.

— Dix-huit mesures ! Ils sont entrés ici une douzaine en parlant tous ensemble dans leur jargon qui ressemble au cri du canard, et ils se sont mis à s'empiffrer à pleines poignées. Si encore ils les avaient goûtées, mes dragées ! Mais non : « Houf ! » comme ça, ils les avalaient, presque sans les croquer. Et quand ceux-là ont eu la panse pleine, ils ont empli leurs casquettes et les ont fait passer à ceux de l'extérieur. Tout le poste de garde en a mangé.

Il faut croire qu'ils n'en ont guère, de dragées, du côté de New-York ou de Philadelphie ! Et ça ne me surprend pas, car des dragées comme

les miennes, on peut faire le tour du monde avant d'en trouver !

Don Felipe avait raison d'être fier de ses dragées. Elles étaient exquises et jouissaient, à juste titre, d'une solide réputation. Don Felipe n'était cependant pas un grand confiseur. À l'époque où se déroule cette histoire, c'est-à-dire en 1847, sa bicoque s'élevait à l'entrée du petit village de Tlalpan, non loin de Mexico, là où passe actuellement la route de Cuernavaca. Parmi les autres spécialités de Tlalpan, il y avait aussi, à l'auberge de Don Maximinito, la *barbacoa*, c'est-à-dire le porcelet cuit à l'étouffée sous la terre, et le *pulque* mousseux venu de San Hieronimo. Il y avait surtout les *chiles* de Doña Jesusa. Ah, ces *chiles* ! Ils auraient tiré des larmes au diable lui-même.

Le *chile*, ou piment, est l'âme de la cuisine mexicaine. C'est une cuisine ardente. Des *chiles*, il y en a de toutes les tailles et pour toutes les occasions : *chile verde*, *chile jalapeño*, *chile oaxaqueño*, *chile poblano*, *chile mulato*, et j'en oublie. Leur couleur varie du vert-pomme au rouge vif en passant par toutes les nuances du mauve, du brun et du violet. Ils piquent tous, mais pas de la même façon. Certains piquent brutalement, d'autres sournoisement, d'autres lentement, les uns avant, les autres après. Les *chiles* de Doña Jesusa piquaient de toutes les façons à la fois. Les *salsitas* qu'on faisait avec eux auraient rendu la vie à un squelette et il suffisait qu'on en mît un dans un *mole*, cette sauce à base de piment, de pommes, de tomates, de sésame, de bananes, de cacahuètes et de cacao amer qui accompagne si bien une dinde rôtie, pour que le volatile parût battre des ailes.

Les affaires marchaient bien, et les trois commerçants ne manquaient pas de pratiques parmi les promeneurs dominicains venus de la ville. Aussi était-ce une catastrophe pour Felipe de se trouver démuné de dragées un samedi soir.

La faute en était aux armées des États-Unis qui, depuis janvier 1847, avaient envahi le Mexique. C'était une curieuse façon d'appliquer aux autres le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes au nom duquel cette nation s'était, jadis, insurgée contre l'Angleterre. Mais enfin, les Nord-Américains sont gens civilisés et ce n'était pas ces pauvres sauvages de Mexicains qui pouvaient leur faire des observations. Aussi, au lieu d'en faire, ils se contentèrent de prendre des fusils et de tirer.

Cela n'empêcha pas les États-Unis de gagner la guerre, mais ils durent payer le prix du sang, et fort cher. En août 1847, ils étaient aux portes de la capitale. Retranché dans le couvent de Churubusco, le général Anaya défendait l'entrée de la ville. Tlalpan était occupé par un petit détachement nord-américain. Les soldats *yanquis* ou *gringos*, comme on les appelait, étaient de grands diables en uniformes gris, coiffés de ridicules petites casquettes plates. Ce n'étaient pas de mauvais bougres, mais terriblement brutaux, surtout lorsqu'ils

pouvaient mettre la main sur de la bière, car ils dédaignaient le *pulque*. Ceux qui occupaient Talpan, toutefois, étaient sobres, car leur sous-officier, un maigre puritain de la Nouvelle-Angleterre, les tenait à l'œil.

N'empêche qu'ils avaient mangé toutes les dragées. Cela voulait dire que Felipe devrait travailler la nuit entière pour préparer sa provision du dimanche. Il ronchonnait tout seul en mettant de l'ordre dans sa cahute quand un Américain rose et blond fit son entrée :

— *Hello ! more sweets ?*

— Hein ? Qu'est-ce que vous me voulez encore ?

— *Sweets... sugar...*

Il fit mine de croquer.

— Quoi ? encore des dragées ?

— *Yes, sweets !*

— Vous en avez de l'audace, vous ! Il n'y en a plus ! Vous les avez toutes mangées ! Vous comprenez ? Les dragées, *no ! Fini ! Finish !*

Le soldat prit un air consterné. Puis son visage s'éclaira. Il montra du doigt le sucre que Felipe avait déjà préparé sur son étal, puis il tira sa montre :

— *When ?* demanda-t-il.

— Quand ? Est-ce que je sais, moi ? Il faut que je travaille toute la nuit, et j'ai la clientèle régulière à servir. Demain ! compris ? demain, à dix heures... dix heures, *ten !*

— *Oh yes ! Tomorrow ten o'clock !*

— Cloc cloc. C'est ça. Et maintenant débarrassez-moi le plancher. C'est l'heure de fermer boutique.

Vers onze heures, cette nuit-là, Felipe surveillait la cuisson de son sucre quand on frappa doucement à la porte de sa cahute. C'était Maximino. L'aubergiste posa son doigt sur ses lèvres et chuchota :

— Felipe, peux-tu venir un instant jusque chez moi ?

À l'auberge, les volets étaient mis et pas un rai de lumière ne filtrait à l'extérieur. Pourtant la grande cuisine était pleine de monde. Felipe reconnut immédiatement l'uniforme vert et rouge de l'infanterie de ligne mexicaine.

— C'est un détachement qui a réussi à échapper à l'encerclement après le combat de Padierna, expliqua Maximino. Ils veulent rejoindre Anaya au couvent de Churubusco.

— La route est bien gardée, murmura Felipe.

Le sergent intervint. C'était un tout jeune homme au regard grave, un étudiant sans doute.

— Nous le savons bien. Et nous n'avons pratiquement plus de munitions, sans quoi nous aurions tenté de forcer le passage. J'espérais que vous connaissiez quelque chemin détourné.

Felipe secoua la tête.

— Rien à faire. Ils gardent les moindres sentiers, et quelque chemin que vous preniez, vous ne pouvez éviter de passer devant le poste de garde.

Le visage du sergent s'allongea.

— Tant pis, dit-il, je vais jouer le tout pour le tout. Il me reste une trentaine de cartouches par homme. En agissant par surprise, nous avons une chance sur dix de passer.

— Gardez-vous-en ! s'écria Maximino. Je viens d'aller faire un tour jusqu'aux abords du poste. Ils sont sur le qui-vive. Il vaudrait mieux passer de jour, quand ils ne se méfient pas. En suivant le chemin creux qui est derrière l'auberge, vous arriveriez sans être vus à proximité du poste et vous n'auriez plus qu'une centaine de mètres à découvert.

— On pourrait aussi leur procurer des blouses et des chapeaux de paille, suggéra Doña Jesusa qui se chauffait au coin de l'âtre. Ils passeraient peut-être inaperçus.

Depuis un moment, Felipe, sourcils froncés, était absorbé dans ses méditations. Il secoua la tête.

— Non, dit-il enfin. Ne gêchez pas vos munitions. Le général Anaya en aura besoin à Churubusco. L'idée de Maximino n'est pas mauvaise, mais cent mètres, c'est long à parcourir quand une vingtaine de gaillards bien exercés vous tirent dessus. Quant à les habiller en civils, le sous-officier *gringo* est trop malin pour s'y tromper, sans compter que si nos amis se font prendre, ils risquent d'être traités en francs-tireurs. Écoutez, j'ai une autre idée. Je ne sais pas si elle réussira, mais rien ne coûte d'essayer. Doña Jesusa, j'aurai besoin de votre aide...

Ayant exposé son plan, qui reçut l'approbation générale, Felipe se retira dans sa cabane et travailla jusqu'à l'aube pour rattraper le temps perdu et réassortir son stock de dragées.

Le lendemain matin, à dix heures précises, les soldats américains faisaient la queue devant sa cabane.

— *Bueno, bueno*, grommela-t-il, ne vous bousculez pas, il y en a pour tout le monde.

Il organisa la distribution. Il versait les mesures dans les casquettes plates qui passaient ensuite de main en main jusqu'au bout de la file. Une casquette dans chaque main et les poches bourrées de dragées, les soldats allaient ensuite approvisionner leurs camarades restés au corps de garde et les sentinelles postées aux alentours. En moins de trois minutes, tout fut liquidé. Le dernier acheteur paya, salua et sortit en enfournant une poignée de dragées.

Le premier juron parvint à Felipe au moment où il abaissait les volets de son étal. La bicoque fermée, il se glissa par la porte de derrière et courut jusqu'au chemin creux. Tapis dans l'herbe, les soldats mexicains attendaient.

— Alors ? demanda le sergent.

— Ça opère, répondit Felipe. Encore quelques instants. Écoutez.

Du village s'élevait le plus formidable concert d'imprécations qui ait jamais retenti aux échos de la vallée de Tlalpan. Pour qui aurait voulu étudier les jurons dont la langue anglaise est riche, il y avait là une belle occasion.

— Ça ne fait que commencer, murmura Felipe avec un gloussement de satisfaction.

Il se haussa légèrement sur les coudes pour mieux voir. Devant le poste de garde, une dizaine de soldats américains se tortillaient désespérément, les mains à la gorge, à l'estomac ou au ventre. Leurs fusils gisaient sur le sol et de leurs lèvres tuméfiées s'échappaient des sons rauques. L'un d'eux, saisi d'une fureur subite, tendit le poing vers la bicoque de Felipe, puis déchargea son pistolet dans l'auvent clos.

— Les ingrats, dit Felipe, dire que je me suis donné tant de mal pour eux ! Je crois qu'ils sont à point, les amis. Sergent, vous pouvez donner le signal. Ils ne sont plus en état de vous faire beaucoup de mal. Bonne chance !

— Si Dieu le veut, répondit le sergent.

Les uniformes vert et rouge débouchèrent soudain devant le terre-plein du poste de garde. Il y eut un bref mouvement de bousculade parmi les Américains. Trois d'entre eux, qui n'avaient sans doute pas encore goûté aux dragées, accoururent et se mirent en position pour tirer. Mais une salve des Mexicains les cloua au sol avant qu'ils n'aient pu presser sur la détente. Les autres saisirent leurs armes avec des grimaces de douleur. Le sous-officier surgit, hurlant des ordres d'une voix tremblante de rage. Lentement l'ordre et la discipline se rétablirent. Deux patrouilles s'élancèrent. Trop tard : les Mexicains s'étaient déjà évanouis dans les broussailles.

Vers midi, quatre soldats, baïonnette au canon, vinrent chercher Felipe qui avait rouvert sa boutique comme à l'accoutumée. Flanqué d'un interprète, le sous-officier *gringo* l'attendait, raide comme la justice, derrière une table.

— Vous devez savoir, dit l'interprète, que les actes de brigandage et les attentats contre les troupes régulières sont punis de mort par la loi martiale.

— Oui, *señor*.

— Vous êtes accusé d'avoir tenté d'empoisonner la garnison de ce poste.

— Moi, *señor* ?

La voix de Felipe exprimait à la fois la surprise, la peine et l'innocence outragée.

— Qu'avez-vous mis dans ces dragées ?

— Mais, *señor*, ce que je mets d'habitude... du sucre, du parfum... ah, oui !...

Felipe eut un vaste sourire.

— Je vois ce qui vous a surpris. Comme je n'avais plus d'amandes, je les ai remplacées par des *chiles*. C'est une spécialité d'ici, *señor*, très appréciée. J'ai cru faire honneur à nos hôtes. Ils avaient l'air d'aimer tellement mes dragées que je n'ai pas voulu les décevoir...

Il parlait avec volubilité et assurance. L'interprète se pencha vers le sous-officier et traduisit la réponse. L'Américain eut un mauvais sourire. Il plongea la main dans la poche de sa vareuse, en tira une poignée de dragées et la plaça devant lui sur la table.

— Goûtez, dit l'interprète.

— Volontiers, *señor*, vous êtes bien aimable.

Felipe saisit une dragée et la croqua avec lenteur, désireux, semblait-il, de montrer comment il faut déguster un bonbon. Longuement, il mâcha la pulpe ardente.

Le tube digestif du Mexicain est accoutumé à la brûlure du *chile*, et quand on vous dit au Mexique : « ça ne pique pas », il vaut mieux essayer du bout de la langue. Felipe qui, par pure hygiène, absorbait chaque matin une décoction de piments rouges dans de l'eau fraîche, avait le gosier blindé. N'empêche que les piments de Doña Jesusa dépassaient en fureur tout ce qu'il avait connu jusque-là. Elle ne lui avait pas menti, la veille au soir, quand elle lui avait affirmé :

— Ces petits verts-là, Don Felipe, ce sont les rois, les empereurs des piments. Il suffit que j'entre dans le réduit où je les garde pour qu'ils me fassent éternuer.

Felipe sentait les vagues de chaleur cuisante envahir sa bouche, sa gorge, son nez. Il lui semblait que sa tête allait éclater. Mais les Américains gardaient les yeux rivés sur lui, guettant la moindre défaillance. Il sourit :

— Ma foi, *señor*, je crois que je me suis surpassé. Ce sont les meilleures dragées que j'ai faite de ma vie. Puis-je en prendre une autre ?

Et, joignant le geste à la parole, il en saisit une poignée qu'il avala d'un coup, stoïquement.

— Vous pouvez partir, dit le sous-officier en s'épongeant le front.

Rentré dans sa bicoque, Felipe mangea une *tortilla*, but un verre d'eau et soupira de soulagement.

Le Couvent de Churubusco fût pris par les Américains quelques jours plus tard, le général Anaya ayant dû déposer les armes, ses munitions épuisées. Il y eut encore de longs et sanglants combats avant que Mexico ne tombât aux mains des envahisseurs. Partout il y eut de beaux sacrifices et des actes d'héroïsme. Au Château de Chapultepec, six cadets de l'École Militaire, des enfants, se firent tuer en défendant leur drapeau.

L'histoire a gardé le nom de ces héros. Elle a oublié celui de Don

Felipe, le petit confiseur de Tlalpan. Mais quiconque a, dans sa vie, affronté le feu du terrible *chile* mexicain saura rendre à sa mémoire l'hommage dû à la fermeté d'âme... et à l'ingéniosité.



La revanche des Français



PRÈS les Espagnols, après les Américains, les Français commirent à leur tour l'erreur de vouloir conquérir le Mexique. À vrai dire, les intentions de l'empereur Napoléon III étaient excellentes. De vieilles dettes à recouvrer lui fournissaient un admirable prétexte pour exercer sa philanthropie naturelle. Aux Mexicains eux-mêmes, il ne voulait que du bien. La preuve en est qu'il leur offrit gratuitement ce qu'il devait considérer comme le plus beau cadeau possible pour une nation : un empereur, c'est évident.

Et quel empereur décoratif ! On avait choisi pour tenir ce rôle un archiduc d'Autriche à la barbe d'or. Il s'appelait Maximilien.

Malheureusement, les Mexicains avaient sur les étrangers en général et sur les empereurs en particulier des idées très personnelles. Ils reçurent les Français à coups de fusil. Conduits par Benito Juarez, un petit berger qui devint Président de la République (cela n'arrive pas seulement dans les contes de fées), ils harcelèrent les envahisseurs tant et si bien qu'au bout de plusieurs années d'une guerre épuisante, Napoléon rappela ses troupes, abandonnant le malheureux Maximilien. Avec beaucoup d'égards, Benito Juarez s'empara de lui et le fit fusiller.

Après quoi, on passa l'éponge. Il n'y eut de rancune ni de part ni d'autre. L'amitié franco-mexicaine (elle ne date pas d'hier) resta intacte. Elle en fut renforcée, même. Les Français célèbrent sans arrière-pensée le fameux combat de Camaron où un petit détachement de la Légion Étrangère mourut héroïquement devant un adversaire cent fois supérieur en nombre. Les Mexicains commémorent sans

amertume l'anniversaire de la bataille de Puebla qui eut lieu le 5 mai 1862.

Le *Cinco de Mayo* est une des fêtes nationales du Mexique, un peu comme une sorte de Quatorze juillet, et je ne l'ai jamais entendu célébrer sans qu'un discours au moins ne rappelât les antiques liens de sympathie qui unissent les adversaires d'un temps.

Un jour que ma voiture était tombée en panne dans la petite ville de Huejotzingo, aux environs de Puebla, il m'a été donné d'assister en spectateur aux fêtes du *Cinco de Mayo*. C'est une sorte de Carnaval épique. On y voit les armées ennemies se livrer bataille en un ballet fantastique ponctué par les détonations de mille pétoires bourrées jusqu'à la gueule. Les uniformes sont reconstitués avec une poétique exactitude. Derrière le drapeau tricolore surmonté de l'aigle, le général français Lorencez s'avance, suivi de ses zouaves joughlus et de ses turcos moustachus. En face arrive, flanqué de l'étendard vert-blanc-rouge, le général mexicain Zaragoza avec ses sapeurs et ses *guérilleros*. Les clairons sonnent. Des diables rouges et cornus se livrent à une sarabande effrénée entre les armées rangées en bataille. Et le combat commence, assourdissant, gigantesque, tumultueux. On ne fait pas de quartier. Les prisonniers ont droit à une courte prière et sont fusillés sur place. Après quoi ils se relèvent et courent reprendre leur place au combat, car les fusils, bien entendu, sont chargés à blanc.

Les Français, il va sans dire, perdent toujours la bataille. La Muse de l'Histoire a ses exigences.

Pourtant une fois, ce furent les Français qui gagnèrent la bataille de Puebla. L'anecdote a été racontée avec humour par l'écrivain mexicain Alfredo Ibarra, et elle est si savoureuse que je ne résiste pas au plaisir de la lui emprunter.

Cela se passait, il y a quelques dizaines d'années, dans la petite ville de Tlacotepec. À Tlacotepec, comme dans toute la région de Puebla, on célébrait le *Cinco de Mayo* par une reconstitution historique. Les enfants des écoles fournissaient les acteurs.

Le maître d'école de Tlacotepec était alors Don Joaquin, un vieil érudit qui avait deux amours, la patrie et la bouteille. C'est, semble-t-il, la deuxième de ces passions qui lui avait valu d'être nommé à ce poste obscur. Il y pouvait donner libre cours à la première dans d'interminables harangues fleuries d'allusions classiques et qui se terminaient invariablement par « Vive le Mexique ! »

Comme bien on pense. Don Joaquin apportait un soin tout particulier à la reconstitution de la bataille de Puebla. Cela commençait par des discours, des allocutions et des compliments en vers comme en prose. Ensuite, il y avait un défilé allégorique. La petite fille la plus brune représentait la Mère Patrie et la petite fille la plus pâle représentait la France. Elles échangeaient des propos

alternés, et la France subissait sa première défaite dans cette joute oratoire.

Enfin venait la bataille. Le premier de la classe jouait le rôle honorifique du général Zaragoza, grand vainqueur du *Cinco de Mayo*. Son armée était constituée par les meilleurs élèves et un simple galon de sergent dans les troupes mexicaines était l'équivalent d'une inscription au tableau d'honneur.

En face, le malheureux général Lorencez menait le bataillon des cancre, c'est-à-dire des Français. Depuis des années, il était personnifié par le dénommé Tripas.

Tripas était le plus endurci des garnements qui ait jamais coiffé le bonnet d'âne. Ses parents, petits paysans affligés d'une nombreuse famille, l'envoyaient à l'école parce qu'il n'était bon à rien ni aux champs, ni à la maison. Inutile de dire que Tripas passait plus de temps à l'école buissonnière que dans la classe de Don Joaquin. Ce dernier ne faisait d'ailleurs rien pour le retenir. Il n'avait besoin de lui que pour le *Cinco de Mayo*. N'était-il pas juste, en effet, que si quelqu'un devait prendre une rossée, ce fût l'incarnation même de tous les vices et de tous les péchés scolaires ? La leçon de patriotisme se doublait alors d'une leçon de morale.

Tripas acceptait fort bien la situation et jouait en conscience son rôle d'éternel vaincu. Il avait la peau assez dure pour supporter sans trop de mal les débiles violences de ces freluquets de bons élèves, dont il aurait pu assommer une douzaine d'un seul coup de poing.

Si seulement il n'y avait pas eu le déjeuner ! Cela, c'était l'épine dans le pied de Tripas, la plaie dans son flanc, le poignard dans son cœur. C'était le comble de l'humiliation et de l'injustice. Après le combat, les héros vainqueurs étaient conviés à déjeuner chez le Président municipal en compagnie des notables du village, du curé et de Don Joaquin. Comme il sied aux bons élèves et à de courageux défenseurs de la patrie, ils recevaient une place d'honneur à la table et les morceaux de choix leur étaient réservés. On ne mangeait pas souvent à sa faim dans les cabanes des paysans, aussi ce festin restait-il, dans la mémoire des participants, orné de toutes les enjolivures de l'imagination.

Les Français n'étaient pas invités. Après avoir secoué la poussière du combat, morts et blessés se réunissaient sous un grand poivrier en bordure du champ de bataille pour partager une maigre pitance. Tout en mâchant ses *tortillas* froides, Tripas songeait avec amertume aux sauces piquantes, aux fritures onctueuses, aux farcis savants dont se régalaient au même moment ses adversaires.

Ou bien c'était la guerre pour de bon, raisonnait-il, et en ce cas, pourquoi l'obligeait-on à se laisser vaincre ? Ou bien c'était la guerre pour rire, et en ce cas, pourquoi faisait-on, la partie terminée, une

différence entre les vainqueurs et les vaincus ? Il se demandait parfois vaguement si, en France (il n'avait qu'une très vague idée de ce que pouvait être la France), les gens étaient condamnés à manger des *tortillas* froides sous un poivrier jusqu'à la consommation des siècles.

En grandissant, Tripas ne devint pas meilleur élève. À douze ans, c'était un solide gaillard aux muscles durcis par les escapades dans la montagne et par la chasse aux nids. Il dépassait Don Joaquin d'une bonne demi-tête. Il est vrai que ce n'était pas difficile.

— Tripas, lui dit un jour le digne instituteur en se tirant la barbe, je crains bien que tu n'aies, cette année encore, le douteux honneur d'incarner le Napoléon de ce Waterloo.

— Oui, M'sieur, répondit Tripas.

— Tu sens bien, j'espère, tout l'opprobre qui s'attache à un pareil rôle.

— Oui, M'sieur.

— Un gaillard de ta force et de ta stature devrait avoir à cœur de figurer parmi les défenseurs de la patrie. Mais il n'y a pas que les mérites du corps, Tripas, il y a aussi ceux de l'esprit. On sert la patrie non seulement en développant son corps, mais encore en ornant son esprit. *Mens sana in corpore sano*, Tripas.

— Oui, M'sieur.

— Oui, M'sieur ! Oui, M'sieur ! N'as-tu donc rien d'autre à dire quand je fais appel à ta conscience patriotique ?

— Si, M'sieur.

— Alors parle.

— C'est à propos de la mangeaille, M'sieur.

— La mangeaille ?

— C'est pas juste, M'sieur. Les coups, ça va, je suis habitué, et même il faut que je fasse attention pour ne pas trop abîmer ceux d'en face, parce qu'ils ont beau être malins en classe, ils ne savent pas se battre. Mais c'est après, quand ils vont se taper la cloche chez le Président municipal pendant que nous, on mange des *tortillas* froides sous le poivrier. C'est pas juste, parce qu'on s'est donné du mal, nous aussi, et c'est toujours les mêmes qui gagnent.

Avant même la fin de cette harangue, Don Joaquin étouffait d'indignation.

— Tou... toujours les mêmes qui gagnent ! bégaya-t-il. C'est un comble ! Voudrais-tu donc changer le cours de l'histoire et voir ta patrie vaincue ? Va-t'en, misérable ! Va rejoindre tes pareils et dis-leur de se tenir prêts, tels les ilotes chez les Spartiates, à montrer pour l'édification des meilleurs d'entre les fils de la patrie le visage de la dépravation et du déshonneur ! Dis-leur qu'il n'y a pas pour eux de place au festin de Minerve. Ils n'ont rien à espérer. *Ex nihilo, nihil !*

Cette dernière citation latine dans les oreilles, Tripas s'en fut la tête

basse. Ce n'était pas un mauvais garçon, et il aimait bien Don Joaquin. Mais cette injustice le révoltait.

Dans les semaines qui suivirent, Tripas choisit comme de coutume son état-major parmi la masse anonyme des cancres. Mais il apporta cette année-là un soin particulier à son choix. Il eut bientôt à sa disposition les dix plus solides garnements de l'école, tout en caboche, en os et en muscle. Et l'entraînement commença.

Tripas connaissait par cœur le déroulement de la bataille. Il savait dans quelle direction devait se conduire chacun des trois assauts, à quels moments il convenait de prononcer les mots historiques et quelle quantité de morts l'assaillant devait laisser sur le tapis. Don Joaquin lui laissait donc l'entière responsabilité des préparatifs.

Quand il eut ses troupes bien en mains, il invita son état-major un dimanche à une partie de chasse aux *jicotes*. Les *jicotes* sont de grosses abeilles qui font leur nid dans les agaves. Les chasser n'est pas un sport de tout repos, car leur piqure est cuisante, mais si l'on parvient à échapper à leur dard, on a la récompense du miel exquis qu'elles déposent au creux des feuilles.

À la fin de la journée, les chasseurs se reposaient à l'ombre, pansant leurs piqures et digérant leur miel, quand Tripas se leva et leur tint ce discours :

— *Caray*, les copains, la façon dont on nous traite n'a pas de nom ! Tous les ans, c'est nous qui faisons les Français ! J'en ai assez d'être Lorencez et de perdre chaque fois le *Cinco de Mayo*. Il faut que nous nous laissions rosser par ces mauviettes de bons élèves qui s'en donnent, vous pensez, à cœur-joie. Et ensuite, on ne nous fait même pas l'aumône d'un morceau de viande. Ce sont ces messieurs qui s'empiffrent, comme si nous n'avions pas, nous aussi, du sang dans les veines. Si vous m'en croyez, nous ne nous laisserons pas faire. Voici ce que je vous propose...

Les délibérations d'état-major sont secrètes et rien ne transpira de ce qui fut décidé ce jour-là. L'entraînement continua comme d'habitude.

Le *Cinco de Mayo* approchait. On ne voyait plus Don Joaquin qui était absorbé dans la préparation de son grand discours patriotique. La petite fille qui devait personnifier la Patrie connaissait déjà par cœur la moitié de son compliment. Quant à Tripas, il gardait le silence.

Vint le grand jour. Il commença bien. Dès l'aube, les pétards claquèrent dans toutes les rues et Adam, le fils de Don Joaquin, qui était le clairon de ville, joua sur la place du Marché une diane triomphale.

Puis la musique municipale, avec flûte, clarinette, contrebasse, violon, tambour et grosse caisse défila jusqu'au pré communal où devaient avoir lieu les réjouissances. On envoya les couleurs tandis que retentissait l'hymne national. La musique joua l'ouverture de la

Traviata. Don Joaquín lut son discours qui ne comptait pas moins de trente-quatre citations latines et dura une heure vingt. Encore eût-il duré plus longtemps si le digne homme n'avait oublié chez lui les dix derniers feuillets, mais il s'en tira par un *Viva Mexico !* retentissant et nul ne s'aperçut de rien. Le Président municipal lui répondit en quelques phrases brèves et chaleureuses. La Patrie Mexicaine et la France récitèrent leurs strophes alternées. Le pharmacien, qui était poète, vint déclamer sa dernière composition épique. La musique joua un pas redoublé. Et enfin le clairon sonna.

L'armée mexicaine occupait un petit fortin aménagé au sommet d'un monticule. À côté du drapeau vert-blanc-rouge qui flottait fièrement dans le ciel pur, le général Zaragoza prenait des poses.

Il y eut un commandement bref et l'armée française surgit. Après un mouvement tournant, elle prit position au pied du monticule. De nouveau le clairon sonna et les Français montèrent à l'assaut en poussant des cris sauvages. Ils furent repoussés parmi les acclamations de l'assistance.

Les Français de Tripas se reformèrent à quelque distance autour de l'aigle impériale. Et ce fut le second assaut, plus vif, plus farouche, plus meurtrier aussi. Les Français refluèrent, laissant de nombreux morts sur le terrain. Tout était dans l'ordre. La Patrie voyait poindre à l'horizon le soleil de la victoire. Une ovation monta vers Zaragoza qui répondit par un salut.

Tripas mena le troisième assaut mollement et l'on commençait à murmurer que la victoire serait trop facile quand les Français forcèrent soudain l'allure. En même temps, sur un geste de Tripas, ils révélèrent tout un arsenal de pierres et de gourdins jusque-là dissimulé sous les blouses blanches.

Un formidable bombardement s'abattit sur la forteresse mexicaine. Zaragoza reçut un caillou juste au-dessus de l'œil gauche et se mit à saigner comme une fontaine. Au même instant, le corps-à-corps commença. Dans le silence coupé de ahanements farouches, on entendait les gourdins cogner sourdement sur les crânes. Les assistants étaient muets d'horreur.

Il faut dire à la gloire des bons élèves qu'ils se défendirent avec un courage digne des plus hautes traditions militaires mexicaines. Mais que peut la fermeté d'âme, même nourrie aux sources classiques, contre la force brute ? Déjà plusieurs héros nationaux tournaient les talons et s'enfuyaient en appelant leur mère.

Don Joaquín reprit ses sens au moment où les zouaves de Tripas prenaient pied dans la redoute.

— Ah, les sauvages ! cria-t-il, ah, les bandits ! ah, les traîtres !

Binocle en bataille, il se jeta dans la mêlée, distribuant taloches et coups de pied avec une précision de tir aiguisée par trente ans de

saine pédagogie.

Alors commença vraiment le spectacle. Ranimés par la présence de leur maître, les bons élèves firent front avec une ardeur accrue. Calme, froid, napoléonien, Tripas attendait son moment. Il laissa la mêlée s'engager, et puis il fit donner la garde. Une douzaine de solides gaillards embusqués jusque-là derrière un repli de terrain débouchèrent sur le champ de bataille.

Dans un hourvari assourdissant, les armées disparurent au milieu d'un nuage de poussière. On vit jaillir soudain le binocle de Don Joaquin. Il décrivit une courbe gracieuse et vint s'écraser aux pieds du Président municipal. Tout le monde criait en même temps et ce grand benêt d'Adam s'époumonait à sonner le Cessez-le-feu sur son clairon.

En même temps, des scènes historiques se déroulaient sur le rempart. Le porte-drapeau français brisa la hampe de son étendard sur la tête de son collègue mexicain qui s'enfuit en laissant choir son fardeau sacré. Tripas lui-même planta ce qui restait de l'aigle impérial sur le fortin et promena autour de lui un regard satisfait.

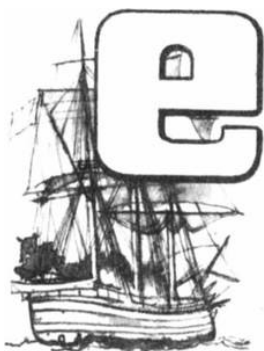
Le sol était jonché de chapeaux et de vêtements déchirés. Partout des familles éplorées cherchaient à consoler les garçons mal en point qui se tenaient les côtes, le crâne ou... les fesses. Hébété, hirsute, sa belle redingote en lambeaux, Don Joaquin tamponnait machinalement de son mouchoir une énorme bosse qu'il portait au front.

Il n'y eut pas de banquet ce jour-là et ce fut la dernière fois que Tripas eut à jouer le rôle de Lorencez. Dès le lendemain, il fut honteusement mis à la porte de l'école avec tout son état-major. À vrai dire, il n'en demandait pas davantage.

Et c'est ainsi que, malgré les historiens, les généraux et les maîtres d'école, les Français, un jour, gagnèrent la bataille de Puebla.



Le barcelonnette



T voilà, soupira mon vieil ami Édouard B..., je quitte le Mexique par le premier avion demain matin. Le père Édouard s'en va, Don Eduardo, pour vous servir. Il était temps que je prenne ma retraite. Je tire sur mes quatre-vingts ans, savez-vous ?

» Vous ne le croirez peut-être pas, mais il y a exactement soixante ans que je ne suis pas retourné en France. Oui, mon ami, il y a soixante ans aujourd'hui je débarquais à Veracruz. Et depuis ce temps-là, je n'ai jamais revu la France, sauf par la pensée. Je suppose que j'y trouverai du changement.

» Ici aussi les choses ont changé. Mon départ ne ressemblera pas à mon arrivée. Il y aura des discours, des fleurs et même de la musique. Le père Édouard est riche, voyez-vous, riche comme on ne le sera plus. Peut-être que ce n'était pas bien d'être riche à ce point. On ne raisonne plus maintenant comme autrefois.

» Remarquez que mon argent, je l'ai gagné à la dure. Vous connaissez le père Édouard de maintenant, avec ses grands magasins, ses filatures et sa belle maison de Chapultepec, et vous auriez du mal à imaginer le petit Édouard de dix-neuf ans débarquant un beau matin à Veracruz avec son baluchon.

» Nous nous étions mis à deux pour partir, mon cousin Jacques et moi. Vous savez que je suis originaire de Barcelonnette, dans les Basses-Alpes, comme d'ailleurs les trois quarts des Français qui vivent au Mexique. Il y a une vieille alliance de famille entre le Mexique et les « barcelonnettes », comme on nous appelle. La terre est rude dans les Basses-Alpes, mais les habitants sont plus rudes encore. Un

barcelonnette, c'est du roc. On dit que les chats ont neuf vies, alors que les barcelonnettes en ont au moins douze.

» Et je vous assure qu'il leur fallait bien ça pour supporter l'émigration comme on la concevait à l'époque. Il y avait des barcelonnettes qui faisaient fortune au Mexique, mais il y en avait aussi qui rentraient la tête basse et les poches vides. Encore heureux s'ils n'étaient pas allés servir de pâture aux requins du Caraïbe avec une prière par-dessus.

» Jacques et moi avions retenu des places d'entrepont sur le *Kerguelen*, un grand trois-mâts qui desservait la ligne des Antilles et du Golfe. Je ne sais pas si vous imaginez ce qu'était la vie à bord de ces voiliers. Pour qui avait de l'argent et pouvait s'offrir une cabine de pont, c'était déjà dur, mais pour les passagers d'entrepont, c'était l'enfer. Le voyage durait des semaines et des semaines. On allait chercher les vents favorables jusqu'au-dessous du tropique, et dans la fameuse Mer des Sargasses, le bateau se traînait, se traînait. Enfermés dans leur caisse de bois, au-dessous de la ligne de flottaison, les malheureux émigrants cuisaient dans leur jus. C'est tout juste si, pendant la nuit, on leur permettait d'aller aspirer quelques bouffées d'air tiède sur le pont.

» Pour faire des économies, nous avions emporté avec nous nos provisions de bouche. Hélas ! elles étaient déjà gâtées avant que le *Kerguelen* n'ait fait la moitié de la route. Force nous fut de nous rabattre sur l'ordinaire du bord. Il était mauvais et coûtait cher. Bref, au moment de débarquer, nous étions l'un et l'autre maigres comme des coucous et, pour toute fortune, nous avions une timbale en cuivre étamé et quatre pièces d'un sou.

» Ne riez pas. Un sou, c'était un sou à cette époque, presque un peso de maintenant... enfin, oui, vous avez raison, pas grand-chose.

» Nous voilà donc avec notre timbale et nos quatre sous sur le quai de Veracruz. Vous qui aimez passer vos vacances à Veracruz, vous ne vous y seriez pas reconnu à cette époque, ah fichtre non ! Les belles villas du port et du bord de mer n'étaient pas encore construites. C'était partout de vilains hangars jaunes couverts de poussière. La nuit, les moustiques montaient par nuées des marécages avoisinants. Le nettoyage des rues était laissé aux *zopilotes*. C'est vous dire que les épidémies n'étaient pas rares. Quant à la malaria, c'était monnaie courante. Pour comble de bonheur, nous arrivions en plein été, et quel été ! Pendant une semaine, de nuit comme de jour, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de 45° !

» Au bout de la semaine, nos quatre sous étaient encore intacts, car nous avions aidé l'équipage à charger le navire moyennant une maigre pitance. Mais le *Kerguelen* appareilla et, dans cette ville écrasée de chaleur, il n'y avait manifestement pas le moindre espoir pour nous.

— Écoute, me dit Jacques, si nous restons ici, nous sommes sûrs d'y mourir. Autant nous mettre en route. Jalapa est à cinq ou six jours de marche dans la montagne. J'y ai une connaissance de Barcelonnette qui tient un magasin de drap. C'est bien le diable s'il ne nous aide pas.

— Mourir pour mourir, dis-je, allons-y.

— Oui mais, reprit-il, avec quatre sous à deux nous ne tiendrons pas plus de deux jours. Si l'un de nous part seul, il a des chances d'arriver au bout. Alors il fera venir l'autre qui se débrouillera ici en attendant.

— C'est cela, répondis-je, donne-moi les sous et attends-moi.

— Je pensais que nous tirerions au sort.

— Si tu veux. Le gagnant prend les quatre sous et le perdant la timbale. Je tire. Pile !

— Face !

» Ce fut face qui sortit. Jacques prit les quatre sous et s'en fut vers Jalapa. Il l'atteignit à moitié mort de fatigue au bout de huit jours et, bien entendu, m'oublia complètement. Je ne l'ai revu que dix ans plus tard. Il avait une plantation de canne à sucre dans le Morelos. Il s'est fait tuer pendant la Révolution en essayant de défendre son hacienda contre les paysans qui voulaient la brûler. Au fond, c'était son péché mignon : il était grippe-sous et tenait trop à son bien. Moi aussi, d'ailleurs, mais j'ai su le garder, hé ! hé ! j'ai su le garder.

» Pendant ce temps, j'attendais à Veracruz avec ma timbale. Au bout de deux jours, la faim pressant, je me dis qu'une timbale, ce n'était pas tellement utile et que celle-là pourrait me donner à manger. Je fis le tour des brocanteurs de la ville. Finalement, un vieux petit Juif de la rue du Marché accepta de me prendre l'objet. Il me donna en paiement un magnifique régime de bananes vertes. Je calculai qu'à raison de deux bananes par jour, j'avais le couvert assuré pendant plus d'une semaine. Quant au gîte, j'avais déniché dans le port un hangar mal fermé et je m'y étais ménagé entre les sacs de maïs un lit très acceptable.

» Restait à trouver du travail. Si j'avais su, il y avait alors à Veracruz des Français qui se seraient fait un plaisir de m'aider. Mais à dix-neuf ans, on n'a pas dans la tête plus de plomb qu'une sarigue, et, à bien des égards, on en a plutôt moins.

» Me voilà donc parti à proposer mes services un peu partout dans l'effroyable jargon que j'avais ramassé sur les quais. Mon idée était qu'avec tous ces cafés, tous ces bars, toutes ces tavernes, je finirais bien par trouver quelque part une place de serveur. Mais tout était complet.

» Un dimanche après-midi, la mort dans l'âme (j'en étais à l'avant-dernière banane et elle était presque pourrie), je me promenais aux abords de la ville, du côté de la Plage du Nord, lorsque je tombai sur une *cantina* que je n'avais pas encore visitée.

» Bien sûr, elle ne payait pas de mine. C'était une bicoque de bois fermée seulement du côté de la route par une sorte de comptoir qui pouvait avoir un mètre vingt de hauteur. Ce détail a son importance. Les consommateurs étaient assis en plein air sur des bancs de bois. Ils buvaient de grands coups de *tequila* et de rhum et, à en juger par le ton des voix, semblaient en avoir déjà pris plus que leur compte.

» Je m'approchai du comptoir. La *cantina* était tenue par un métis borgne, au visage marqué de vérole, dont le seul aspect m'eût normalement fait fuir d'épouvante. Mais j'avais faim. Fut-ce parce que mon vocabulaire n'était pas assez riche ou parce que les vociférations des buveurs couvraient le son de ma voix ? Toujours est-il que le métis n'eut pas l'air de comprendre. Il me regarda de son œil unique, grommela quelque chose et me tourna le dos.

» C'était ma dernière chance et je n'allais pas la laisser échapper. Je fis donc le tour du comptoir et pénétrai dans la bicoque pour m'expliquer avec le métis seul à seul.

» Quand il se retourna et m'aperçut à côté de lui, il eut d'abord l'air surpris. Puis sa babine se retroussa sur ses chicots jaunis, son œil étincela d'une lueur mauvaise. Il saisit un pic à glace et se dirigea vers moi avec une mimique si expressive que la panique me saisit. Avant même de m'en rendre compte, j'avais sauté le comptoir à pieds joints.

» J'avais beau être fin maigre et ne peser guère plus lourd qu'un chiot de deux ans, c'était une performance remarquable. Mais sur le moment, je n'y songeais pas. Je ne me rendis même pas compte que les buveurs me regardaient et m'applaudissaient.

» J'allais détalé sans demander mon reste quand un grand diable avec un chapeau large comme un parasol et des moustaches à l'avenant s'approcha de moi, me frappa sur l'épaule et se mit à me hurler dans le nez des compliments qui empestaient l'alcool. Au bout d'un moment, je compris qu'il me demandait de recommencer.

» De l'autre côté du bar, le métis continuait à m'injurier en brandissant son pic à glace. Je n'avais aucune envie d'aller le rejoindre.

— *No !* dis-je fermement à mon admirateur.

— *Si !*

— *No. no. no !*

Il tira de sa ceinture un énorme pistolet et me le posa sur le ventre.

— *Si,* dis-je humblement.

» Et hop ! j'allai rejoindre le métis de l'autre côté du bar. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, hop ! je revins à mon point de départ.

— *Olé !* hurla l'assistance.

» Mon gaillard rengaina son pistolet, me plaqua un peso d'argent dans la main et me donna une bourrade amicale qui faillit m'assommer.

» Ahuri, je regardai le peso. C'était le premier argent que je gagnais au Mexique. Pour ce prix-là, j'étais prêt à sauter la porte de l'Enfer, quitte à me trouver nez-à-nez avec le diable en personne. Le méfis ne me faisait plus peur.

» Un autre buveur s'approchait en titubant et me faisait signe de recommencer. D'un geste, je le priai d'attendre. Sous le nez du méfis sidéré, je cueillis sur le bar une boîte de cigares vide, la posai sur le sol et donnai clairement à entendre que c'était la boîte aux pesos. Un peso, un saut aller-retour.

» L'autre comprit, se mit à rire et jeta un peso dans la boîte. Aussitôt hop ! et hop ! Un peso de gagné ! À qui le tour ?

» Je sautai le comptoir quatre-vingt-cinq fois au cours de l'après-midi. Quand je rentrai en ville, c'est à peine si je pouvais me traîner. Mais j'étais un homme riche. Je pris une chambre à l'hôtel et, dès le lendemain, je partis pour Mexico par le chemin de fer.

» J'ai connu des hauts et des bas, par la suite. Pendant dix ans, j'ai dormi sous le comptoir du magasin de nouveautés où je travaillais comme commis. J'ai été ruiné trois fois et j'ai perdu toutes mes terres au moment de la Révolution, sans compter le reste. Mais jamais je n'ai laissé mon capital descendre au-dessous de quatre-vingt-cinq pesos. C'était un dépôt sacré, voyez-vous. J'avais l'impression que si je le perdais, je n'aurais plus le courage de recommencer.

» Voyez mon portefeuille : quatre-vingt-cinq pesos tout juste. C'est ce que j'aurai sur moi demain en prenant l'avion, pas un centavo de moins, pas un centavo de plus. J'aurai aussi mon carnet de chèques, bien sûr, mais c'est autre chose. Je n'ai plus que quelques années à vivre et je vais les passer dans une petite maison blanche au-dessus de Barcelonnette. Peu m'importe ce qu'on dira de moi.

» Le père Édouard, dira-t-on, c'était un grigou, un exploiteur, un regratteur de bénéfices et l'argent lui collait aux doigts comme *chicle* colle aux dents. Peut-être, mon ami, peut-être. J'en ai pourtant donné, de l'argent, et pour les écoles, et pour les hôpitaux. Il est vrai que j'en avais de reste. Mais vous m'accorderez, j'espère, que dans toute cette immense fortune, il y a au moins quatre-vingt-cinq pesos que je n'ai pas volés ! »



La cucaracha



Il était une fois une cucaracha...

Et ici je m'arrête pour expliquer qu'une cucaracha, c'est un cafard, un gros cafard du Mexique. Longue comme le doigt, la cucaracha possède l'appétit d'un crocodile, l'agilité d'un serpent et la finesse d'une mouche qui aurait fait ses études à l'Université. Bien malin qui l'attraperait. D'ailleurs nul n'essaie d'attraper les cucarachas au Mexique. D'abord, elles sont trop nombreuses, ensuite, elles sont trop malignes, enfin, il n'y a vraiment rien de pendable à leur reprocher.

Il était donc une fois une cucaracha de l'espèce brun-rouge qui vivait en bordure d'un champ de marihuana...

Et voici que je dois m'arrêter encore à cause de la marihuana. Celle-là, ma foi, c'est une créature autrement dangereuse que notre brave cucaracha. À première vue, elle paraît assez inoffensive. C'est une petite plante modeste qui ne se distingue ni par sa beauté, ni par son parfum. Mais attention ! elle porte en elle la mort et la folie. En Afrique du Nord on l'appelle *kif*, en Orient *hachisch* et en France, tout simplement, chanvre. Seulement ce chanvre, on ne le tisse pas, on le fume. Le fumeur de marihuana, comme le fumeur d'opium, comme l'ivrogne, paie la joie de quelques illusions passagères par une vie d'esclavage et de maladie.

Notre cucaracha, bien sûr, fumait la marihuana (elle ne lui coûtait rien), mais avec modération. Cela, tout de même, l'avait rendue un peu folle. Elle n'en était pas moins fort sympathique et adorée de ses voisins.

À quelque distance, dans un champ de maïs, vivait une autre

cucaracha, de l'espèce mouchetée, celle-là. Elle était venue jadis des terres chaudes, et comme l'endroit lui plaisait, elle s'y était établie à demeure. Les deux cucarachas, la rouge et la mouchetée – ou, comme on dit en espagnol, la colorada et la pinta – se retrouvaient souvent à l'heure de l'apéritif, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, et, devant un petit coup de *tequila*, taillaient d'interminables bavettes.

Un jour la Pinta dit à la Colorada (c'est ainsi désormais que nous les appellerons) :

— Je me languis, ma chère, de mon pays natal, de ses forêts profondes qu'embaument les orchidées, de ses grèves d'or où frémissent les cocotiers sous la brise tiède, où...

— Est-ce qu'il y a de la marihuana ? demanda la Colorada, qui n'était pas poète.

— Euh... oui, je suppose. Vois-tu, ma chère, nous devrions prendre des vacances et aller passer l'hiver là-bas.

— Je ne dis pas non, à condition qu'il y ait de la marihuana.

— Nous en trouverons.

— Parce que sans marihuana, moi, je ne suis bonne à rien, et surtout pas à marcher. Je préfère t'en avertir.

Quelques jours plus tard, les deux cucarachas se mirent en route. La Pinta portait sur son dos un petit sac contenant quelques objets de première nécessité. Quant à la Colorada, elle marchait ployée sous le faix d'un énorme ballot de marihuana qui constituait sa provision de voyage.

Passé Chihuahua et Villa Escobedo, passé El Parral et Mapimi, les deux cucarachas firent halte à Torreon. La traversée des grandes plaines du Nord les avait épuisées. La Colorada, qui n'avait presque plus de marihuana, était de fort méchante humeur.

— Quel pays, grommelait-elle, quel sinistre pays ! Des vaches, du maïs, du coton, il y en a tant qu'on en veut, mais de marihuana, pas la moindre petite feuille. C'est encore un coup du gouvernement, et je ne m'étonne pas qu'on parle de révolution ! Si seulement je pouvais trouver un peu, un tout petit peu de marihuana !

— Tu en trouveras à Zacatecas.

— Parlons-en ! Voilà deux mois que tu me chantes la même chanson. Je ne marche plus.

— Si tu restes ici, tu es sûre de ne pas en trouver. Tandis qu'en route...

— Bon, bon ! Comme tu voudras, mais tu es prévenue. J'ai pour deux jours de provisions. Si dans deux jours je n'ai pas trouvé de marihuana, le diable en personne ne me fera faire un pas de plus !

Et le voyage reprit, maussade. La chaleur était accablante. Au passage, la Colorada examinait le contenu des champs : « Maïs... haricots... maïs... piment... haricots... tiens !... on dirait... non,

maïs... » Et ainsi de suite.

Le matin du troisième jour, elle s'assit sur le bord de la route.

— Voilà, dit-elle, je t'avais avertie. Je n'ai plus de marihuana, je m'arrête. Advienne ce pourra.

La Pinta eut beau plaider, protester, menacer, supplier, l'autre répondait toujours en secouant la tête mélancoliquement :

— Je n'ai pas de marihuana, je ne peux pas marcher. Donne-moi de la marihuana et je marcherai.

Alors la Pinta eut une idée lumineuse.

— Et si je te portais ?

— Si tu me portais ?

— Oui, tu prendrais mon sac sur ton dos, et moi je te prendrais sur mon dos. Je suis assez forte pour deux.

— Euh, pourquoi pas ? Du moment que je n'aurai pas à marcher... On peut essayer.

Et voilà nos deux cucarachas reparties, l'une portant l'autre. À vrai dire, elles étaient ravies. La Pinta trouvait très amusant de jouer au cheval et la Colorada trouvait très reposant de jouer au cavalier. Elles firent ce jour-là plus de route que pendant les deux étapes précédentes.

Or, comme le soleil déclinait, elles se trouvèrent au détour du chemin nez-à-nez avec l'armée de Pancho Villa qui s'en allait faire la Révolution.

Pancho Villa chevauchait en tête sur sa fameuse jument baie qui, disait-on, était capable de flairer un ennemi à vingt lieues de distance. Il était grand comme deux hommes de l'espèce ordinaire et large en proportion. Sa formidable moustache était si épaisse qu'une escouade sur pied de guerre aurait pu s'y mettre à l'ombre. Il portait un costume de *charro* noir, tout orné de passementeries d'argent. Le bord de son chapeau était aussi grand qu'une roue de carrosse. À sa ceinture cloutée d'or, il avait passé deux grands pistolets à crosse de nacre. C'étaient des pistolets magiques qui partaient tout seuls quand il y avait un soldat du gouvernement dans le voisinage et, à chaque coup, ils tuaient tout un bataillon, y compris le colonel et la cantinière. Ses yeux jetaient des éclairs et sa voix ressemblait à celle du tonnerre.

Il s'en fallut de peu que sa jument n'écrasât les malheureuses cucarachas sous son sabot ferré d'argent massif. Mais Pancho Villa savait tout, voyait tout. Il tira légèrement sur la bride et s'arrêta devant les voyageuses.

— Eh bonjour, commères, dit-il poliment. Où allez-vous en cet équipage ? J'ai vu beaucoup de choses dans ma vie, par le diable, mais jamais une cucaracha qui montait à cheval !

— C'est, dit la Pinta, que ma camarade ne peut pas marcher.

— Lui manquerait-il des pattes ?

— Non, répondit la Colorada, c'est que je n'ai pas de marihuana pour fumer, et sans marihuana je ne puis marcher.

Pancho Villa éclata de rire et deux montagnes s'écroulèrent dans le voisinage. Son rire fit deux fois le tour de la terre et le dernier écho alla briser les lunettes du misérable président Huerta dans son palais de Mexico.

— Tu me contes une belle histoire, commère, dit-il enfin. Tiens ! je vais en faire une chanson. Voici longtemps que mes lieutenants me disent que l'armée a besoin d'un refrain de ralliement. C'est toi qui vas la lui fournir.

Pancho Villa prit une guitare qu'on lui tendait, réfléchit un moment, les yeux fermés, puis, frappant deux accords vigoureux, se mit à chanter :

*La cucaracha, la cucaracha.
Elle ne peut plus marcher.
Parce qu'ell' voudrait, parce qu'ell' n'a pas
D'marihuana pour fumer !*

Et aussitôt l'armée tout entière d'entonner le refrain :

*La cucaracha, la cucaracha.
Elle ne peut plus marcher...*



"La cucaracha, la cucaracha,
Elle ne peut plus marcher !... »

Ce n'était peut-être pas de la très, très grande poésie, mais la musique était entraînante en diable, et quand l'armée eut fini de chanter la chanson, elle la chanta une deuxième fois, puis une troisième, puis une quatrième. Et les chapeaux de sauter en l'air, et les fusils de partir, et les chevaux de hennir. C'est ce jour-là que tous les observatoires du monde enregistrèrent un tremblement de terre dont ils ne purent découvrir l'origine.

L'origine, c'était la cucaracha. Et elle était fière ! La Pinta aussi était fière, mais plus modestement, comme il convient à un cheval.

— Veux-tu être notre mascotte, commère ? demanda Pancho Villa. Je te donnerai toute la marihuana que tu pourras désirer.

— Alors d'accord, mon général. Je suis à vous.

— Je dois te dire que ce n'est pas un emploi de tout repos. Demain nous attaquons Zacatecas et tu devras être au premier rang de l'armée.

— J'y serai, mon général, répondit la Colorada, tout enflammée à l'idée de la marihuana, et votre Zacatecas, je le prendrai à moi toute seule, s'il le faut !

Le soir, au bivouac, Pancho Villa fit faire un beau costume de *charro* pour la Colorada, avec veste, pantalon, chapeau, bottes et même deux pistolets taillés dans un cure-dents. La Pinta reçut un harnais de fils d'argent et une selle faite avec une rognure de l'ongle du pouce de Pancho Villa.

La Colorada passa la nuit à fumer de la marihuana, aussi, quand les tambours et les clairons sonnèrent la diane, fut-elle la première levée, soufflant feu et flamme et prête à partir à l'assaut de Zacatecas avant même d'avoir cassé la croûte.

Enfin Pancho Villa donna le signal du départ. La cucaracha chevauchait en tête de l'armée, devant le général. Elle brandissait fièrement son petit chapeau et criait d'une voix grêle :

— En avant, les amis ! en avant ! Zacatecas est à nous !

Derrière elle l'armée chantait :

La cucaracha, la cucaracha.

Elle ne peut plus marcher...

Mais elle marchait, la mâtine ! Prenant son rôle au sérieux, la Pinta caracolait comme un cheval de manège. Et Pancho Villa riait, riait...

Mais voici que soudain le canon tonne. La fusillade éclate, brutale. Embusqués derrière les premières maisons de la ville, les soldats du gouvernement tirent sur les insurgés. Un instant, les assaillants hésitent, refluent. Mais Pancho Villa a fait un geste. Aussitôt, de toutes parts, les clairons et les fanfares lancent le refrain vainqueur au rythme du canon :

La cucaracha, la cucaracha !

Une immense acclamation s'élève des rangs insurgés. Les grands chapeaux de feutre et de paille retournent au combat avec une ardeur nouvelle.

La cucaracha, la cucaracha !

Les lignes ennemies sont culbutées, dépassées.

Au grand galop des chevaux sauvages, la colonne s'engouffre comme un tonnerre dans les rues. Les pistolets de Pancho Villa rugissent, et chaque fois un bataillon est anéanti. Et par-dessus tout cela, entre les éclatements, les cris, les appels et les coups de clairon, on entend encore la voix grêle de la Colorada :

— En avant, les amis ! en avant ! Zacatecas est à nous !

Et puis la voix se tait. Pancho Villa a fait un autre geste. La bataille est gagnée. La ville est prise. Le calme revient et les brancardiers vont à la recherche des blessés.

La cucaracha est morte au champ d'honneur.

Voici son cortège qui s'avance devant le front des troupes rangées au garde-à-vous. En tête marche la Pinta, au pas de parade. Sur le dos, elle a, posés sur un petit coussin, les deux pistolets de la Colorada et son grand chapeau de charro où brille une étoile de général. Derrière elle, quatre *zopilotes* noirs portent le corps de l'héroïne, étendu sur un brancard de soldat. Fermant le cortège, un gros rat d'église récite des prières.

Pancho Villa a peine à retenir ses larmes. Quand le cortège funèbre arrive à sa hauteur, il se lève sur ses étriers et salue. Alors les canons commencent à tirer les salves d'honneur, et toutes ensemble les musiques de l'armée entament sur un rythme lent l'air qui sent la poudre et le soleil la gloire et la liberté, l'air qui, pendant toute la Révolution mexicaine, fera trembler les tyrans :

La cucaracha, la cucaracha.

Elle ne peut plus marcher,

Parce qu'ell' voudrait, parce qu'ell' n'a pas

D'marihuana pour fumer !



Comment mourut Zapata



QUELQUE temps après mon arrivée au Mexique, étant allé faire une visite protocolaire au Secrétariat d'État à l'instruction Publique, je m'attardai dans une des galeries du deuxième étage où se trouvent de fort belles fresques du peintre Diego Rivera.

L'une d'entre elles retint mon attention. Elle se rapportait, comme les autres, à la grande Révolution mexicaine qui eut lieu entre 1910 et 1920. C'était surtout le personnage central qui me frappait. Mince et droit sur son cheval, il était vêtu de la blouse et du pantalon de toile blanche que portent tous les paysans du Mexique. Son visage maigre était comme mangé par une moustache démesurée, en accent circonflexe. Les yeux étaient inoubliables : profonds et graves, ils luisaient, sous le grand chapeau, d'une flamme tranquille et presque insoutenable de pureté.

— Belle figure, n'est-ce pas ? dit une voix derrière mon dos.

Je me retournai. C'était mon ami le professeur A..., Don Jésus dans la vie privée et Chucho pour les intimes.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Comment ? Vous ne le connaissez pas ? Bien sûr, en Europe on vous a surtout parlé de Pancho Villa, le chef de la Révolution paysanne dans le Nord. Il était pittoresque. Mais celui-ci était plus grand. C'est Emiliano Zapata.

— Je me souviens vaguement. C'était le leader des agraristes, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez. En fait, il fut bien plus que cela. Voyez, son nom est indiqué sur l'inscription de la guirlande, en forme de complainte

populaire.

Je déchiffrai :

*À Cuautla. Morelos, naquit
Un homme des plus étonnants.
Écoutez-moi, je vous le dis.
Et mes paroles sont d'argent.
C'est Emiliano Zapata,
Le plus aimé de tous les gens.*

— Une étrange destinée, reprit Don Jésus. Ce petit *péon* de Cuautla, né pour l'esclavage et la misère, occupe dans notre imagerie populaire une place égale à celle de Cuauhtemoc, le dernier des empereurs aztèques. Il lui fait curieusement écho. Sa mort elle-même possède cette cruauté grandiose qu'on retrouve jusque dans les monuments les plus anciens de notre mythologie.

— Comment est-il mort ?

— L'homme vous intéresse ? me demanda Don Jésus sans répondre directement à ma question.

— Je pense bien ! Avec un visage pareil !

— Alors écoutez. Je pars demain pour Cuautla, faire ma cure d'eau sulfureuse. C'est à une centaine de kilomètres de Mexico. Venez passer la fin de la semaine avec moi. Je vous promets quelque chose d'intéressant.

Niché dans une vallée profonde, au pied du Popocatepetl et de la Femme Endormie, Cuautla est une ville charmante et l'odeur puissante d'œufs pourris qui émane des sources sulfureuses ne gâche pas trop les agréments du séjour. La campagne avoisinante est couverte de plantations de canne à sucre parmi lesquelles serpente un adorable tortillard surnommé le *Cañero*.

C'est sur une de ses plates-formes branlantes que Don Jésus et moi primes place le dimanche matin. Pour combattre la chaleur qui ne cessait de croître à mesure que le soleil montait au-dessus des volcans, nous sucions chacun un bout de canne à sucre taillé en biseau à son extrémité. Après deux heures de voyage, nous arrivâmes non loin d'un *ingenio*, c'est-à-dire d'une ferme sucrière.

Don Jésus sauta lestement de la plateforme et me conduisit à travers les champs de cannes vers une maisonnette dont on apercevait le toit. Un homme d'une soixantaine d'années était assis devant la porte. En m'approchant, je vis qu'il était aveugle. De loin, Don Jésus lui cria :

— Holà, Justo, je vous amène un ami !

— Qu'il soit doublement le bienvenu, Chucho, puisqu'il vient avec vous.

Les présentations faites, Justo nous offrit de petits cigares noirs de sa

fabrication et reprit la guitare qu'il avait posée à côté de lui en nous entendant arriver.

— Ami, dit Don Jésus, notre visiteur serait heureux que vous lui parliez d'Emiliâno Zapata.

— *Mi général* Zapata, murmura l'aveugle. Cela fait combien d'années qu'il est mort, Chucho ?

— C'était en 1919.

— En avril...

Du bout des doigts, il effleura les cordes de sa guitare en chantonnant un *corrido*.

*Écoutez, messieurs, la plainte
D'un lamentable événement.
Car il est mort sans une plainte,
Zapata, l'insurgé si grand.*

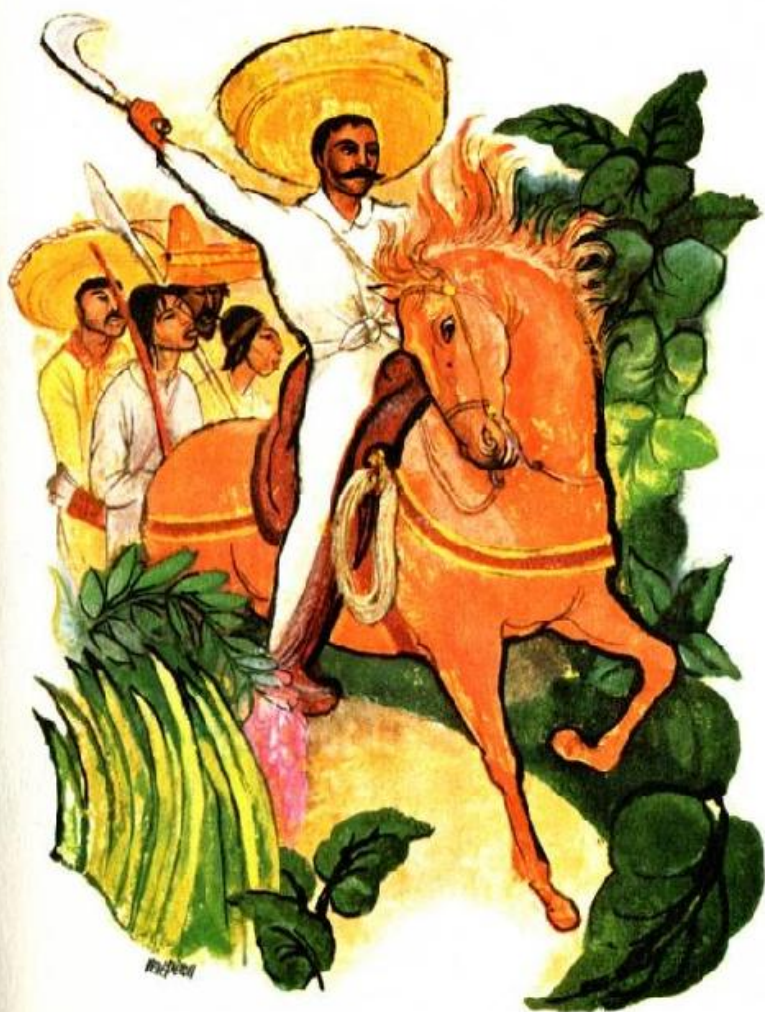
*Comme une tache dans l'histoire.
Le mois d'avril de mil-neuf-cent
Dix-neuf reste dans la mémoire :
Toujours s'en souvient le paysan.*

*Cloche du village qui sonne.
Pourquoi sonner si tristement ?
— C'est pour Zapata que je sonne,
Zapata, c'était un vaillant.*

Il soupira.

— *Ay Dios*, Chucho, il me semble que j'y suis encore.

Lentement, comme s'il cherchait ses mots dans l'ombre où se perdait son regard, il se mit à raconter. Il dit l'enthousiasme des premiers jours de la Révolution, quand Zapata, monté sur sa jument alezane, souleva les Indiens de l'État de Morelos au cri de *Terre et Liberté* ! Le vieux dictateur Porfirio Diaz prit la fuite. Pancho Villa tenait le Nord. À Mexico, Francisco Madero, le petit président à barbiche et binocle, faisait la révolution selon les formes légales, qu'il connaissait, lui, vu qu'il avait de l'instruction.



Terre et Liberté !

— Cela nous paraissait tout simple, à nous, pauvres Indiens. Jadis l'Espagnol avait pris la plupart de nos terres. Puis le créole avait chassé l'Espagnol, mais il avait gardé les terres ; il en avait même pris d'autres. Maintenant, le jour était venu de réclamer notre héritage. Parfois, nous levions les yeux vers la Femme Endormie, espérant qu'elle se lèverait et que s'accompliraient les anciennes prophéties.

Mais une révolution selon les formes légales ne se fait pas si vite. Les petits présidents à binocle et barbiche, pour bien intentionnés qu'ils soient, et peut-être à cause de cela, n'aiment guère voir le peuple en armes. Madero préféra se fier aux politiciens et aux militaires. Mal lui en prit. À peine l'ordre fut-il rétabli, le général Huerta renversa Madero et le fit fusiller secrètement, y compris la barbiche, le binocle et les bonnes intentions.

Alors commença la vraie révolution.

— Les terres qu'on ne nous avait pas données, nous les avons prises. Ce ne fut pas toujours très beau. Nous avons commis nos erreurs, Zapata tout le premier. Quand on retrouve son bien après des siècles d'attente et qu'on n'a pas l'habitude d'être propriétaire, on risque d'abuser. Mais nous avons payé cher, très cher...

À Mexico, les présidents se succédaient, réactionnaires, révolutionnaires. Après Huerta, il y eut Carranza. Les Américains s'en mêlèrent et débarquèrent à Veracruz. Mais Zapata, devenu méfiant, tenait le Sud et gardait les terres. On fit une Constitution, des lois agraires, mais Zapata, se souvenant de Madero, préférait les fusils.

Et les années passaient, et le Mexique recommençait à vivre.

— Nous sentions bien que c'était la fin. Une révolution s'était faite et ce n'était pas tout à fait la nôtre. Le temps des insurrections était passé. Chaque jour, *mi général* Zapata devenait plus sombre, plus triste. Il continuait à déjouer sans peine les efforts des armées lancées contre lui, et là où s'étendait sa puissance, les pauvres, les petits, *los de abajo*, ceux d'en bas, comme nous disions, étaient sûrs d'être protégés.

De nouveau, ses doigts effleurèrent la guitare.

— *Femme, les autres se reposent,
Dit Zapata fort tristement.
Me reposer, hélas, je n'ose.
Je suis comme un oiseau errant.*

*Tant que j'irai par la montagne.
Entouré de mes lieutenants,
Grâce à moi l'Indien des campagnes
Restera maître de son champ.*

*Tous les généraux se démènent
Afin d'abattre le géant.*

*Dans les combats perdant leur peine.
Ils l'abattront traîtreusement.*

— Oui, reprit l'aveugle, ce fut une bien grande trahison. Les gens du gouvernement trouvèrent un officier assez vil pour faire cette besogne. Il s'appelait Guajardo.

Ostensiblement, Guajardo fit mine de vouloir trahir le gouvernement et passer à la dissidence avec ses troupes. Il envoya un message à Zapata, exprimant le désir de se placer sous ses ordres et lui demandant une entrevue.

Zapata était un vrai paysan, méfiant et rusé comme un *coyote*. Il exigea des preuves de sincérité, et non des preuves en paroles comme les aiment les gens de la ville, mais des gestes, des actes. Guajardo dut attaquer les troupes gouvernementales et leur livrer combat. Il le fit sans sourciller. Il dut même, dit-on, faire arrêter et exécuter certains de ses hommes, accusés de trahison par Zapata. Ce fut plus difficile, mais le gouvernement était décidé à payer le prix du sang et il le paya.

Finalement, Zapata se laissa convaincre.

— Il réunit un soir son état-major. Je faisais partie de l'escorte. Il nous annonça qu'il avait décidé de rencontrer Guajardo le lendemain dans une *hacienda* près de Chinameca. Chacun s'y rendrait avec un détachement en armes, mais les deux chefs parleraient seul à seul. Je fus désigné pour faire partie du détachement. Une étrange angoisse pesait sur nous, ce soir-là. Plusieurs officiers essayèrent de dissuader leur chef. L'un d'entre eux pouvait négocier à sa place. Il serait temps, plus tard, qu'il intervienne personnellement. Mais *mi général* Zapata haussa les épaules : « J'irai », dit-il. Et tout le monde se tut, car on ne discutait pas sa parole. Il nous serra la main à tous, longuement.

» Le lendemain, comme nous arrivions en vue de l'*hacienda*, il nous fit faire halte et observa les alentours. Tout paraissait normal et les guetteurs, postés depuis la veille, ne signalaient aucun danger en vue. L'*hacienda* était une grande bâtisse blanche posée sous le soleil à même la poussière. Son portail s'ouvrait au milieu de la façade comme la gueule d'un four.

» Au moment où *mi général* Zapata donna l'ordre de reprendre la marche, je m'aperçus que la bride de ma sangle s'était défaite, et je restai un peu en arrière pour la réparer. J'allais remonter en selle quand je m'entendis appeler :

» — *Compañero ! compañero !*

» D'une touffe de maguey, je vis sortir un garçon d'une quinzaine d'années. Il était hors d'haleine.

» — Arrêtez ! criait-il, arrêtez ! Où est le général ?

» — En avant, mon garçon, où veux-tu qu'il soit ?

» — Il faut l'empêcher d'aller à l'*hacienda* ! On lui a dressé un piège !

» — Que dis-tu ?

» — J'ai entendu deux soldats de Guajardo discuter tout à l'heure. Ils vont l'abattre dès qu'il entrera dans la cour !

» Je ne pris pas le temps de discuter ni de réfléchir. Je saisis le garçon par le bras, le posai en croupe et piquai des deux pour rattraper mes compagnons qui avaient presque atteint le portail.

» — Si tu m'as menti, grondai-je, il t'en cuira !

» Le détachement s'apprêtait à entrer. Je criai de toutes mes forces pour l'avertir, mais le vent de la course emporta ma voix. J'étais encore à deux cents mètres quand les cavaliers s'engouffrèrent sous le porche. Rien ne se produisit, et pendant quelques secondes je repris espoir.

» J'allais atteindre le portail à mon tour quand le tonnerre se déchaîna. Une compagnie entière, embusquée sur les toits de la ferme, concentra son tir sur la cour. Je cabrai mon cheval à quelques mètres de l'entrée. Par l'ouverture béante, je vis au milieu de la cour inondée de soleil *mi général* Zapata glisser doucement de son cheval, sa belle chemise blanche toute couverte de sang. Jamais, non, jamais je n'oublierai ce spectacle.

» Au même instant une balle siffla à mes oreilles et mon cheval fit un écart. Les soldats m'avaient aperçu. Vivement, je tournai bride, et, le garçon toujours en croupe, m'enfuis au galop. Les balles ricochaient autour de nous. Brusquement, je sentis un choc à la tempe gauche et mes yeux s'éteignirent. J'eus la force de passer les brides au garçon avant de m'évanouir.

» Quand je repris connaissance, nous avions gagné le refuge des hautes montagnes et le garçon me soignait.

» J'étais aveugle. Mais ce n'est pas à moi que je songeais. Dans mes ténèbres, je revoyais toujours *mi général* Zapata tomber de son cheval sous les balles des traîtres. »

De grosses larmes coulaient le long de ses joues. Encore une fois, la guitare gémit pour accompagner la plainte :

*Coquelicot, toi qui embaumes
L'air des montagnes et des champs
Jamais tu ne reverras l'homme
Qui fut le chef des combattants.*

*Rouge-gorge, chante et pleure.
Chante mélodieusement.
Zapata est mort tout à l'heure.
On l'a tué traîtreusement.*

*Petit œillet, toi que j'adore.
Qu'as-tu dit à l'eau du torrent ?*

— *Que Zapata doit vivre encore.
Il reviendra certainement.*

*Sur son tombeau disant prière.
J'ai vu pousser un lis tout blanc.
Je l'ai cueilli, et sur la pierre
Je l'ai posé pieusement.*

Le soir, comme le *Cañero* nous emmenait en cahotant à travers les champs de cannes, je me tournai vers mon ami.

— Dites-moi, Don Jésus, comment s'appelait ce garçon dont parlait Justo dans son histoire ?

— Vous avez deviné, répondit-il. Il s'appelait Chucho, et c'était moi.



Le chasseur imprudent



N fait de gibier, il n'y a qu'une chose que Don Enrique préfère au canard sauvage du lac de Patzcuaro : c'est le *venado*, le petit cerf du *monte* au pelage doré comme une futaie d'automne.

Don Enrique n'est pas Mexicain, mais c'est tout comme. Natif de Béziers, il porte dans ses doubles muscles toute la sève languedocienne. Comme il occupe un poste élevé dans l'administration française à l'étranger, je ne le désignerai pas plus clairement. Ceux qui l'ont seulement aperçu derrière son bureau, mâchonnant un cigare ou rédigeant une note de sa haute écriture impatiente, ne le reconnaîtront pas.

Pour savoir qui est vraiment Don Enrique, il faut l'avoir vu tirer au vol une *paloma blanca*, fatiguer un *black bass* de deux kilos sur la rive d'un torrent de montagne, arrêter net la charge d'un *jabali* d'une balle entre les deux yeux ou accrocher un poulpe entier à un hameçon gros comme une ancre de transatlantique pour pêcher la *manta raya* dans les eaux violettes d'Acapulco.

Le meilleur moment de Don Enrique est après la chasse, quand, la chemise ouverte sur sa poitrine velue, la moustache en bataille et l'œil farouche, il fait dissoudre du bout du doigt un morceau de sucre dans son verre de pastis.

Son seul défaut est d'être poète, et c'est de là que tout le mal est venu.

Quelque temps après l'apparition du volcan Paricutin, nous étions allés rendre visite au bouillant nouveau-né dans son cratère. Il se

portait à merveille et venait d'engloutir le village de Parangaricutiro – moins le clocher de l'église qui s'était fiché dans sa coulée de lave comme une arête dans un gosier.

Cinq heures de cheval dans la nuit parmi les fumerolles avaient empli Don Enrique d'un enthousiasme inquiétant. Comme nous arrivions à Uruapan, les cloches de l'église sonnaient trois heures avec des ferraillements de casseroles et j'étais à moitié mort de fatigue. Don Enrique, au contraire, parlait de prendre sa vieille Ford et d'aller courrir le coyote à la lueur des phares sur les pistes du *monte*.

Il fut heureusement détourné de ce projet par un message arrivé en notre absence, que lui remit le *mozo* de l'hôtel.

— Le diable me patafiole ! s'écria Don Enrique d'une voix de tonnerre. Mon *compadre*, le cacique Fernandez, nous invite demain à chasser le *venado* sur les pentes du Tancitaro. Mon vieil ami le juge Ibañez viendra tout spécialement de Tepalcatepec pour être de la fête. Nous avons rendez-vous à neuf heures sur la place du marché d'Apatzingan. Il n'y a pas un instant à perdre. Allez vous coucher. Je vais préparer le matériel et je vous réveillerai au moment de partir.

Le jour se leva soudain comme nous abordions les rampes qui mènent du plateau à la vallée du rio Tepalcatepec. Des milliers de papillons jaillirent de fourrés. En un seul long déchirement, le concert des oiseaux et des insectes s'établit sur la garrigue. À mesure que nous descendions, l'air se faisait plus lourd, plus capiteux : il coulait dans nos poitrines comme une liqueur épaisse et aromatique.

Conduisant sa voiture à bout de bras, Don Enrique chantait le grand air du *Trouvère*. Aux abords d'Apatzingan, il me montra entre deux cocotiers une haute cime qui se profilait sur la droite :

— Le Tancitaro, dit-il, trois mille huit cent quarante-cinq mètres...

Je dus avoir l'air passablement alarmé, car il ajouta, rassurant :

— Nous n'irons vraisemblablement pas tout à fait en haut.

Sur la place d'Apatzingan nos compagnons nous attendaient avec les chevaux. Je connaissais déjà le cacique Fernandez et sa bonne tête osseuse marquée par la petite vérole. Il était venu avec ses trois fils et une douzaine de voisins qui devaient servir de rabatteurs bénévoles. Les *abrazos* échangés, Fernandez me présenta au juge Ibañez. C'était un petit bonhomme tout sec d'une cinquantaine d'années. Il présentait la particularité remarquable de porter un complet de lainage, un col dur, une cravate, un feutre à bords roulés et d'avoir l'air parfaitement à l'aise, alors que je supportais péniblement le poids du pyjama de toile blanche qui est l'uniforme des terres chaudes. Il était armé d'une canne ferrée.

— J'adore la chasse, me confia-t-il, mais je n'ai jamais tenu un fusil de ma vie. Quand je lève un animal, je le mets en joue avec ma canne et je crie « Poum ! ». Cela suffit à un vrai chasseur.

Nous déjeunâmes d'une paire d'œufs *ranchera* dans une auberge au bord de route. Pour couvrir l'écœurement de la graisse chaude dans la moiteur matinale, je les arrosai copieusement d'une *salsita* piquante à faire pleurer un roc. Un tison jeté sous la table afin d'écarter les moucherons nous enveloppait d'une fumée brûlante et surchauffait encore l'atmosphère. C'est ainsi que dans la sueur, les larmes et la saveur urticante du *chile verde*, commença la journée de chasse la plus extraordinaire de ma vie.

Vers midi, nous avions trouvé la fraîcheur relative des quinze cents mètres. Nous fîmes halte près d'une source sur un plateau herbeux surplombé par deux petits sommets entre lesquels plongeait une ravine.

— Les cerfs sont par là, dit Fernandez.

Le plan de bataille fut établi de la manière suivante : les rabatteurs commenceraient par gagner le sommet de gauche, puis descendraient vers le plateau. Le juge resterait près de la source pour barrer la route à l'animal au cas où il serait tenté de gagner les *barrancas* inaccessibles qui bordaient le plateau à l'ouest. Force lui serait alors de s'engager dans la ravine où Fernandez, Don Enrique et moi-même l'attendrions, échelonnés dans les fourrés à cent mètres environ les uns des autres.

Comme nous nous dirigeons vers nos postes de tir, une brise frisque se leva.

— Reconnaissez-vous ce vent, mon cher ? s'écria Don Enrique. Pour moi, c'est un vieux camarade. Il était de toutes mes chasses autrefois dans les Cévennes. Sentez-moi ça, un vrai vent de chasseur, un vent qui colle à vous et vous court devant comme un chien de chasse... Le vent à mon flanc, comme un chien fidèle... Pas mal, ce vers ! Le vent à mon flanc... Il faut que j'en tire quelque chose...

Ruminant son poème, Don Enrique s'installa derrière un buisson au bout d'une trouée qui lui donnait sur la ravine une vue étroite mais parfaitement dégagée. Mon poste était à quelque distance en aval.

L'attente fut longue. Il était près de quatre heures lorsque j'entendis enfin les cris des rabatteurs. Je me hissai sur une pierre d'où je découvrais le plateau. Immédiatement mes jumelles accrochèrent une petite tache fauve qui filait vers la source où le juge Ibañez était à l'affût. Le *venado* était débusqué. Il était à une cinquantaine de mètres de la source quand je vis le juge se lever et brandir sa canne. Je ne l'entendis pas crier « Poum ! », mais le *venado* fit un écart et piqua dans la ravine où nous l'attendions.

Je dégringolai jusqu'à mon poste. Vu la direction qu'il avait prise, l'animal devait passer devant Fernandez, puis, ayant traversé un fourré, dévaler la pente devant Don Enrique. Ayant les deux tireurs d'élite avant moi, j'estimai que mes chances de placer une balle dans le *venado* étaient à peu près nulles.

J'entendis le claquement du Mauser de Fernandez. Il dut manquer son coup, car il cria :

— À vous, Don Enrique ! Voilà l'animal !

Quelques secondes s'écoulèrent, puis la canardière de Don Enrique rugit sourdement. Les échos cascadèrent dans la ravine et ce fut le silence.

Tendu, j'attendis. Mais rien ne vint. Une minute, deux passèrent. Don Enrique était étrangement silencieux. S'il avait manqué le cerf, il n'aurait pas manqué de m'avertir par une bordée d'imprécations assorties. S'il l'avait tué, alors la montagne retentirait déjà de ses chants de victoire.

Rien n'est plus impressionnant que le silence du *monte*. Mes nerfs me faisaient mal. Je commençais à imaginer des choses affreuses : la culasse qui saute, le canon qui éclate...

À la fin, j'estimai que le *venado* ne viendrait plus au rendez-vous. Désarmant mon fusil, je remontai la pente jusqu'au poste de Don Enrique. Il était désert.

— Don Enrique ! criai-je.

La voix de Fernandez et celle du juge me répondirent. Eux aussi, inquiets du silence de notre ami, étaient venus à sa recherche. Plusieurs fois nous appelâmes, mais inutilement. Don Enrique ne répondait plus.

Au bout d'un moment, l'idée nous vint qu'ayant blessé le cerf, il était peut-être parti sur ses traces. Nous nous engageâmes dans la trouée au bout de laquelle il avait dû voir passer l'animal. Au bout de quelques mètres nous débouchâmes dans une petite clairière. Assis sur une pierre, Don Enrique mâchonnait un cigare éteint avec une telle vigueur qu'il en avait déjà mangé plus de la moitié. Il ne leva pas les yeux à notre approche. Devant lui, à dix pas, gisait le cadavre d'une magnifique vache au pelage roux.

Plus tard. Don Enrique nous expliqua ce qui était arrivé. Occupé à taquiner la muse, il n'avait pas entendu les cris des rabatteurs. Le coup de feu de Fernandez le tira de sa rêverie.

— À ce moment, j'entends votre appel, *compadre*. Je saute sur mon fusil et je me mets en position. Le *venado* dégringolait la ravine. Au bruit des branches cassées, je crus qu'il passerait tout au fond de la trouée. Mais soudain, badaboum, badaboum, badaboum, je l'entends qui galope tout près sur ma droite. Un éclair fauve traverse mon champ de vision. Sans réfléchir, je tire et j'entends « Floc ! » – ou plus exactement « Vlaouch ! », comme une grosse bouse verte qui s'écrase sur l'herbe. Aussitôt, je me dis : « Ça, ce n'est pas un bruit de *venado*. » Je m'avance... et voilà. *Compadre*, je suis déshonoré.

Nous eûmes tous l'héroïsme de retenir l'éclat de rire qui nous prenait à la gorge. Les rabatteurs nous avaient rejoints et regardaient,

bouche bée. Un des fils de Fernandez alla examiner les empreintes.

— Le *venado* a filé par le fond, dit-il. Il a dû effrayer la vache qui était couchée dans ce fourré.

Elle est partie au galop et elle est passée juste entre le *venado* et le fusil.

— C'est une erreur excusable, *compadre*, dit Fernandez en frappant sur l'épaule de Don Enrique.

— D'autant plus, ajoutai-je, qu'elle a un pelage tout à fait analogue à celui d'un cerf.

— Et puis, conclut le juge Ibañez, techniquement le cerf était déjà mort : je l'avais tué près de la source.

Que peuvent toutes les consolations ? Don Enrique secoua sinistrement la tête.

— Tout le Michoacan et le Jalisco, sans parler du Colima et du Nayarit, vont rire de cette aventure. Ma réputation est perdue. Je ne pourrai jamais plus tenir un fusil.

— Non, *compadre*, dit Fernandez, l'histoire restera entre nous.

— Sauf si le propriétaire de la vache porte plainte, rectifia Ibañez, se souvenant soudain de ses fonctions juridiques.

— La chose est peu probable, juge, car c'est une vache sauvage.

— Sauvage ou non, elle a un propriétaire.

— Il n'en saura rien si nous tenons nos langues. Nous allons tous faire serment sur le cadavre de cette vache de ne jamais souffler mot de cette aventure tant qu'on ne nous en parlera pas.

Solennellement, un à un, nous jurâmes. Don Enrique eut l'air soulagé. Puis, comme il ne faut rien laisser perdre, Fernandez fit prélever par son fils les filets de l'animal.

Ce soir-là, devant le *rancho* de Fernandez, comme je plantais mes dents au cœur d'un bifteck résistant mais savoureux, je vis de loin sur les pentes du Tancitaro un vol de *zopilotes* qui tournait au-dessus d'une charogne invisible. Je poussai Don Enrique du coude :

— Les témoins du crime, lui dis-je en lui montrant les oiseaux.

Il me lança un long regard triste et posa sa tranche de viande, l'appétit définitivement coupé.

Les mois passèrent. Hélas ! qui peut empêcher un chasseur de raconter une histoire de chasse ? Même Don Enrique manqua parfois de discrétion. Bref, l'anecdote se répandit sans qu'aucun de nous ait eu le sentiment d'avoir rompu sa promesse. D'ailleurs la vache, gage du serment, était depuis belle lurette retournée à la poussière.

Un an après l'affaire, Don Enrique et moi-même prenions le frais devant la *posada* de Patzcuaro lorsqu'un vieil Indien passa, menant une paire de bœufs. Arrivé à notre hauteur, il s'arrêta, regarda fixement Don Enrique, puis toucha le bord de son chapeau :

— Pardon, *señor*, dit-il, ne seriez-vous pas l'homme qui a tué la

vache ?

— En effet, *amigo* répond Don Enrique, vaguement inquiet.

— On m'a raconté votre histoire, et je pensais bien que c'était vous.

Et il continua sa route. Manifestement, il satisfaisait une simple curiosité. Son visage disait combien il appréciait de rencontrer en personne le héros d'une aventure qui avait déjà fait le tour de la région.

— Rassurez-vous, dis-je à Don Enrique, ce n'est pas encore le propriétaire. Soyez même fier de votre gloire, car il y a bien cinquante kilomètres à vol d'oiseau d'ici au lieu de votre crime.

El hombre que mató la vaca, l'homme qui a tué la vache, devint désormais le surnom universellement admis de Don Enrique. En tarasque comme en nahuatl, cela se disait en un seul mot. Lorsque Don Enrique était en chasse dans le *monte*, il suffisait de prononcer ce mot sur la place d'un village pour retrouver sa piste en un instant.

Il jouissait secrètement de cette notoriété. Après tout, il n'est pas donné à n'importe qui d'être un personnage de légende. Le remords s'estompait, le danger de voir surgir le propriétaire de la vache également, car, s'il avait existé, la rumeur publique aurait certainement fini, depuis le temps, par l'atteindre.

La Saint-Henri tombe le 15 juillet. La proximité de notre fête nationale et les hautes fonctions qu'occupe Don Enrique confèrent à la célébration de ce jour une certaine ampleur. Dès le matin, des *mariachis*, ou trouvères à gages, viennent lui donner l'aubade. Puis, au son des guitares et des marimbas, ses amis et collaborateurs se réunissent dans son bureau, et l'on sert des rafraîchissements accompagnés des robustes friandises mexicaines dont le digne homme est friand. C'est l'homme des discours et des cadeaux.

À l'occasion de la Saint-Henri, quelque deux ans après le coup de fusil malencontreux mais désormais célèbre, le cacique Fernandez m'envoya une admirable petite vache de céramique, œuvre d'un artisan de son village qui aurait du génie s'il signait Picasso. Il me priait de remettre l'objet à Don Enrique au cours de la collation traditionnelle.

Pour corser l'affaire, j'imaginai d'écrire sur le triste sort de cette vache un *corrido*, c'est-à-dire une complainte pareille à celles que colportent de village en village les musiciens ambulants. Portant le fait-divers au rang de l'épopée, ces *corridos* font office de gazette, puis, en vieillissant, deviennent de véritables manuels d'histoire. Il en est sur les armées de Maximilien, sur la nationalisation des pétroles, sur la mort de Pane ho Villa et sur le meurtre d'une certaine Rosita Alvarez par son fiancé, dans un bal de Saltillo en l'année 1900. Le mien s'intitulait *Corrido Del Cazador Imprudente Que Mató Una Vaca Creyendo Que Era Venado*, ce qui est un beau titre. Je le fis imprimer,

comme il est de coutume, sur un gros papier de couleur violente avec une illustration naïve. Un *mariachi*, spécialement loué au Tenampa, me composa la musique.

J'offris la vache à Don Enrique tandis que mes musiciens entonnaient sur une ritournelle tragique l'histoire du chasseur imprudent racontée dans tous ses détails :

*Don Enrique se Hamaba.
Y siempre fué hombre cabal
Y con su buena escopeta
Era de percusión central...*

Don Enrique apprécia le *corrido* en amateur, me signala quelques fautes de versification, et, dans l'ensemble, parut fort satisfait.

Afin que le cacique Fernandez et le juge Ibañez puissent, eux aussi, jouir de la plaisanterie, nous fîmes enregistrer le *corrido* sur un disque qui leur fut expédié avec une provision de feuilles imprimées.

C'était mon tour d'entrer dans la légende, ou plus exactement dans le folklore. Ravis d'être cités dans un *corrido*, les compatriotes de Fernandez colportèrent ma pasquinade de *cantinas* en auberges et de foires en marchés. Un dimanche, elle fut chantée sur la place publique d'Uruapan. De là, elle gagna les recoins les plus éloignés du Michoacan, jusqu'au jour où, consécration finale, je l'entendis chanter par un aveugle dans une rue de Morelia.

La saison des chasses approchant, le moment n'était pas loin où Don Enrique et moi irions, comme chaque année, faire visite à nos braves amis. Je me réjouissais par avance du triomphe qui nous attendait.

C'est à peu près à cette époque que je reçus dans mon courrier du matin une lettre portant la devise constitutionnelle du Mexique : « *Suffrage effectif Pas de réélection.* » C'était une citation à comparaître devant le juge de paix de Tepalcatepec. Sur le moment, j'en fus troublé, car les manifestations de l'ordre public m'ont toujours inspiré une crainte superstitieuse. Mais la signature du juge Ibañez en bas du document dissipa aussitôt mon inquiétude. Le cher homme avait évidemment choisi ce procédé original et spirituel pour m'inviter à une partie de chasse. Ce qui me fit le plus rire fut qu'il avait poussé la plaisanterie jusqu'à mentionner sur la convocation que j'étais cité comme témoin à charge dans le meurtre d'une vache appartenant à un certain Zefirio Mazapán, *vecino* de Tepalcatepec. Zéphyr Massepain ! le nom était burlesque à souhait.

Je téléphonai aussitôt à Don Enrique. Il avait reçu, lui aussi, une citation à comparaître, mais à titre de prévenu, naturellement.

Les convocations indiquaient que l'audience aurait lieu le samedi suivant à onze heures du matin à la Présidence municipale de

Tepalcatepec.

— Ce qui veut dire, interpréta Don Enrique, que le juge compte sur nous pour le déjeuner et que nous prendrons l'apéritif avec le maire. Ma foi, comme je n'ai rien de mieux à faire, je partirai le vendredi soir et j'arriverai là-bas assez tôt pour tirer quelques lapins avant de me rendre à l'invitation.

— Je ne peux pas vous imiter, répondis-je, car j'ai un rendez-vous vendredi soir. Mais si je quitte Mexico samedi avant le jour, je puis être à Tepalcatepec vers onze heures et demie. Vous ferez patienter nos amis.

C'est ainsi que, le samedi suivant, j'arrivai cahin-caha sur la place de Tepalcatepec. Elle était vide et un soldat somnolait dans un coin d'ombre devant la Présidence municipale.

— Ho, l'ami ! criai-je. Avez-vous vu le juge Ibañez.

Du pouce, il me montra la Présidence Municipale par-dessus son épaule.

La rumeur des voix me guida jusqu'à une grande salle basse. Dès l'entrée, je reconnus Fernandez et ses amis autour d'une table. Don Enrique était assis en face d'eux. Du bout de la table, le juge me fit un signe de bienvenue :

— Entrez, entrez ! me cria-t-il d'une haleine. On n'attendait plus que votre témoignage. Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

Me prêtant au jeu, je levai la main.

— Je le jure.

— Reconnaissez-vous ceci ?

Il me montrait un exemplaire de mon *corrido*.

— Bien sûr, juge, je plaide coupable.

— Avez-vous été témoin des faits rapportés ici ?

— Oui, juge.

— Voulez-vous nous les raconter sans omettre le moindre détail ?

Les vieilles plaisanteries sont les meilleures. Pour la centième fois peut-être depuis deux ans, je me lançai dans la narration des faits que je jugeai aussi brillante que spirituelle. À force de raconter l'histoire, j'avais fini par amener les intonations, les jeux de scène, les coups de théâtre à ce qui me semblait une véritable perfection comique. De temps en temps, un petit rire étouffé derrière mon dos m'indiquait que mon humour trouvait des amateurs éclairés dans l'auditoire. Mais ce pince-sans-rire d'Ibañez restait impassible.

Quand j'eus terminé, il fourragea dans ses papiers et appela :

— Don Zefirio Mazapán !

Un vieux métis à figure de fouine s'avança.

— Oui, Votre Excellence...

J'ouvris de grands yeux. Zefirio Mazapán, l'impossible Zéphyr

Massepain existait ! Le propriétaire de la vache existait ! Mû par un sombre pressentiment, je regardai autour de moi. Comment n'avais-je pas compris dès l'entrée ? Il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, mais d'un authentique procès. De l'autre côté de la table, Don Enrique, très rouge, évitait mon regard.

D'une voix lamentable, Don Zefirio énumérait les vertus de sa vache et comptait sur ses doigts les veaux qu'elle aurait pu lui donner.

— Au moins trois, Votre Excellence, et peut-être quatre... sans compter que si le premier veau avait été une génisse, cela ferait cinq en ce moment. C'est six têtes de bétail que j'ai perdues, Votre Excellence. On dit que je suis riche parce que j'ai deux ou trois cents vaches, Votre Excellence, mais vous savez ce qu'est le bétail du *monte*, Votre Excellence, bien aléatoire, bien aléatoire...

— Pourquoi avez-vous tant tardé à porter plainte ?

— Je vis très retiré, Votre Excellence. On m'avait bien dit qu'un *señor* de la ville avait tué une vache dans le *monte*, mais comment pouvais-je prouver qu'il s'agissait d'une des miennes après que les *zopilotes* eurent mangé la peau, avec les marques ?... Jusqu'au jour où Pepe, mon valet d'écurie, est revenu de la fête du village en chantant ce *corrido*...

Il se tourna vers moi.

— C'est un très bon *Corrido*, le *señor* me permettra de le lui dire. Il donne tous les détails, les noms, la date. Il m'a suffi de le reproduire dans la plainte que j'ai adressée à Son Excellence le *señor* juge.

J'étais atterré. Je cherchai une consolation vers Fernandez, mais le cacique faisait visage de bois. Les yeux fixés sur ses souliers, Don Enrique tapotait nerveusement le bord de la table. J'étais seul au monde et je me sentais une âme de Judas. Mais déjà Ibañez avait pris ses bécicles et lisait la sentence :

« Pour ces motifs, condamne ledit chasseur à payer au propriétaire de la vache la somme de trois cent cinquante pesos à titre d'indemnité... »

Les doigts de Don Enrique cessèrent de tapoter le bord de la table.

« Le condamne en outre à payer à titre de dommages et intérêts la somme de quarante pesos pour chacun des trois veaux que la vache en question aurait pu mettre au monde depuis sa mort... »

Don Enrique poussa un grognement sourd et noua ses mains si serrées que les articulations devinrent blanches. Son visage passa du rouge brique au violet sombre.

« Le condamne, outre les dépens et frais du procès, à une amende de deux cents pesos pour délit d'abattage clandestin. »

J'estimai que la note devait s'élever à près de mille pesos. Don Enrique n'est pas un indigent et son salaire est confortable. Mais mille pesos, c'est une somme. On peut s'offrir un bon fusil de chasse à ce

prix-là.

Le brouhaha des chaises m'annonça que l'audience était levée. Ibañez s'avança vers Don Enrique.

— *Amigo*, dit-il, j'espère que vous comprenez ma position.

Le condamné leva les yeux.

— Bien sûr, juge, vous n'avez fait que votre devoir, et je vous en estime d'autant plus. Ce n'est pas à vous que j'en veux...

Le coup me frappa au cœur. L'amitié de Don Enrique n'est pas de celles qu'on accepte facilement de perdre. Je sortis mon carnet de chèques, espérant en moi-même que la provision à mon compte serait suffisante.

— Cher ami, balbutiai-je, vous me voyez navré, profondément navré... Il est bien entendu que je suis le seul responsable... Je tiens absolument à supporter les frais...

Don Enrique secoua la tête.

— Non, mon vieux, ne m'enlevez pas le mérite de ma punition. C'est moi qui dois vous remercier. Cette vache, je l'avais sur le cœur. Maintenant, je suis soulagé...

Il explosa.

— Mais celui qui m'exaspère, c'est ce vieux grigou de métis avec sa tête de sarigue et ses jérémiades de crocodile ! La vache, passe encore, mais je lui en ficherais, moi, des veaux !

Il se tourna vers Fernandez et vers le juge.

— Amis, dit-il, j'ai un compte à régler avec les *venados* de cette montagne. La chasse nous attend. Mais je tiens à vous avertir que si, cette fois, je commets encore une erreur, ce ne sera pas sur une vache que je tirerai !

— J'aime mieux ça, dit Ibañez. Les homicides ne sont pas de ma juridiction.



Le petit poisson du lac



L'était une fois un petit poisson plein d'astuce. Des histoires de petits poissons pleins d'astuce, il y en a plusieurs dans le vaste monde, mais celle-ci, c'est mon ami Don Silverio qui me l'a contée.

Don Silverio possède une petite ferme sur les rives du lac de Patzcuaro. C'est avant tout un pêcheur, mais il ne dédaigne point de faire pousser quelques épis de maïs et d'élever une vache ou deux. À ces dernières, il ne demande rien d'autre que leur lait, car Don Silverio et les siens ont horreur de la viande. Leur seule nourriture est le poisson du lac grillé sur une plaque de terre chaude et servi sur une *tortilla*, arrosé de sauce piquante.

Un jour, comme nous dégustions un de ces festins rustiques, je demandai à Don Silverio s'il ne redoutait point pour ses vaches la terrible épizootie de fièvre aphteuse qui décimait alors le bétail mexicain.

— Non, me répondit-il. *Tala Lazarito* saura bien nous protéger.

— *Tata Lazarito* ? Vous voulez dire le général Lazaro Cardenas, sans doute ? Je sais qu'il habite tout près d'ici et que son influence est considérable. Je sais aussi que, lorsqu'il était Président de la République vers 1936, il a réalisé les promesses de la révolution, réparti les terres, nationalisé les pétroles et qu'il est vénéré à l'égal d'un saint du calendrier par vous autres Indiens. Mais, excusez-moi, Don Silverio, je ne vois pas très bien comment il pourrait vous protéger de la fièvre aphteuse.

— Il ne nous protégera pas de la fièvre. Il nous protégera des

vétérinaires.

Don Silverio mâcha longuement sa *tortilla* en silence, puis il reprit :

— Voyez-vous, *señor*, notre malheur, à nous autres Indiens, c'est que tout le monde nous veut du bien. Cette fièvre aphteuse, par exemple, dès qu'elle est apparue, les Américains du Nord ont volé à notre secours. Ils nous ont envoyé des commissions de vétérinaires qui nous ont enseigné le moyen d'extirper la maladie : on abat les bêtes malades pour commencer, puis on abat les bêtes douteuses au cas où elles seraient malades, et enfin on abat les bêtes au cas où elles deviendraient douteuses. Si cela continue, d'ici un an, il n'y aura plus de fièvre aphteuse au Mexique, seulement il n'y aura plus de vaches.

— Mais on indemnise les propriétaires, n'est-ce pas ?

— Vous avez essayé de traire un billet de cent pesos ?

Je n'avais jamais essayé, aussi me grattai-je la tête d'un air perplexe.

— Je vois, dis-je, mais je suppose que l'initiative de vos voisins du Nord partait d'une bonne intention.

— Bien sûr. C'est toujours contre les bonnes intentions que nous avons le plus de mal à nous défendre.

— Je ne vois pas comment le général Cardenas pourrait y faire quelque chose.

Don Silverio eut un petit rire.

— C'est un homme du pays, *señor*, il n'aura qu'à suivre, une fois de plus, l'exemple du petit poisson du lac.

— Je ne comprends pas.

— Regardez derrière vous. Sur ces nattes, là-bas, vous voyez ces petites choses qui ressemblent à des feuilles sèches ? Ce sont des poissons, des poissons minuscules, pas plus longs que le petit doigt. Nous les faisons racornir au soleil pendant quelques jours et puis nous les mangeons ou nous les envoyons à la ville.

— Je sais, j'en ai mangé.

— Ce petit poisson, *señor*, nous le pêchons actuellement comme nos ancêtres avec ces grands filets plats qui font ressembler nos pirogues à de grands papillons posés sur l'eau du lac. Il y a quelques années, vous n'auriez presque pas vu de ces filets, car le petit poisson avait disparu. Il se cachait au fond. Maintenant, il est revenu, et c'est là toute l'histoire...

Ainsi commença le récit de Don Silverio.

Il était donc une fois un petit poisson plein d'astuce. Les Petits Vieux, qui sont des génies du lac de Patzcuaro, lui avaient, aux tout premiers commencements, donné ces eaux en partage.

Industrieux et prolifique, le petit poisson eut tôt fait de mettre son empire en ordre. Partout, on put voir des armées de petits corps blanc d'argent patrouiller les eaux sombres. Les forêts sous-marines furent percées de longues avenues et les brousses furent défrichées. À leur

place s'étendirent sur les vases du fond d'immenses pâturages où la population du lac, toujours croissante, trouvait sa nourriture. Des villes s'élevèrent entre les racines des joncs et dans les trous de lave.

Court de souffle et court d'idées, le petit poisson vivait et mourait au jour le jour. La vie, la mort passaient pour lui comme des éclairs. Il n'avait même pas le temps de se demander s'il était heureux. Les Petits Vieux du Lac lui avaient donné les eaux et il consacrait toute son astuce, qui était grande, à peupler ces eaux de son mieux.

Des générations innombrables passèrent. Et puis, un jour, survint l'*acumara*. Elle avait trouvé le passage secret qui relie le lac de Patzcuaro à ceux des vallées avoisinantes.

— L'*acumara* est une grande dame, expliqua Don Silviero. C'est le plus fin et le plus recherché de tous les poissons blancs du lac. Vous en avez une en ce moment sur votre *tortilla, señor*. Voyez comme elle est élégante. Elle est grande comme la main, et il faudrait une bonne dizaine de petits poissons pour faire une *acumara*.

L'*acumara* n'est pas carnivore. Elle rassura tout de suite le petit poisson :

— Je ne viens pas vous manger. Je viens seulement vous apprendre à être heureux.

— Heureux ? demanda le petit poisson, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Être heureux, c'est savoir souffrir et travailler dans cette vie pour mériter la gloire dans l'autre.

— Il y a donc une autre vie ?

— Bien sûr, petit poisson. Il faut y songer sans cesse, car dans cette autre vie, les faibles seront forts, les petits seront grands et les humbles seront exaltés.

— C'est tout à fait ce qu'il me faut. Dis-moi ce que je dois faire.

— Travailler et m'obéir.

Le petit poisson obéit et travailla. Ses mœurs s'adoucirent. La vie et la mort prirent pour lui un sens plus profond, une saveur nouvelle. Il connut la tristesse et la joie. Son âme s'éveilla aux grandeurs et aux servitudes de sa destinée. Ces eaux qu'il avait cultivées par devoir, il se mit à les aimer.

Le malheur est qu'elles ne lui appartenaient plus. L'*acumara* ne prêchait guère par l'exemple et s'intéressait terriblement aux biens de ce monde. Toujours noble, courtoise et merveilleusement vêtue de sa cuirasse d'argent, elle avait peu à peu mis la main sur l'empire du petit poisson. Nuit et jour, sans relâche, le petit poisson travaillait pour elle à labourer la vase, à faucher les herbes du fond et à engraisser les vers. Les richesses qu'il arrachait au lac enrichissait les villes où l'*acumara* vivait dans des palais d'or et d'argent.

Un jour, le petit poisson, qui n'avait fort heureusement rien perdu

de son astuce, décida qu'il était temps de réagir. Bien sûr, il ne pouvait songer à faire la guerre : les acumaras étaient trop grosses et surtout trop nombreuses pour lui. Il se contenta de manger leurs œufs quand il les trouvait dans la vase. C'était simple, mais il fallait y songer.

Des générations passèrent et, insensiblement, le nombre des acumaras décrût à mesure que croissait celui des petits poissons. Un moment vint où la dissimulation devint inutile.

Le petit poisson dit à l'acumara :

— Je vous remercie, madame, de tout ce que vous avez fait pour moi. Maintenant, j'ai appris le bonheur. Il ne me manque plus que mes eaux. Rendez-les-moi.

L'acumara essaya bien de résister, mais le petit poisson était devenu le plus fort. Il y mit le temps et le prix, mais il resta maître de son empire. Il ne chassa pas l'acumara. Elle dut seulement accepter de vivre en égale avec lui.

Le petit poisson revint à la surface, capable maintenant de jouir du soleil et de la lumière comme jamais auparavant. C'est là que le cueillaient par bancs entiers les filets-papillons des pêcheurs. Mais c'était une façon normale de mourir et, sachant qu'il irait au Paradis, le petit poisson n'en demandait pas davantage.

Vinrent alors le *black glass* et la truite. Ceux-là ne sont pas des poissons blancs, mais des carnassiers, Ce fut l'homme qui les apporta pour avoir le plaisir de les pêcher ensuite.

Ils rassurèrent tout de suite le petit poisson.

— N'aie pas peur, petit poisson, si nous te mangeons, ce sera par pure nécessité économique. Nous voulons faire ton bonheur.

— L'acumara l'a déjà fait, messeigneurs.

— Mal. Elle te maintenait en esclavage. Nous voulons que tu sois libre, entièrement libre de faire ce que nous te dirons. Nous t'apportons la liberté.

— Qu'est-ce que la liberté ?

— Le droit de faire ce qu'on peut. Ainsi, nous, nous sommes les plus libres des poissons parce que nous sommes les plus puissants. Et le secret de notre puissance, petit poisson, c'est l'organisation, l'or-ga-ni-sa-tion !

Le petit poisson apprit l'organisation. Le *black-bass* et la truite lui enseignèrent à fabriquer de puissantes machines avec lesquelles il nivela le fond du lac, acheva de débroussailler les dernières friches, fit sauter les derniers rochers. Le rendement des prairies sous-marines quadrupla et la production des vers comestibles augmenta de cent-quatre-vingt-douze pour cent.

Le petit poisson n'avait guère de loisirs, car le travail ne cessait jamais, ni de jour, ni de nuit. Dès que l'équipe de fond remontait pour

prendre un peu de repos, une autre équipe la remplaçait. S'il en avait eu le temps, le petit poisson aurait vraiment pu jouir de l'existence, car jamais le lac n'avait connu pareille abondance de biens. Mais pourquoi serait-il monté à la surface ? Ce n'était pas prévu par l'organisation. D'ailleurs, s'il avait échappé aux filets des pêcheurs, la dent de la truite et du *black bass* lui auraient fait un sort.

Cependant le goût de la liberté lui était venu. Son âme minuscule s'était endurcie, virilisée. Il connut l'indignation, la révolte ; il acquit le sens du juste et de l'injuste. À force de réfléchir, il finit par se dire que la présence des carnassiers n'était pas entièrement indispensable et qu'il saurait bien faire le travail tout seul. Mais comment s'attaquer à d'aussi redoutables ennemis ? Rééditer le coup des œufs était chose difficile, car les nouveaux maîtres étaient prolifiques et pondaient au fil des courants des myriades d'œufs. L'estomac du petit poisson n'était pas assez grand pour en venir à bout.

Par bonheur, son astuce n'avait pas diminué, bien au contraire. Il s'en fut donc trouver l'acumara, sa rivale d'antan. Elle était toujours grande dame.

— Bonjour, mon brave, dit-elle. Les choses vont-elles comme vous le désirez ?

— Pour moi oui, madame, mais c'est à vous que je pense, et j'en suis tout chaviré.

— À moi ? Et que m'arrive-t-il donc ?

— N'avez-vous pas constaté, madame, que, depuis quelque temps, les naissances ont diminué dans votre famille ?

En disant « depuis quelque temps », le petit poisson était vraiment modeste, car cela durait depuis des générations. Mais l'acumara n'est pas finaude.

— Ma foi, c'est vrai, dit-elle. Maintenant que vous me le faites remarquer, je me suis souvent demandé pourquoi notre nombre ne cesse de diminuer alors que je ponds autant d'œufs qu'autrefois. Sauriez-vous m'expliquer cela, petit poisson ?

— J'ose à peine vous le dire, madame, tant le crime est affreux, mais j'ai de bonnes raisons de croire que le *black bass* et la truite mangent vos œufs.

— Mais c'est horrible ! Croyez-vous vraiment qu'ils en soient capables ?

— Hélas, madame, j'en suis sûr. Je les ai vus.

— Les infâmes ! Il ne leur suffit donc pas de nous manger pour qu'ils s'attaquent à l'espoir de la race ! Que puis-je faire ?

— C'est bien simple, madame, appliquez-leur la loi du talion. Mangez leurs œufs.

— Pouah ! manger des œufs ! Ce doit être terriblement mauvais !

— Que non, madame, c'est excellent. Du moins on me l'a dit, car,

bien entendu, je n'en ai jamais goûté.

L'acumara se laissa convaincre et prit tellement goût à cette nouvelle nourriture qu'elle en fit son ordinaire exclusif.

À quelque temps de là, le petit poisson s'en fut voir la truite et le *black bass*.

— Messeigneurs, dit-il, vous savez quelle reconnaissance je vous ai. Aussi ai-je cru de mon devoir de vous révéler des faits de la plus haute importance. Vous plairait-il de me suivre ? Ce que j'ai à vous montrer vous intéressera sûrement.

Le petit poisson mena les carnassiers vers un haut-fond rocheux où ils avaient l'habitude de pondre. Une douzaine d'acumaras étaient occupés à gober des œufs qui flottaient dans l'eau claire.

Sans dire un mot, la truite et le *black bass* s'élancèrent sur les vandales et les croquèrent en trois coups de dents. Puis ils tinrent conseil.

— Œuf pour œuf, dent pour dent, dit le *black bass*.

— Nous déclenchons immédiatement une opération de représailles, déclara la truite. Petit poisson, sais-tu où l'acumara cache ses œufs ?

— Messeigneurs, c'est très délicat. Ma conscience éprouve quelques scrupules...

— Raison d'intérêt public, dit le *black bass*.

— D'ailleurs, si cela peut apaiser ta conscience, ou bien tu nous indiques la cachette des œufs, ou bien nous te croquons.

— Le Ciel m'est témoin que je ne suis pour rien dans cette horrible affaire, soupira le petit poisson.

Et c'est ainsi que commença la guerre des œufs. Elle fut brève, car la voracité des combattants eût rapidement fait disparaître les races rivales si le petit poisson n'y eût mis le hola. Lorsqu'il jugea que le nombre des *black-bass*, des truites et des acumaras avait été ramené à des proportions raisonnables, il convoqua une conférence de paix.

— Je crains bien, mes chers amis, dit-il, que vous n'alliez à votre perte. J'en serais fâché, car j'ai encore besoin de vous. Mais, si vous le voulez bien, et dans l'intérêt commun, je ferai violence à mon humilité naturelle : j'assumerai le commandement dans ce lac. Vous serez indemnisés pour la peine que vous avez prise à m'instruire, je vous accueillerai toujours à bras ouverts, mais il est bien entendu que je suis maître chez moi.

Carnassiers et poissons blancs durent accepter ces conditions. Les eaux autour d'eux fourmillaient de petits corps argentés et il eût été fou de s'attaquer à pareille multitude.

— C'est depuis ce temps, conclut Don Silverio, que les petits poissons du lac sont revenus à la surface...

— Et que vous pouvez de nouveau les prendre par milliers avec vos filets-papillons. Il me semble, Don Silverio, que le petit poisson a

trouvé plus astucieux que lui.

— *Amigo !* C'est exactement ce que j'essaie de vous expliquer depuis le début !

Cosmogonie



'AUTRE jour, dans une vitrine du Musée de l'Homme, j'ai aperçu une œuvre de mon ami Tezontle. Un écriteau portait les indications suivantes :

MEXIQUE (*Teotihuacan*) Statuette votive en terre cuite (VF siècle ?)

Les savants sont excusables. Ils ne peuvent savoir que la minuscule spirale qui s'enroule autour du bras gauche du personnage est la marque de fabrique de Tezontle.

Tezontle signe toutes ses œuvres. C'est le plus honnête des faussaires. D'ailleurs peut-on l'appeler faussaire ? Travaillant au même endroit que les artisans ses ancêtres, il se sert scrupuleusement des mêmes matériaux, des mêmes outils, des mêmes procédés. Tout le monde l'appelle Tio Tezontle dans le village. C'est un surnom qui vaut une enseigne – quelque chose qui pourrait à peu près se traduire par « Père la Tuile » –. Son atelier se cache entre deux *nopals* géants à un jet de pierre de la Pyramide du Soleil, juste assez loin pour n'être pas vu des indiscrets, juste assez près pour que ses enfants et ses neveux – il en a quelques douzaines – puissent aller vendre aux touristes les antiquités sorties de son four.

C'est un métier lucratif et la famille de Tezontle ne manque de rien. Mais je n'ai jamais compris qu'un homme de son astuce limite ses ambitions au commerce des divinités disparues alors que la vente de jus de fruits, limonades et autres *refrescos* est d'un rapport bien plus intéressant.

Un soir, alors qu'il venait de mettre sa fournée à cuire, je lui en fis la remarque. Il cligna les yeux, lissa ses trois poils de barbe et me

répondit :

— *Si Señor*, vous avez raison. On pourrait ainsi gagner beaucoup d'argent. Pourquoi ne le feriez-vous pas vous-même ?

— Moi ?... mais, *tío*, ce n'est pas mon métier.

— Hé, ce n'est pas le mien non plus. Mon métier est de modeler des statuettes dans la glaise, et c'est un bon métier, *señor*, car ainsi le Seigneur Dieu nous a-t-il créés, pauvres Indiens que nous sommes.

— À ce que j'ai entendu dire, *tío*, tous les hommes furent ainsi créés.

— Pas tous, *señor*. On voit que vous ne connaissez pas la vraie histoire des premiers commencements de l'Indien.

— Mais si, je la connais. Je suis même en train d'écrire un livre pour la raconter aux enfants de France.

— Alors il faudra ajouter un chapitre à votre livre, car les histoires changent comme les hommes. Celle que je vais vous raconter n'est pas celle que vous connaissez.

Tandis qu'il allumait une pincée de tabac noir dans une feuille de maïs, un cercle silencieux d'indiens accroupis se forma autour de nous.

— Vous saurez, *señor*, dit Tezontle, que le sixième jour de la création, quand vint le tour de l'homme, le Seigneur Dieu s'aperçut qu'il ne lui restait plus de matière. Alors il prit à la lune le morceau qui lui manque et en fit un homme blanc. Puis, avec un oiseau-mouche qui s'était logé dans sa barbe, il fit un homme jaune. Ensuite, il pécha dans la mer un gros marsouin luisant et en fit un homme noir. Enfin il ramassa un peu d'argile rouge et en fit un Indien. À cet Indien, il donna la terre en partage.

— Rien que cela, *tío* ? Et les autres ?

— Le Noir eut l'eau, le Jaune eut l'air et le Blanc eut le feu. C'est une belle part, *Señor*, et vous avez su vous en servir. Mais l'Indien, le pauvre Indien, eut la terre, car il est le fils de la terre, tout comme ses frères, le petit épi de maïs et le grain de haricot rouge qui furent créés en même temps que lui.

— Pourtant il y a beaucoup de Noirs et de Jaunes et de Blancs qui vivent sur cette terre...

— Ils y vivent, mais elle n'est pas à eux. Ils l'ont prise. Dès le commencement, les autres hommes jalousèrent l'Indien. Par pure méchanceté, ils s'amusaient à détruire le fruit de son travail. Le feu du soleil brûlait les récoltes, l'eau des pluies emportait les labours, le souffle des ouragans couchait au sol les jeunes tiges.

» Patient, l'Indien travaillait quand même, courbé sur la terre. Il fit sa patrie si belle qu'on eût dit un paradis, si belle que les autres hommes ne résistèrent plus à leur convoitise. Alors commença la grande guerre des éléments. Vous savez tous ce qu'elle fut. Vous savez que le monde fut détruit quatre fois, par le froid, par le feu, par l'eau et par le vent.

» L'Indien fut vaincu, et il fut vaincu, *señor*, par sa faute. Peut-être aurait-il été vainqueur s'il n'avait offensé le Seigneur Dieu par sa bêtise. Mais à force de rester penché sur le sol, il ne savait plus regarder les autres qu'en levant la tête, comme les animaux. Il était toujours « celui d'en bas ». Il n'avait pas le courage d'être lui-même, tel que le Seigneur Dieu l'avait créé. C'est pourquoi il commit la folie d'imiter ses adversaires, mais il ne prit que leurs défauts. Il prit la cruauté du Blanc, la perfidie du Jaune, la paresse du Noir. Il négligea ses frères, le petit épi de maïs et le grain de haricot rouge. Tant et si bien que le Seigneur Dieu, courroucé, le chassa du paradis terrestre et le priva de son héritage.

» C'est ainsi qu'il devint l'esclave des autres. Pendant des générations, ses descendants errèrent dispersés par le monde. La terre qu'on leur avait prise, il fallait maintenant qu'ils la travaillent pour le compte de leurs maîtres. Aïe, les pauvres ! comme ils ont souffert ! »

Un long murmure parcourut l'auditoire. Les femmes se signèrent. Tío Tezontle cracha dans le feu et alluma une autre cigarette.

— Heureusement, reprit-il, quelqu'un veillait sur les Indiens. Du haut du ciel, la sainte patronne du Mexique, la même qui apparut plus tard au berger Juan Diego sur la colline de Tepeyac, la petite Vierge de la Guadeloupe vit la misère des siens et son cœur en fut tout triste.

— Notre Seigneur, dit-elle à Dieu le Père, ces pauvres Indiens ont beaucoup souffert. Ne voulez-vous pas faire quelque chose pour eux ?

— Seul l'Indien peut aider l'Indien, répondit Dieu le Père. Je lui avais donné la terre et il l'a perdue par sa bêtise. Mais pour l'amour de toi, petite Vierge, je lui ferai une dernière faveur.

» Et, prenant un peu de terre ici, un peu de terre là, le Seigneur Dieu fit surgir des flots un immense continent qui touchait les deux pôles. Il manqua seulement de terre au milieu, comme on peut voir à l'école sur les cartes d'Amérique.

— Voici, dit-il, le nouveau domaine que je donne aux Indiens. Ils y seront en sécurité, car nul ne connaît l'existence de ce pays. Mais cela ne durera pas. Alors malheur à eux s'ils perdent encore leur patrimoine ! Je ne les aiderai plus !

» De tous les coins du monde, à travers les mers, à travers les glaces des pôles, les Indiens, avertis par un mystérieux signal, se mirent en route vers le nouveau monde. Beaucoup ne surent trouver le chemin et durent rester où ils étaient. Ils y sont encore. »

— Comment encore ? m'écriai-je. Mais, *tío*, je croyais qu'il n'y avait d'indiens qu'en Amérique !

— C'est ce qui vous trompe, *señor*. Partout dans le monde, il y a des Indiens attachés à leur terre. À la longue, ils ont fini par ressembler à leurs maîtres. Ils sont devenus noirs, jaunes ou blancs, mais ce sont des Indiens comme nous, des fils de la terre.

— Et que devinrent les autres, ceux qui trouvèrent le chemin ?

— Pendant quarante années, ils marchèrent vers la terre promise, menés par Quetzalcoatl, le prophète de Dieu, dont la longue barbe flottait au vent. Dans les Montagnes Blanches, ils souffrirent de la soif, mais, touchant un rocher de son bâton, Quetzalcoatl fit jaillir une source...

— *Tío !* m'écriai-je, vous confondez Quetzalcoatl avec Moïse !

Tezontle me regarda finement.

— Êtes-vous sûr que ce n'est pas vous qui confondez Moïse avec Quetzalcoatl ? Quand je vous disais, *señor*, que vous ne connaissiez pas la vraie histoire ! Dans le Désert Rouge, donc, les Indiens souffrirent de la faim, mais Quetzalcoatl agita son bâton et la nourriture leur tomba du ciel. Devant le Grand Fleuve, Quetzalcoatl leva son bâton et les flots s'écartèrent pour les laisser passer. La puissante cité de Tula leur barrait la route, mais Quetzalcoatl fit sonner les trompettes et les murs de Tula s'écroulèrent. Du haut du ciel la petite Vierge veillait sur eux.

» Ils parvinrent enfin aux hautes plaines de l'Anahuac et ils prirent cette terre qui était à eux. Ils la prirent aux vents qui la soulevaient en tourbillons gigantesques, aux volcans dont ils effritèrent les vieilles laves, à l'eau des lacs sur lesquels ils lancèrent leurs jardins flottants.

» Bientôt un nouveau paradis terrestre fleurit dans les vallées heureuses. Pour mieux veiller sur son peuple, la petite Vierge s'installa sur une haute cime. Elle y repose dans un linceul de neige, veillée par le fidèle Quetzalcoatl. »

Du doigt. *Tío* Tezontle montrait la crête blanche de l'Ixtacihuatl, étendue sur l'horizon comme une femme endormie. À côté d'elle, le Popocatepetl taciturne fumait sa pipe dans les derniers rougeoiements du crépuscule.

Tío Tezontle se tut. Dans la pénombre, je le voyais tirer calmement sur sa cigarette, un grand silence s'était abattu sur l'auditoire. On entendait les bûches craquer sous le four.

— L'histoire s'arrête là, *tío* ? dis-je.

Je vis son petit œil malin briller à la lueur de la cigarette.

— Ainsi, *señor*, vous voulez que je vous apprenne que Christophe Colomb a découvert l'Amérique ? À votre aise... Donc les Blancs arrivèrent. Ce furent d'abord les *gachupines*, les Espagnols avides d'or qui prirent cette terre comme on vole un magot. Après eux vinrent les *gringos* qui parlent du nez comme les canards, puis bien d'autres, de toutes les couleurs. Vous ne vous fâchez pas, *señor*, si je dis qu'il y eut aussi les Français, car c'est vous qui avez voulu que je raconte.

— Bien sûr, *tío*.

— Chacun prit de la terre la part qui lui convenait.

» Les uns prirent ce qui poussait sur la terre – le maïs, le café, la

canne à sucre. Les autres ce qui est caché sous terre – l'or, l'argent, le pétrole. Une seule chose ils ne pouvaient prendre : la terre qui est collée sous les pieds nus de l'Indien.

» Riche seulement de cette terre collée sous ses pieds nus, l'imbécile se laissait faire. Il n'avait pas encore appris à regarder les autres en lace. Il était toujours « celui d'en bas ». Il ne croyait pas en ses frères, le petit épi de maïs et le grain de haricot rouge. Et le cœur du Seigneur Dieu s'endurcit contre lui.

» Mais la petite Vierge ne désespérait pas. Du haut du ciel, du sommet de sa montagne, de son piédestal dans le sanctuaire de la Guadeloupe, elle regardait le Mexique et cherchait un homme. Elle avait été avec Cuauhtemoc, le dernier de nos rois. Elle fut avec le curé Hidalgo lorsqu'il lança le cri d'indépendance. Chaque fois qu'un homme se lève dans le Mexique, un vrai, un mâle qui n'a pas peur d'être ce que le Seigneur Dieu l'a fait, elle est avec lui. Elle fut avec Morelos, le libérateur, avec les cadets de Chapultepec qui tombèrent en luttant contre l'envahisseur *gringo*, avec le petit berger Juarez qui chassa les Français (que le *señor* me pardonne), avec *mi général* Pancho Villa et *mi général* Zapata qui moururent pour reprendre les terres, avec le président Lazarito Cardenas qui reconquit les pétroles. Elle est avec l'instituteur qui apprend à lire à l'Indien, avec le cantonnier qui déroule devant lui le tapis des routes, avec l'ouvrier qui construit le tracteur, avec l'ingénieur qui dresse le barrage.

Ainsi peu à peu, lentement, la leçon est apprise. »

Tío Tezontle prit une poignée de glaise rouge dans le creux de sa main.

— Nous sommes ses fils, comme je vous le disais, *señor*, et ce n'est pas une mère dont on puisse avoir honte. Le jour où tous les Indiens auront appris cette leçon, le Seigneur Dieu leur pardonnera et ils retrouveront leur héritage. Alors, mes enfants, vous verrez votre petite Vierge endormie se dresser toute blanche sur l'horizon de l'Anahuac. À côté d'elle, Quetzalcoatl brandira son bâton et annoncera à tous les Indiens du monde, rouges, blancs, noirs ou jaunes, que les antiques prophéties sont enfin réalisées.

Tandis qu'il parlait, ses doigts jouaient souplement autour de la glaise, dessinant peu à peu la forme d'une femme voilée aux bras levés vers le ciel. Quelqu'un toussa et le charme fut rompu.

— Tezontle, vieux forban, m'écriai-je en montrant la statuette du doigt, quel fils êtes-vous donc ? Car enfin, vous ne vous faites pas scrupule de vendre votre mère en détail à tous les étrangers qui passent !

Il eut un petit rire.

— C'est une bonne mère, *señor*, elle me fait vivre.

Il roula la statuette ébauchée en une boule qu'il soupesa

pensivement.

— Et puis, *señor*, avouez que pour emporter un petit morceau de terre mexicaine, nul ne les a jamais fait payer aussi cher !

QU'EST-CE QUE... ?

abrazo : accolade.

acumara : poisson blanc du lac de Patzcuaro.

aguacate : poire avocat.

aguinaldo : étrenne.

ahuehuete : espèce de cyprès géant.

alcade. maire (autrefois).

alhóndiga : marché public.

amigo : ami.

Anahuac : le plateau central du Mexique.

axolotl : salamandre mexicaine.

barbacoa : viande cuite à l'étouffée sous la terre.

barranca : ravin.

benjoul : corruption de *mint-julep*. boisson à base de menthe.

cacique : chef de village ou de tribu.

cantina. bar, taverne.

charro : costume de fête du paysan.

chayote. légume tropical du genre de la courge.

chicle : gomme à mâcher.

chile : piment.

chinampa : jardin flottant.

chirimoya : fruit tropical à chair blanche.

compadre : compère.

corrido : complainte populaire.

coyote : sorte de loup.

cuicacocha et *cuitlacoche* : oiseaux propres au Mexique.

cucaracha : gros cafard.

grachupines : Espagnols établis au Mexique.

gringo : Américain du Nord (terme populaire).

hacienda. grande ferme.

huipil : blouse-tunique brodée que portent les femmes.

ingenio : ferme sucrière.

jabali : petit sanglier.

jarocho : de Veracruz.

jicote : sorte de grosse abeille.
machete : grand coutelas qui est l'outil et l'arme de l'Indien.
maguey : sorte d'agave. *mania raya* : raie géante.
mariachi : troupes à gages faisant partie d'un orchestre typique.
marihuana : chanvre indien.
mole : sauce à base de piment.
monte : montagne boisée.
mozo : garçon.
muchacho : garçon.
nopal : figuier de Barbarie.
Norte : vent du nord.
paloma blanca : colombe blanche.
papaya : papaye, fruit américain qui ressemble à une courge.
peon : ouvrier agricole.
piñata. cruche ornée de papier qu'on casse les yeux bandés.
posada : 1° auberge ; 2° tradition de Noël retraçant le voyage de la Sainte Famille à Bethléem.
présidente municipal : maire.
pulque : boisson fermentée tirée du suc du maguey. *quetzal* : oiseau mexicain au beau plumage vert.
rancho : petite ferme.
salsita : assaisonnement à base de piment.
sandia : pastèque.
tata : « père », titre honorifique, terme de respect.
Tenochtitlan : ancien nom de Mexico.
tequila : alcool très fort tiré du maguey.
Tío : oncle.
tortilla : crêpe sèche de maïs qui sert de pain et d'assiette.
vecino : voisin, habitant. *venado* : cerf.
yanqui : Yankee, Américain du Nord.
Yucatan : péninsule du Sud-Est du Mexique.
zapote : fruit propre au Mexique et aux Antilles.
zenzontle : petit oiseau chanteur propre au Mexique.
zopilote : busard, gros oiseau charognard au plumage noir.